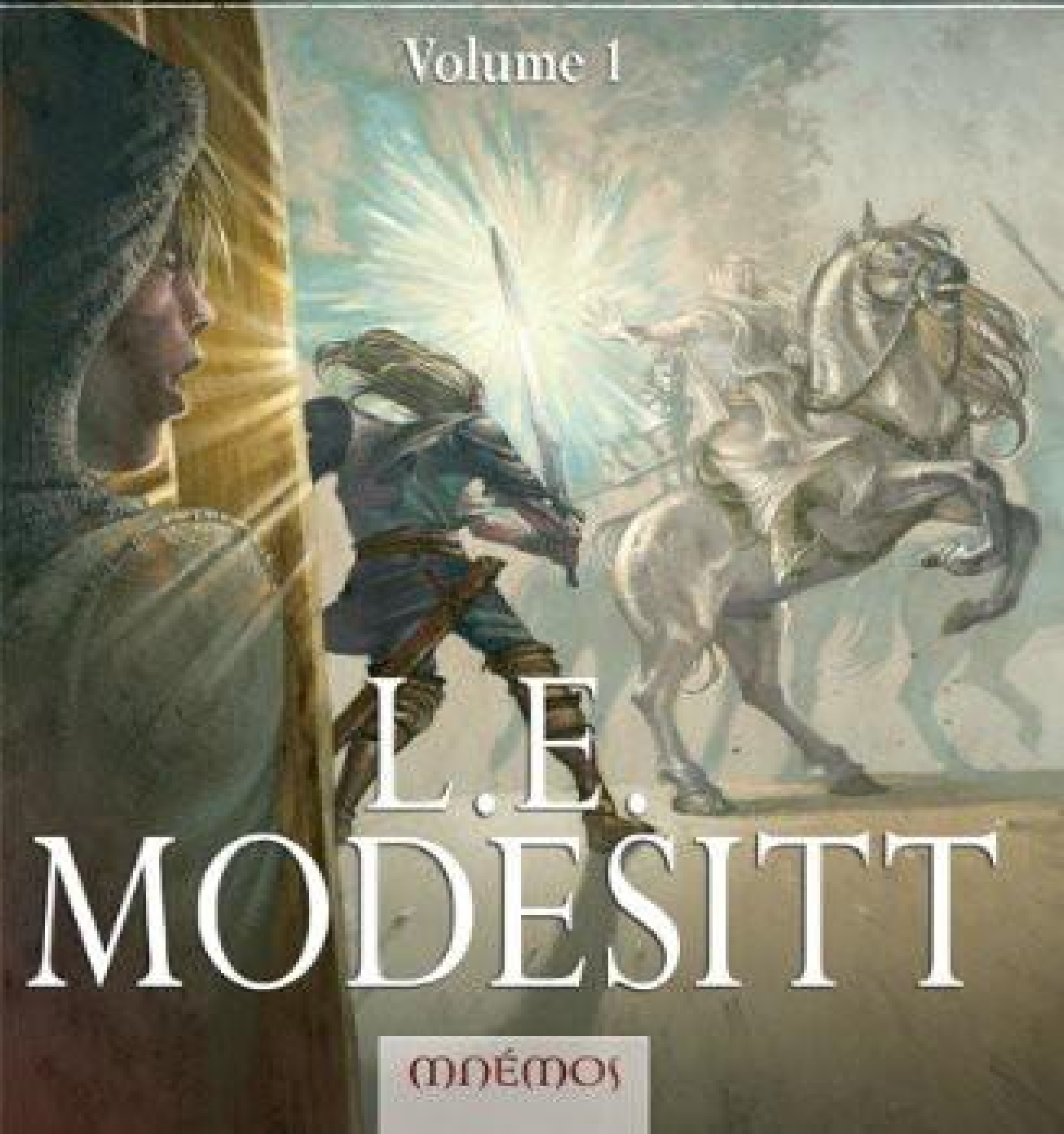


LE MONDE DE RECLUCE

L'ORDRE BLANC

Volume 1



L.E.
MODESITT

mnēmos

LE. Modesitt

L'ORDRE BLANC

Volume 1/2

LE MONDE DE RECLUCE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Queyssi

ICARES
L'Aventure imaginaire

© Les Éditions MNÉMOS, juin 2007
15, passage du Clos-Bruneau 75005 PARIS
www.mnemos.com

*

ISBN : 978-2-35408-010-5

Pour ma sorcière soprane.

LE GARÇON BRUN se faufilait vers le flanc sud du tas de résidus, à l'ombre de la vieille maison, lorsque ses yeux furent attirés par un rectangle de lumière qui miroitait à peine. Il se reflétait, depuis les déchets, sur les planches rugueuses de l'abri sans porte, une vieille cabane où l'on entreposait, autrefois, des outils pour la mine. L'enfant passa de l'ombre au soleil de la fin de l'après-midi. Ses pieds nus ne firent aucun bruit lorsqu'il se glissa du sol rocailleux au tas de scories et de pierres grises.

Il posa un genou à terre puis, avec un doigt, essuya la mince couche de poussière qui recouvrait presque entièrement le fragment de miroir. Il ramassa l'objet, qui ne mesurait guère plus de la moitié de sa paume, et le posa à plat sur un morceau de brique jaune. Il tourna la tête vers la maison : la porte était fermée et le porche inoccupé. Il jeta un coup d'œil au sud, par-delà le tas de résidus, vers les autres empilements de terre, de pierres, de scories et les carreaux de mine abandonnés, mais ne perçut que le mouvement de brins d'herbe éparpillés et brûlés par le soleil, qui ondulaient sous la brise d'une chaude journée.

Un lézard surgit de l'endroit où il avait soulevé la brique. Le garçon se contracta, mais lorsqu'il vit la grande bande marron sur le dos de l'animal, il se mit à sourire et le regarda disparaître derrière un morceau de crasse de la taille d'un poing. Il reporta son regard vers le trou : aucune autre bête n'en sortit.

Lorsqu'il s'accroupit sur le versant le moins pentu de l'amoncellement de déchets, le vent étouffant fit onduler sa chemise sans manches, usée, mais propre. Il fixa intensément le fragment en plissant ses yeux gris pale. Le rectangle de lumière projeté sur la cabane à outils disparut. Des nuées argentées tourbillonnèrent sur le verre et s'épaissirent jusqu'à former une brume blanche. Concentré sur le miroir à la surface inégale, il serra les lèvres pour effacer un sourire naissant.

« Cerryl ! Lâche ce bout de verre ! » Une femme corpulente, un balai à la main, venait d'apparaître derrière le garçon, sous le porche fait de terre et de pierre.

Absorbé par l'image qui se formait dans le miroir, il resta immobile. Lorsqu'il vit se dessiner une tour blanche étincelante, bordée d'un jardin vert, sa bouche se contracta pour former un O silencieux et il écarquilla les yeux.

Il leva brusquement le regard en entendant un bruit de pas lourds qui martelait le sol et vit la silhouette trapue, vêtue d'une tunique et d'un pantalon marbré de gris.

« Où tu as trouvé ça ? Peu importe. » La grosse main de la femme l'attrapa par l'épaule et elle le souleva pour le remettre sur ses pieds. Elle lui tordit le bras pour faire tomber le tesson et l'écrasa sous sa botte droite. Un craquement retentit. La fenêtre qui avait laissé entrevoir à Cerryl une tour de pierre blanche d'une beauté improbable n'était plus, à présent, qu'un tas de poussière brillante. Des larmes lui embuèrent les yeux.

« Le verre et les miroirs sont les instruments du mal et du chaos ! Je ne te l'ai pas déjà dit, mon garçon ? » De sa main libre et sans cesser de fixer le garçon, Nall écarta une mèche de cheveux de son front.

Les minces épaules de Cerryl s'affaissèrent et il soutint le regard de la femme. Elle mesurait la moitié de sa taille et était bien plus charpentée que la plupart des bergers et des paysans de la région

de Hrisbarg. « Ce n'était qu'un petit tesson, tante Nall.

— Un petit tesson. C'est comme parler d'un petit lézard nocturne – une seule morsure, un unique verre – sont suffisants pour te tuer. » Nall inspira deux fois, profondément. « Combien de fois t'ai-je dit de rester éloigné des miroirs et des objets brillants ?

— Bien assez », avoua Cerryl d'une voix basse, le regard toujours calé dans celui de sa tante. « Tu finiras par causer notre mort.

Je voulais aider, dit Cerryl. On trouve des choses dans les verres miroitants. Tu m'as raconté que c'est papa qui l'a dit.

Encore ton père. » Nall secoua la tête. « Je suis peut-être pauvre, mon enfant, mais cela ne signifie pas que je sois méchante. Alors que les miroirs, eux, sont mauvais. Tu sais bien où ils ont mené ton père. » Elle jeta un coup d'œil à la porte de la maison qui battait sous l'effet d'un léger vent. « Viens avec moi, la soupe risque de déborder.

— Oui, tante Nall », dit-il d'un ton poli, calme, mais dépourvu de honte ou de regret.

« Mon enfant..., fit-elle en soupirant encore une fois. À la maison. »

Cerryl avança sur le sol sec et poussiéreux, un pas en arrière et sur la gauche de sa tante. Il regarda une autre pile de résidus, plus loin à l'est. Il avait trouvé un miroir dans un monticule, y en avait-il aussi dans les autres ?

« Ne traîne pas ».

Il la suivit jusqu'au porche. Là, elle reprit le balai et s'en servit pour faire semblant de le pousser dans la maison. Il entra. La cheminée se trouvait au fond de la salle principale, la plus grande des deux pièces que comptait l'habitation. Le plan de travail était à sa droite, la petite table sur tréteaux et ses deux bancs face au foyer, et le meuble de rangement en chêne doré et aux tiroirs abîmés, à sa gauche.

« Tu n'as même pas assez de bon sens pour faire des bêtises sans te faire attraper », dit la femme en fermant la porte derrière le garçon. « Pas étonnant que ta pauvre mère soit morte jeune. Tu ne possèdes guère plus de jugeote que ton bon à rien de père. Il voulait devenir un mage blanc. » Nall secoua la tête tristement. « Pauvre fou... il croyait que les puissants de Havreclair allaient l'accueillir. Lui, un paysan de Howlett... »

Cerryl baissa le regard vers le sol en pierre.

« Comment as-tu trouvé ce verre ?

— J'ai vu son reflet sur le mur de cabane à outils. Je n'ai pas pu m'empêcher de regarder. Je n'ai rien fait de plus.

— Oui, parce que ta tante est arrivée avant que tu n'ailles plus loin, hein, mon petit ? »

Il ne répondit pas.

« Vous, les hommes, même jeunes. Syodor... lui aussi... » Nall cessa tout d'un coup de parler et regarda son neveu. « Ce n'est pas la peine. Ce qui est fait est fait. » Elle désigna le tabouret près de la table de la cuisine. « Bien, au moins, tu peux aider. Tu es capable de t'occuper des légumes. »

Cerryl s'assit et regarda la poignée de navets humides. Il jeta un coup d'œil, à travers les volets ouverts de l'unique fenêtre, vers les autres tas de résidus, puis revint aux tubercules.

2

TOUTE VIE EST CONSTITUÉE D'ORDRE ET DE CHAOS. Beaucoup oublient pourtant que sans chaos, la vie n'existe pas. Il demeure à l'intérieur de la terre et fournit, depuis les profondeurs, chaleur et substance aux continents et aux océans.

La lumière du soleil est formée de chaos blanc et, elle aussi, apporte la vie. Toutes les couleurs du blanc, le désordre pur d'où découle toute vie, sont contenues dans les rayons de l'astre...

Le soleil n'est visible que sous l'effet de sa propre lumière et ainsi ce qu'il éclaire n'existe qu'à cause de son chaos. Même les meilleurs mages ne peuvent percevoir chaque partie de tout ce qui réside sur et sous la terre sans l'utiliser.

Revendiquer que l'ordre est la base de la vie, comme certains acolytes l'ont fait depuis l'ancien hérétique Nylan, n'est pas seulement un leurre, mais une folie, car, dans la vie, la seule manifestation parfaite de l'ordre est la mort.

Même une lame ou un bouclier doivent être forgés dans le cœur du chaos et maniés par un homme dont l'âme est issue de cet élément.

Le chaos est la base du pouvoir et de la force. Le maîtriser est la première étape vers le contrôle de la puissance. La puissance est le fondement de chaque pays et de chaque ville qui prospère. Ceux qui désirent éloigner les envahisseurs et la dévastation de leur patrie devront alors chercher à obtenir la maîtrise du chaos...

Les Couleurs du blanc
(Manuel de la guilde de Havreclair – Préface)

DANS LE COIN DE LA PIÈCE où le feu répandait sa lumière sur le sol, Cerryl regardait un livre. Il se fatiguait les yeux sur les symboles noirs incompréhensibles inscrits sur une vieille page jaunie. Il la tourna. Sur la suivante, les lettres étaient identiques.

« Cerryl ? » Nall posait des biscuits roulés dans la casserole en fer-blanc cabossée, posée à sa gauche sur la table.

« Oui, ma tante ? » Il ne se retourna pas, pour qu'elle ne voie pas l'ouvrage et les larmes de frustration dans ses yeux.

« Ton oncle va bientôt sortir de la voie sud. Tu veux bien aller chercher un autre seau d'eau ?

— Oui, tante Nall. » Il glissa le vieux livre dans sa tunique usée et reprit consistance. Puis il se leva et se retourna.

« Et un visage aimable ne serait pas de trop. Les jours derniers n'ont pas été faciles pour Syodor, ajouta-t-elle. Surtout depuis qu'il a trouvé ce satané bronze blanc. » Elle avait chuchoté la deuxième partie de la phrase pour elle-même, mais Cerryl l'avait entendue aussi clairement que si elle l'avait prononcée à voix haute.

Il se contenta d'un hochement de tête et se dirigea vers le seuil. Il savait qu'elle n'aurait pas voulu qu'il comprenne ses derniers mots. Il s'arrêta près de sa paillasse et glissa le livre dessous. Ensuite, derrière la porte, il prit le seau en bois cerclé de fer qui était accroché à une patère fichée dans une poutre. Il sortit pieds nus et traversa le porche jusqu'au chemin qui menait au ruisseau, plus haut derrière la maison.

Il espérait pouvoir se ravitailler devant la vieille habitation, là où le cours d'eau faisait un coude. Mais à cet endroit, le liquide était devenu orangé. Il sentait le soufre et parfois la rouille, à cause des résidus. En se traînant vers la source d'où le ruisseau coulait, Cerryl contracta ses narines à la seule pensée de cette odeur.

Un chant d'oiseau jaillit du crépuscule naissant – l'animal était caché quelque part dans les broussailles de genévriers qui poussaient, bon gré mal gré, dans les zones épargnées par les résidus ou les ruissellements oranges. Le garçon jeta un coup d'œil sur sa droite, vers un tunnel à la voûte de pierre. Un nom menaçant était inscrit sur la roche, au-dessus des madriers. Cerryl était incapable de le lire, mais il sentait qu'il valait mieux ne pas déranger ce qui se trouvait dans les profondeurs du souterrain. Il essayait de cacher à son oncle et à Nall que la tombée du jour qui leur fatiguait tant les yeux, n'était pas plus obscure que l'aube juste avant le lever du soleil.

L'oiseau cessa de crier et le chant des insectes s'éleva dans le crépuscule. Cerryl se demanda s'il s'agissait de criquets ou d'autres animaux. Il haussa les épaules. Les petites bêtes ne l'avaient jamais vraiment intéressé. Il se tourna vers l'ouest et marcha, sur la terre battue, jusqu'à la source.

Au moment où Cerryl atteignit le ruisseau, un léger gargouillement aquatique recouvrit le bruit des insectes. L'eau aux reflets sombres et argentés était presque calme, excepté à l'endroit où elle coulait par-dessus le barrage de pierres, créé des années auparavant, et couvert d'une épaisse mousse verte.

Il suivit le côté sud de la source et atteignit un talus d'où le liquide se déversait. Là, dans les ombres et l'obscurité grandissante, il regarda les ondes noires bouillonner sur les roches saillantes,

dans les cuvettes étroites, puis entre les racines des plantes grimpantes accrochées, sur le bord, aux pierres rougeâtres.

D'où provenait l'eau ?

Il fronça les sourcils et regarda la surface de la mare, sombre, argentée et ridée. Elle ressemblait à un miroir, mais était, en même temps, complètement différente. Pouvait-il reproduire le tour qu'il venait d'effectuer avec le verre pour connaître l'origine du ruisseau ?

Il jeta un coup d'œil à l'eau de source opaque, et imagina... quoi ? Y avait-il un trou, dans le grès rouge, qui menait jusqu'aux profondeurs de la terre ? Cerryl, lèvres serrées, prit une profonde inspiration et oublia pendant un instant le seau vide posé à ses pieds.

Des voiles argentées tourbillonnèrent sur la mare. Il s'aperçut que lui seul pouvait les voir. « Nall et Syodor n'en seraient pas capables. » lâcha-t-il tout bas. Il se demanda pourquoi il venait de prononcer ces mots et comprit qu'ils représentaient une sorte de défi. Un défi important.

L'image de Nall et de ses cheveux blancs flotta sur la brume. Il la repoussa pour chercher la source et les ténèbres envahirent l'eau.

Lorsqu'il commença à avoir mal à la tête, il inspira à fond et se pencha pour ramasser le seau. Il le plongea dans le ruisseau et éclaboussa le bas élimé de son pantalon, ses pieds et la glaise asséchée du sentier.

Il souleva le baquet et redescendit sur la piste de terre battue. Il dépassa le genévrier à peine plus haut que lui, posé au bord de l'allée, puis scruta la voie sud.

La silhouette lointaine de Syodor se détachait, à plus d'une lieue de là, devant la sortie de la mine. Cerryl pressa le pas, sans aller trop vite, pour ne pas renverser de liquide.

« Oncle Syodor est presque au bout de la voie, annonça-t-il en entrant dans la maison.

— Cerryl... tu en as mis du temps. Il ne vaut mieux pas rêvasser dehors au crépuscule. C'est l'heure où les démons sortent.

— Désolé, tante Nall », dit-il en traînant consciencieusement le baquet près du foyer.

Sans regarder Cerryl, elle surveilla les biscuits dans la casserole puis reposa, par-dessus, le tissu qui servait de couvercle. « Être désolé ne t'empêchera pas de te faire enlever.

— Je suis rentré avant la nuit.

— Je m'en suis aperçu. » Elle souleva le seau et versa l'eau dans la cruche de faïence grise, puis le reposa sur le sol, à droite du feu.

« Mets le récipient sur la table. »

Cerryl le prit sur le plan de travail et le porta jusqu'à la table à manger.

Derrière lui, Nall souleva le couvercle de la marmite et, avec une grande cuillère en bois, remua la soupe épaisse.

« Oui, ma tante. » Le garçon regarda le coin dans lequel il était assis avant de partir chercher de l'eau et attendit.

Lorsque la porte grinça peu après, la maîtresse de maison se retourna.

« Bonjour, femme. » Le borgne aux cheveux blancs posa le lourd marteau d'acier sur la planche qui, derrière la porte, faisait office de table. Le sac de toile reprise qu'il lâcha dessous émit un bruit sourd en cognant par terre. De la poussière s'échappa du tissu et alla doucement recouvrir le sol de pierres polies qu'il avait récupérées dans un moulin abandonné.

« Ta journée a été bonne ? » Nall plaça le couvercle en fer-blanc sur la vieille marmite et s'éloigna de la cheminée composée de briques abîmées, jaune et marron.

« Elle le devient depuis que je suis à tes côtés. » Syodor rit en s'approchant de son épouse. Il la serra dans ses bras. Ses doigts noueux et boudinés se rejoignirent un instant et il la relâcha.

« Le dîner est presque prêt. Raconte un peu. » Nall sourit. Elle se pencha puis fit tourner le manche d'acier et la casserole sur les braises en ignorant le grincement du vieux support pivotant.

« Ça allait. Un peu de malachite qui a l'air compacte. Gister en offrira peut-être quelques deniers de cuivre. Une fois polie, elle fera un joli pendentif pour une dame.

— Oui. Et il va la couper, l'enrober dans de l'argent pour l'échanger contre de l'or. » Nall vérifia une fois de plus le contenu de la timbale à biscuit. « Tu ferais mieux d'aller te décrasser.

— Se laver... tu ne penses donc qu'à ça, femme ?

— Tu as fouiné toute la journée dans des tunnels et des résidus et tu voudrais que je pense à autre chose ? »

Syodor s'approcha de la cruche posée sur une table, dans le coin opposé à la cheminée. « Toi aussi, Cerryl. »

« Eh oui, mon gars », ajouta son oncle en souriant.

Cerryl attendit que Syodor ait fini puis il se lava les mains avec un gros morceau de savon gras. Il les rinça ensuite dans l'eau propre du récipient.

Les doigts encore humides, le garçon s'assit sur le banc en face de l'homme, à droite du feu. Syodor leva sa tasse en terre cuite. « Il y a quoi là-dedans ?

Pas grand-chose, dit Nall. Il restait à Arelta du brassin amer. Elle m'a dit qu'il ne durerait pas, alors j'en ai rapporté.

Sommes-nous pauvres au point d'accepter la charité de la fille cadette du brasseur ?

— J'aurais dû la laisser le jeter ?

Non. Le gaspillage est pire que la charité. ». Syodor partit d'un rire amer.

« Ne sois pas si dur avec toi-même », dit doucement Nall, en glissant deux biscuits de la casserole dans une assiette de terre cuite ébréchée. « Tu travailles énormément.

— Pour ce que ça m'a servi lorsqu'ils ont fermé toutes les mines.

C'était bon pour toi. Qui d'autre a le droit de fouiller les résidus ? »

Il haussa les épaules et fit un grand sourire. « Tu es la meilleure des épouses.

— Tu n'es pas mal non plus. » Nall posa devant Syodor le grand bol en métal, rempli de soupe de navet fumante, puis elle se retourna vers la marmite. Elle remplit une coupe plus petite avec une louche de bois. « Voilà, Cerryl. Dis-moi si tu en veux d'autre.

— Merci, tante Nall. » Il lui sourit.

« Tu n'auras pas de bière. Même si tu dis merci », répondit-elle d'un air amusé. Elle se versa à manger dans le récipient le plus petit et le posa sur la table. Elle s'assit ensuite sur le banc à côté de Cerryl.

Le garçon grignota le coin d'un biscuit. Il prit ensuite une bouchée de ragoût, avec la cuillère en bois qu'il avait lui-même taillée, et la fit suivre d'un autre morceau de gâteau.

« C'est chaud et ça remplit le ventre. Et le brassin n'est pas trop amer. » Syodor sourit à Nall.

« La journée a été longue pour toi. La bière va te faire du bien. » Elle lui rendit son sourire. « Il y en a assez pour un ou deux soirs de plus.

— Je parie que tu ne vas pas en boire.

— Je n'aime pas ça. »

Malgré le sourire de Nall, Cerryl comprit qu'elle ne disait pas la vérité. Elle mentait ainsi chaque fois qu'elle leur offrait quelque chose de spécial sans en profiter.

« Dylert m'a dit qu'il recherchait de l'aide à la scierie », dit lentement Syodor à Nall, les yeux posés sur son neveu. « Il veut un garçon sérieux. Cerryl l'est bien assez. Je le lui ai confirmé.

— Une scierie est un endroit dangereux pour un enfant, répondit la femme.

— La mine l'était aussi, dit Syodor. Et à l'époque, j'étais plus jeune qu'il ne l'est.

— Et plus fort, ajouta Nall.

— Je suis plus costaud que j'en ai l'air », dit doucement Cerryl. Ses yeux gris, presque semblables à ceux d'un chat des marais, brillèrent d'une lumière particulière.

« Ça, c'est sûr, mon gars. Si on ne se fiait qu'à ton allure, on jurerait qu'un vent violent pourrait t'emporter jusqu'à Lydiar.

— Il n'est pas assez mûr, protesta la femme.

— Il faut bien grandir un jour. Nous ne serons pas là jusqu'à la fin du chaos. » L'ancien mineur fixait intensément son épouse.

« Syodor ! Ne parle pas ainsi devant le garçon. » Elle fit le signe de l'ordre de la boucle.

« Le chaos existe, Nall. » Syodor inspira profondément. « Je le vois sans arrêt. Regarde les tunnels qui s'effritent. Et les gens qui répandent des bruits sur ceux qui courtisent les ténèbres. Ou sur je ne sais quel mage blanc. »

Cerryl détourna les yeux vers sa paillasse et le livre qu'il était incapable de lire.

« Tu sais, mon garçon, les mines d'ici sont plus anciennes que des endroits comme Havreclair... »

Nall ne dit rien. Elle se contenta de se racler la gorge assez fort.

« Plus âgées que les arbres sur les collines, ajouta rapidement Syodor. Lorsque mon grand-père était enfant, le Duc envoya des gens ici. Ils exploitèrent les vieilles piles de résidus et jetèrent tous les restes et les scories issus de leurs fourneaux pour former les tas que nous avons aujourd'hui.

— Les fourneaux ? » demanda Cerryl en mâchouillant le dernier morceau de son deuxième biscuit. « Que sont-ils devenus ?

— Le Duc a repris les écrous d'acier et les briques... » L'homme ratatiné se mit à rire. « Regarde la cheminée, elle a été fabriquée avec certaines de ces briques. Tout comme le mur ouest. Elles étaient de bonne qualité, même si certaines cassent facilement parce qu'elles ont été trop chauffées.

— Trop chauffées ? dit le garçon.

— C'est ce qui arrive lorsqu'on utilise trop de chaos ou de feu. Le chaos, en grande quantité, peut briser n'importe quoi.

— Ou n'importe qui, ajouta doucement Nall.

C'est vrai. » Syodor but le fond de sa bière. « Ah... Voilà ce qui me manque le plus du temps où je gagnais deux deniers de cuivre par jour en travaillant à la mine. Qu'est-ce que j'ai à présent... une autorisation pour extraire que le nouveau Duc pourrait annuler à tout moment. »

Dans l'obscurité du crépuscule, la femme acquiesça.

« J'ai vu Shandreth ce matin, dit Syodor après quelques instants de silence. Il a besoin de travailleurs pour les vendanges qui commencent dans huit jours. Il m'a affirmé que tu es une des meilleures, Nall.

— Deux deniers de cuivre pour tout ce travail ? demanda-t-elle.

— Il a parlé de trois. » L'homme se mit à rire. « Je lui en ai réclamé quatre et il a avoué que tu les valais. Mais il ne pourra pas t'en donner plus, sous peine d'être à court d'argent au moment du pressage.

— Quatre... cela va bien nous servir. Et je pourrais en mettre de côté pour la saison froide.

— Oui. Elle arrivera bien. » Syodor regarda Cerryl, la mâchoire serrée et le visage pâle. « Souviens-t'en, mon gars. La saison froide arrive toujours. »

À ces mots, le garçon trembla.

« Mais elle n'est pas encore là. » Syodor se força à sourire. « Il fait encore chaud et nous avons avalé un bon repas. »

Cerryl lui rendit son rictus.

CERRYL JETA UN COUP D'OEIL par-dessus son épaule, vers la pente, longue et douce, qui menait à la route d'Hrisbarg.

Syodor pointait du doigt dans sa direction. « Par-delà la colline, à trois lieues à peu près, elle rejoint la route des magiciens qui est magnifique, mais pavée par une multitude d'âmes.

— Pavée d'âmes ?

— Ceux qui déplaisent aux sorciers construisent la grande route », dit Syodor en grognant.

Cerryl étudia une nouvelle fois la lointaine route de terre qu'il avait quittée, une lieue avant, pour emprunter l'allée plus étroite qui montait à la scierie. Le sentier était bordé par un fossé rempli de broussailles et d'osiers. Au fond, un ruisseau coulait en gargouillant dans le silence de la mi-journée. À chaque pas, les pieds nus de Cerryl et les bottes de son oncle soulevaient de petits nuages de poussière blanchâtre.

« C'est encore loin ? » demanda le garçon qui regardait droit devant lui. Les toits des bâtiments de la scierie paraissaient encore distants d'au moins une lieue. Un filet de sueur coula sur son visage. Il l'essuya sans y prêter attention.

« Plus vraiment. Nous y sommes presque. » Syodor sourit. « Ce sera mieux pour toi. Nall et moi n'avons pas beaucoup à offrir. Je ne peux pas prévoir le moment où ce Duc va venir me reprendre mon autorisation, rouvrir les mines et nous laisser sans rien. Ils diront que je suis trop vieux pour faire un bon mineur. » Il renifla doucement. « Trop vieux... »

Cerryl hocha la tête. Il avait perçu l'étrange mélange de mensonges et de vérités dans le discours de Syodor. Son oncle n'avait pas menti, mais il le trompait tout de même en ne lui expliquant pas tout. Le garçon se contenta de poser un pied devant l'autre.

« Mets-toi sur le côté ». Syodor désigna un attelage de chevaux qui tirait un chariot et toucha l'épaule de Cerryl. « Recule ».

Le jeune homme s'enfonça dans les herbes roussies, sur le bord de la route qui menait à la scierie. Il posa par terre le sac de toile fané et reprisé. La végétation lui faisait mal aux pieds, mais il résista à l'envie de s'asseoir.

Ses yeux gris fixèrent les quatre animaux. Chacun était d'une couleur différente, mais tous étaient immenses, bien plus grands que les montures des cavaliers du Duc ou que celles, blanches, des lanciers de Havreclair. Il n'avait vu les soldats blancs qu'une seule fois, lorsqu'il était allé à Hewlett, avec Syodor et Nall, juste après les plantations de printemps. Une compagnie était passée devant eux, sans jeter un regard sur le côté. Les lanciers n'avaient pas prononcé un mot.

Le conducteur sourit à Syodor et lui fit un signe de la main lorsqu'il le croisa. « Salut, l'extracteur ! »

— Bonjour, Rinfur ! » L'oncle de Cerryl lui rendit son geste.

Des planches et des troncs étaient empilés et attachés sur le plateau, long et large, du véhicule. Un emblème rond, représentant une scie circulaire qui attaquait une bûche, ornait les rebords en bois, sur le côté du chariot. Des symboles se trouvaient sous le dessin ovale. Cerryl serra les dents en parcourant les lettres qu'il ne pouvait pas déchiffrer.

Il resta là, sous le soleil et le ciel bleu sans nuages, longtemps après le passage du transporteur.

« Cerryl, mon gars ? Nous sommes presque arrivés, à présent », dit Syodor d'une voix douce.

« D'accord, mon oncle. » Le garçon reprit son sac et retourna sur la route, sans prêter attention aux restes de fine poussière blanche qui dérivait autour d'eux dans l'air encore chaud.

Une mouche tourna en bourdonnant autour de Cerryl. Il la fixa et elle s'éloigna en vacillant. Alors qu'ils approchaient du plateau situé derrière le sommet de la colline, il regarda devant lui. La scierie était composée de trois bâtiments – l'atelier lui-même et deux édifices qui ressemblaient à des granges. Au-dessus, à flanc de coteau, on discernait une maison, une construction qui ressemblait à une écurie et une autre encore, plus petite. L'édifice principal, aux murs de vieilles pierres grises, était accolé à un barrage de roches et à un bief. La roue hydraulique, qui faisait au moins quatre fois la taille de Cerryl, était arrêtée.

« C'est calme pendant les moissons, dit Syodor en montrant le canal adducteur asséché. Les gens n'ont pas la tête à construire ou à faire des réparations en ce moment. »

La route sur laquelle ils marchaient passait devant la roue où elle croisait une voie pavée. Ce chemin menait, cent coudées plus loin, à la porte coulissante ouverte, située au milieu de la façade de l'atelier principal, la scierie proprement dite. Ce bâtiment faisait face aux deux granges qui servaient de dépôt pour le bois. Par-delà le pavage, la route se rétrécissait jusqu'à devenir un sentier qui serpentait, à droite de l'atelier, et remontait vers une grande maison construite de manière anarchique et dotée d'un porche couvert. Le revêtement extérieur en bois venait tout juste d'être verni et l'habitation luisait sous le soleil de midi.

Une charrette à bœufs était arrêtée devant la porte de la scierie. Un homme plus grand que Syodor vérifiait l'attelage.

« Brental ? » demanda l'oncle du garçon.

Le jeune travailleur à la barbe rousse se retourna et regarda les deux silhouettes poussiéreuses pendant un instant. « Syodor ? Vous voulez voir Dylert ? »

— C'est ça.

— Je vais aller le chercher, dès que j'aurai dégagé cette charrette de la porte. » Il leva son aiguillon, mais ne l'utilisa pas. « Ehooo ! » cria-t-il.

Les bœufs démarrèrent et tirèrent doucement le chariot vide, mais lourd, vers la façade sud. Cerryl regarda l'attelage rouler bruyamment sur la chaussée de pierre, pour traverser la route.

Une fois l'intersection passée, Brental fit un geste avec son bâton. « Ahh... », dit-il doucement.

Les animaux stoppèrent docilement et il rejoignit Syodor et Cerryl. Il leur fit un signe de la tête et entra dans la scierie.

Cerryl, son sac à ses pieds, faisait passer son poids d'un pied à l'autre. Sa chemise était trempée de sueur.

Syodor se racla la gorge. « Dylert... a une scierie qui marche bien. » Après une pause, il ajouta : « Une belle scierie. C'est quelqu'un de bien. »

Le garçon acquiesça.

Bientôt, un homme plus âgé et plus grand que Brental – il mesurait au moins quatre coudées – sortit de la scierie par la porte coulissante restée ouverte. Il portait une chemise marron et des pantalons couverts d'une poussière blanchâtre.

« Syodor, Brental m'a dit que tu voulais me voir. » Il exhiba un large sourire. « Je n'ai pas d'argent, pas avant la fin des moissons. »

— Je ne suis pas ici pour faire du commerce, dit doucement l'oncle du garçon. Pas aujourd'hui. » Il se racla la gorge et continua. « Messire Dylert, vous avez dit que vous recherchiez un garçon sérieux. » Après une pause, il ajouta « Cerryl est sérieux.

— J'ai bien dit cela. » Le maître scieur lissa sa barbe poivre et sel et posa les yeux sur Cerryl.
« Et inutile de me donner du messire, Syodor. Nous sommes entre honnêtes gens. »

L'ancien mineur acquiesça.

Son neveu fixa le grand Dylert et fit face à son examen, sans le défier, mais sans baisser le regard.

« C'est l'époque des moissons, dit l'homme. La scierie est calme. Les poutres et les planches ne rapportent pas beaucoup.

— Exactement, dit Syodor. Une bonne période pour apprendre. »

Dylert sourit. « Vous auriez dû être camelot au lieu de travailler à la mine. Quel beau parleur.

— Vous êtes trop aimable, maître scieur. Cerryl est un bon garçon.

— Il est mince, Syodor, mais semble en bonne santé. Dyella dit que vous et Nall l'avez élevé comme votre fils.

— C'est exact. » L'oncle fit un sourire. « Et nous ne le regrettons pas. » Il haussa les épaules.
« Mais il est temps pour lui de prendre son envol. Il n'est pas à sa place dans les mines. Pas par les temps qui courent.

— Vous avez bien raison, dit Dylert. Même lorsque le Duc les a rouvertes, elles n'étaient pas un endroit recommandable. » Il remua la tête « Les gens disent qu'il n'y a plus de travail là-bas, à cause de ce qu'on y trouve. » Le maître scieur fixa Syodor.

« C'est vrai, admit le mineur borgne. Cerryl sera mieux ici. »

Le garçon regarda son oncle et perçut son malaise. Il y avait quelques endroits à éviter, mais les mines ne lui semblaient pas si mauvaises. Pourquoi Dylert et Syodor parlaient-ils comme si tout ce qui se rapportait aux gisements était dangereux ?

« J'ai dit, en effet, que je cherchais un apprenti. » Le maître s'éclaircit la voix. « Tu en es sûr, Syodor ?

— Il sera bien mieux ici, messire Dylert. Nall et moi avons fait tout notre possible. Maintenant... » Le mineur haussa les épaules, comme pour s'excuser.

« Vous pensez que je m'occuperai de lui convenablement, Syodor.

— Mieux que quiconque.

— C'est un lourd fardeau. » Dylert eut un sourire ironique et reporta les yeux vers Cerryl. « Ici, le travail est difficile, même pour un garçon. » Il fit une pause.

Au bout de quelques secondes, comprenant qu'il devait répondre, Cerryl dit : « Je peux travailler dur, messire.

— Les besognes ne sont pas reluisantes. Tu devras nettoyer les fosses de sciage et les moyeux. Les lames également. Pas celles d'affûtage, c'est moi qui m'en occupe, dit Dylert à toute vitesse. Et il y aura sans doute d'autres corvées. Nourrir les poulets, aller chercher de l'eau : tout ce qui doit être fait. Prends-en bien note. » Son regard alla de Cerryl à Syodor. « Il entend et comprend ce que je dis ?

— Je n'ai jamais eu besoin de lui répéter quoi que ce soit, messire Dylert. »

Le maître scieur acquiesça. « Ton oncle ne dit que du bien de toi, mon garçon. C'est un beau parleur, mais il n'a qu'une parole. C'est parfois tout ce que possède un homme. »

Cerryl crut que son oncle allait dire quelque chose, mais Syodor se contenta de lui donner une courte poignée de main.

« Une demi-pièce par jour pour commencer. Nous verrons au bout d'une saison. Tu mangeras avec nous. » Dylert éclata de rire et regarda Cerryl. « La cuisine de Dyella vaut beaucoup plus que ta paye. » Le patron de la scierie se tourna vers Syodor. « Vous êtes sûr, maître mineur ?

— Oui, certain.

— Qu'il en soit donc ainsi », dit Dylert.

Syodor se pencha et prit brièvement Cerryl dans ses bras. « Fais attention à toi, mon gars. Dylert est un homme bon. Écoute-le. Ta tante et moi viendrons te voir chaque fois que nous le pourrons. »

La gorge du garçon se serra. Il essaya de ne pas pleurer et de comprendre pourquoi la dernière phrase de son oncle semblait sonner si faux. Avant qu'il ne se ressaisisse, le mineur le relâcha et repartit d'un bon pas, le soleil dans le dos, sur le chemin qui quittait la scierie.

Syodor n'avait pas parcouru plus d'une douzaine de coudées, mais Cerryl eut l'impression qu'il était déjà loin. Il continua à la regarder, le visage impassible.

Ni lui ni Dylert ne parlèrent avant que la silhouette de son oncle n'ait complètement disparu derrière la plus proche colline.

Le patron de la scierie se racla alors la gorge.

Le garçon se retourna et attendit. Il tenait toujours le sac contenant toutes ses possessions.

« Ton oncle avait presque raison. Nous avons le temps de te former. » Dylert se lissa à nouveau la barbe et regarda les pieds nus de Cerryl. « Tu auras besoin de chaussures, ici. Allons voir ce que nous avons à la maison. J'ai peut-être une vieille paire de bottes. » Il prit le sentier qui menait à l'habitation vernie et à son grand porche.

En pivotant pour suivre le maître scieur, Cerryl dut plisser les yeux un instant, le temps de s'habituer à la lumière du début d'après-midi.

Dylert s'arrêta au sommet des trois marches en pierre qui menaient sous le porche et lui montra un banc situé près de la porte. « Attends-moi là. »

Ravi de ne plus être au soleil, le garçon s'assit et posa le sac sur les larges planches du porche. À moins de cinquante coudées au sud, des volailles au plumage jaune picoraient le sol, autour d'un petit poulailler.

Cerryl sentit ses paupières se fermer.

« Mon garçon ? »

Il se redressa brusquement et regarda Dylert. « Oui, messire ? »

— La route a été longue, hein ?

— Nous sommes partis bien avant l'aube.

— Je m'en doute. » Le patron de la fabrique lui tendit une paire de hottes marron et abîmées. « Essaye-les.

— Oui, messire. Merci messire. » Cerryl enfila les chaussures, un pied après l'autre, et remua ses orteils à l'intérieur.

« Elles appartenaient à Hurior avant qu'il ne parte. Elles te vont ? »

— Oui, messire. Je crois, messire.

— Bien, un problème de moins. »

Depuis le seuil, une fille brune regardait Cerryl. Elle portait une chemise foncée à manche courte et des braies assorties. Une large ceinture de cuir et des bottes, qui allaient avec ses sandales, complétaient l'ensemble.

« Erhana, voici Cerryl, le nouvel apprenti. » Dylert se mit à rire. « Ne le distrais pas pendant qu'il travaille ».

Elle avança sous le porche et Cerryl se rendit compte qu'elle était plus grande que lui et sans doute plus âgée. Elle avait les yeux marron, le menton carré de son père et des cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules. « Il est maigre.

— La nourriture de ta mère devrait y remédier.

— Il restera quand même mince, prédit Erhana.

— Peut-être, dit Dylert. Vous parlerez au dîner. Je dois l'aider à s'installer et lui faire visiter la scierie.

— Oui, papa. » Elle retourna dans la maison.

Le maître scieur emmena Cerryl vers la grange la plus proche, celle du côté ouest, près de la colline. On avait découpé la façade pour fabriquer, avec des morceaux de planches, trois portes rudimentaires. « Voici les chambres des ouvriers. Celle de Rinfur est là-bas. »

Cerryl acquiesça.

« Tu connais Rinfur ?

— Non, messire. Mon oncle... Syodor... lui a dit bonjour. Il conduisait le chariot.

— Il avait bien dit que tu écoutais. » Dylert désigna la deuxième ouverture. « Ici, c'est celle de Viental. » Dylert sourit. « Tu l'as déjà vu ?

— Non, messire.

— Il s'occupe de la pierre et des poids. Tu le reconnaîtras lorsque tu le verras. Je l'ai laissé partir pour aider sa sœur aux moissons. Il reviendra dans huit jours. » Le maître scieur ouvrit la porte la plus proche de l'atelier. « Et ici, c'est ta chambre. »

Cerryl regarda la pièce vide. Elle ne mesurait guère plus de quatre coudées de longueur et ne contenait qu'une pailleasse, un tabouret à trois pieds et, sur le mur de droite, un trio de planches, en guise d'étagères, au-dessus d'un coffre ouvert.

Le bas de la fenêtre, près de l'entrée, arrivait au niveau du menton du garçon. L'ouverture faisait une demi-coudée de large et une de haut. Elle ne possédait ni volets, ni rideaux en tissu, mais simplement un battant sur deux charnières d'acier qui fermait grâce à un verrou pivotant.

« Rien de luxueux, mais tout est à toi. Mets tes affaires dans le coffre. Je vais te faire visiter la scierie. Il faut que tu saches te repérer. »

Cerryl entra et posa doucement le sac dans le coffre. Ses yeux s'arrêtèrent sur la planche de bois qui soutenait la pailleasse nue.

« Je te ferai envoyer des couvertures après le dîner. Et sans doute aussi des pantalons de tartan. Les tiens sont trop fins pour travailler ici. »

La gorge du garçon se serra. « Oui, messire.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon ? Tu travailles pour moi et je veillerai à ce que tout se passe bien. Et je suis redevable à ton oncle. C'est le moins que je puisse faire. Il sera fier de toi. »

Cerryl resta sans réaction.

« Même s'il ne s'en vante pas, il était un sacré maître mineur, il y a quelques années. Il tenait à ce que les madriers soient en bon état et surtout pas rabotés sur la largeur portante. Je suis sûr que cela a sauvé beaucoup de mineurs. Et la scierie par la même occasion. » Dylert haussa les épaules. « Je lui ai offert une part des bénéfices, mais il n'en a pas voulu. » Le maître scieur regarda le garçon. « Tu es prêt à visiter ?

— Oui, messire.

— Il a dit que quelqu'un devait surveiller les mines et que, vieux ou pas, c'était son devoir. »

Dylert conduisit Cerryl vers l'atelier. Ils contournèrent la grange par l'arrière.

Une ombre traversa rapidement le flanc de la colline. Cerryl leva le regard vers un petit nuage qui finissait de cacher le soleil et dut détourner les yeux très vite pour ne pas être ébloui.

Il avisa la deuxième grange qui servait de dépôt pour le bois. Les bœufs, toujours attelés, attendaient sans bouger, leur charretier toujours absent.

Ils pénétrèrent dans la scierie par une grande porte. Le sol de l'atelier venait d'être balayé et

était couvert de pierres polies, usées par endroits, cassées à d'autres. Une sorte d'allée centrale, assez large pour laisser passer les bœufs et leur chariot, menait à une plateforme de briques collée au mur opposé.

Dylert désigna les râteliers situés de chaque côté de l'espace dégagé. « C'est là que nous trions les planches et les poutres après la taille. Nous nous en servons aussi pour certaines découpes spéciales destinées aux ébénistes et aux menuisiers. Et qui dit travail particulier, dit paiement plus élevé. »

Cerryl attendit.

« Les balais sont là-bas. Lorsque la lame coupe, tu balayes, à moins que l'on te dise le contraire. Tu dois tenir la scierie propre. Sais-tu à quelle vitesse la sciure s'embrase ? Aussi vite que de l'amadou. Peut-être plus, même. Wouff ! Il faut parfois tremper le bout du balai dans l'eau, surtout si l'on coupe du bois dur. La poussière qu'il produit est particulièrement fine. » Dylert s'approcha de la plateforme à grandes enjambées. Cerryl le suivit.

« Voici la lame principale, mon garçon. » L'homme à la barbe sombre montra le cercle de métal opaque. « N'y touche pas. Et ne t'approche pas du frein non plus. » Il désigna un levier en fer.

Cerryl regarda la scie qui était d'un noir profond. Le garçon eut l'impression que, s'il la touchait, il se brûlerait les mains. Il parvint à peine à réprimer un frisson. « Non, messire. »

— Bien. Maintenant... regarde... ceci enlève le moyeu de l'axe. La lame s'arrête donc même si le moulin tourne. Là-haut se trouve la vanne pour le liquide. La plupart du temps, la scie est enclenchée lorsque la vanne s'ouvre. Ainsi, on risque moins de casser les pignons. » Dylert se lissa la barbe. « Mon père a dépensé beaucoup d'argent pour faire installer cet outillage. Il m'a dit qu'il valait mieux prévenir que guérir. Et cela m'a fait économiser une ou deux lames. Et elles coûtent cher. À cause du fer noir. »

Cerryl acquiesça. « C'est un métal solide ? »

— Le plus solide. Peu de forgerons parviennent à le travailler, même avec un mage noir par-dessus leur épaule. » Il eut un rire jaune. « Il ne reste plus beaucoup de ces artisans, ni de ces sorciers, par les temps qui courent. »

Le garçon se retint de froncer les sourcils. Pourquoi les mages blancs ne pouvaient-ils pas aider un forgeron ? Pourquoi fallait-il que ce soit un mage noir ?

« Ici... C'est l'entrée de la fosse de sciage. Tu devras la nettoyer ». Dylert durcit le ton. « Ne va jamais sous la lame à moins que la vanne soit fermée et le moyeu hors de l'axe. Et même dans ce cas, ne t'approche pas de la scie. Tu comprends ? »

— Oui, messire.

— Personne à part moi ne t'ordonne de nettoyer la fosse. D'accord ? Ni Rinfur, Ni Brental, ni Viental. Rien que moi. D'accord ? »

Le garçon aux yeux gris hocha la tête.

« La première fois, je te montrerai comment on fait. Mais pas aujourd'hui. » Dylert sourit. « Il va te falloir un peu de temps pour t'habituer à nous. Allons dans les granges. » Il fit demi-tour et se dirigea vers la grande porte. « Lorsqu'il fait beau, nous ouvrons les fenêtres à l'ouest. Cela offre plus de lumière. »

Cerryl regarda la lame de métal et il frissonna. Du fer noir ? Pourquoi semblait-il si... dangereux ? Il se retourna à son tour et suivit Dylert à l'extérieur de la scierie, en direction de la première des deux réserves.

Le maître scieur fit glisser la porte, semblable à celle du bâtiment principal, et entra, au milieu d'une allée bordée de rangées de bois qui s'étendaient sur toute la longueur du dépôt. « Il y a des

endroits, à Hydlen, qui se veulent des scieries : ils mettent juste un toit sur les poutres qu'ils ont coupées et considèrent que ça suffit. Ils ont de la chance si leur atelier se transmet à leur fils. Pour que le bois dure, il doit bien sécher. Il lui faut beaucoup d'air, mais éviter qu'il fasse trop chaud ou trop froid. Nous sommes les meilleurs scieurs. La saison passée, un maître artisan a envoyé un chariot de Jellico pour acheter de mon chêne noir. Il était destiné au Vicomte. J'imagine qu'il ne s'occupe plus que de ce genre de choses maintenant que Havreclair... » Dylert secoua la tête. « Et voilà que je me remets à rêvasser tout haut. »

Cerryl aurait aimé que le maître scieur continue de parler. Lorsque Dylert reprit, il hocha la tête, sans dire un mot.

« Tu vois, la première grange, là, est plus petite. On y met surtout du chêne feuillu, du lorken, de l'érable. Quelques fruitiers comme le cerisier, le noyer et le poirier lorsqu'on peut en trouver. Les artisans et les ébénistes utilisent ces essences. Tout comme les constructeurs qui travaillent pour le Duc ou les mages blancs. Les besoins de Havreclair en chêne blanc sont immenses. » Dylert avança jusqu'à l'un des râteliers, à gauche de l'allée. « Regarde. Tu peux le toucher. »

Cerryl laissa ses doigts effleurer le bois blanc, aux teintes jaunâtres et dorées, qui s'assombriraient avec le temps, semblable à celui du coffre qui appartenait à Syodor et Nall. La matière était fraîche, rassurante, à l'opposé du fer noir de la lame de la scie.

« Les gens croient qu'il n'y a pas de différence entre le lorken et le chêne noir. » Le maître scieur secoua la tête. « Ils n'ont jamais vu une lame qui a du mal à couper du lorken. Là. » Il désigna une pile de planches fines, presque noires, d'à peine un empan de large et de trois coudées de long. « Prends celle du haut. »

Cerryl peina un instant. « C'est lourd ». Le bois sombre était chaud au toucher, aussi doux que de l'argent poli, mais restait rugueux sous la patine. Il le reposa vite sur le tas.

« C'est du lorken. Très peu de menuisiers sont capables de s'en servir. Après avoir taillé ce bois, même la plus tranchante des scies aura besoin d'être aiguisée. Il y en a quelques-unes, sur les rangées du fond, qui sèchent en attendant un acheteur. Pas la peine d'émousser une lame. »

Dylert conduisit Cerryl vers les râteliers suivants qui portaient eux aussi des planches étroites et sombres. « Soulève-en une. »

Cerryl s'exécuta. « Celle-ci pèse moins.

— Quoi d'autre ? » demanda Dylert.

Le garçon remit le bois à sa place. « Je ne crois pas qu'il soit aussi sombre et il a l'air plus rêche. »

Dylert acquiesça. « Le chêne noir est dur, mais pas autant que le lorken. Il est plus léger et moins doux. » Il renifla. « Et les gens disent qu'il n'y a pas de différence. »

Cerryl hocha la tête. Au toucher, le chêne lui avait également semblé plus froid.

L'homme marcha vers le fond de l'entrepôt. « Parfois, nous avons des troncs entiers. Ils sont énormes. Si j'ai le temps, j'en couperai un tronçon pour te montrer. Il faut une lame différente et rester très prudent. Mais certains menuisiers aiment les gros morceaux de bois. On ne peut pas leur faire payer plus d'un denier d'argent pour chaque segment. » Il s'essuya le menton. « Mais cela demande du travail. Énormément d'application et les tronçons se cassent si on les laisse tomber. Je n'en fais que quelques-uns par an. »

Cerryl se pressa pour suivre les grandes foulées de Dylert.

« On passe son temps à prévoir, lorsqu'on est maître scieur... Il faut garder les grandes planches. Les vendre plus cher parce que la demande est plus forte pour les morceaux étroits. »

Le garçon aux yeux gris luttait pour saisir tous les mots. Dylert se détourna du mur du fond et

repartit vers la porte.

« Les gens ont toujours besoin de poutres pour leur charpente. Il y a quelques années, nous n'arrivions pas à en couper et à en faire sécher assez... Je déteste fournir du bois vert... même si on le vend moins cher. Les clients se souviennent de l'endroit où ils l'ont acheté lorsqu'il se fend. »

Dès que Cerryl fut de retour sous la lumière du soleil, Dylert ferma la porte de l'entrepôt et se dirigea à grands pas vers la deuxième grange.

Une nouvelle fois, le garçon dut se dépêcher pour rester à sa hauteur.

« C'est dans cet entrepôt que nous mettons les tronçons et les poutres les plus massives, ceux qui sont utilisés pour les grandes constructions. Ce n'est pas aussi simple, mais tu apprendras avec le temps. » Le maître scieur ouvrit la porte et entra. Il y avait, ici aussi, des râteliers de chaque côté.

Cerryl le suivit. Lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il s'aperçut que les supports de ce bâtiment étaient plus remplis.

« Les râteliers de droite sont pour les planches, les petites poutres qui ne sont pas aussi bonnes que celles de l'autre bâtiment. À gauche... »

Le garçon regarda sur le côté, se concentrant sur chaque mot malgré les gargouillements de son estomac et la sueur qui continuait de couler dans son dos.

Après lui avoir montré toutes les rangées de la deuxième grange, Dylert accompagna Cerryl à l'extérieur, sur la chaussée de pierre qui reliait les granges à la scierie. « J'aurais de la chance si tu arrives à te souvenir de la moitié de ce que je t'ai raconté, mon garçon, dit-il en souriant. Mais tu apprendras. Ah, ça oui. »

Cerryl essaya d'avoir l'air attentif.

Dylert lissa sa barbe bien taillée. « Et maintenant... on rentre à la maison. »

Ses nouvelles bottes étaient lourdes et le jeune homme traîna les pieds en suivant le maître vers l'habitation. Il monta les trois marches, qui lui semblèrent plus hautes qu'auparavant, et s'approcha de l'entrée, au centre du porche.

Dylert lui fit un signe et Cerryl entra. La cuisine occupait la majorité de l'espace situé derrière la façade. À gauche au bout de la pièce, la cheminée de briques jaune comportait deux renforcements pour les feux et trois fours de cuisson fermés par des portes de fer. Deux grands buffets étaient posés contre le mur près de l'âtre et le séparaient d'une paire de plans de travail. Un bahut pourvu de nombreux tiroirs était inséré entre les deux meubles de rangement.

De l'autre côté de la cuisine, une longue table sur tréteaux était entourée de deux bancs et d'une chaise à dos droit à chaque bout.

La femme leva les yeux de la grande coupe de bois, posée sur le plan de travail, et sourit. Elle plongea les mains dans un seau d'eau puis s'essuya avec un chiffon gris. Ses cheveux bruns étaient retenus par un chignon. Quelques mèches s'en échappaient pour pointer dans toutes les directions.

« Dyella, voici Cerryl, le jeune homme élevé par Syodor, son oncle. Je t'en ai déjà parlé. » Dylert donna une tape sur l'épaule du garçon. « Dyella cuisine si bien que je devrais être bien plus gros que je ne le suis. »

— Et comment serait-ce possible ? dit la femme aux yeux noirs et au visage fin. Tu ne t'arrêtes jamais. La graisse n'a pas le temps de se déposer. » Elle avisa Cerryl. « Il est tout blanc. Tu l'as déjà épuisé, Dylert, et il est à peine arrivé. » Elle prit un couteau et se positionna face à un des plans de travail. Lorsqu'elle se retourna, elle tendit un gros morceau de pain à Cerryl. « Tiens, mange ça avant que tu ne deviennes si maigre que Dylert doive te détacher d'une planche en raclant. »

— Merci, madame.

— Pas de madame avec moi. Tout le monde m'appelle Dyella.

— Merci, Dyella.

— Tu es bien élevé. » Elle regarda Dylert. « Les couvertures.

— Oh... » Il hocha la tête et sortit de la cuisine.

Cerryl mangea le pain lentement. Il sentait qu'il reprenait des forces et que sa capacité d'écoute redevenait normale.

« N'essaye pas de suivre le rythme de Dylert. Personne n'en est capable. Fais simplement de ton mieux et ce sera déjà beaucoup. Tu veux un peu plus de pain ?

— Ha...

— Ne sois pas timide. Tu es venu à pieds depuis les mines et je parie que tu n'as rien mangé depuis l'aube. » Dyella lui glissa un autre morceau. « Bien... tu devrais le manger sous le porche, en attendant. Dylert est allé chercher tes couvertures et il faut que je prépare le dîner.

— Merci. »

La femme sourit en lui tenant la porte.

Cerryl s'assit sur le banc et mangea, doucement, en essayant de digérer à la fois le pain et sa journée.

DEUX RONDINS DE PIN étaient posés sur le chariot à triples essieux. Les six chevaux de traits, dont le souffle formait de la vapeur dans le froid de l'après-midi, faisaient face au sud. La charrette, tirée par des bœufs, était orientée dans la direction opposée, vers la porte ouverte de la scierie. Son plateau mesurait une coudée de moins que celui du chariot. Balai à la main, Cerryl s'approcha du mur de la scierie, loin de la porte et assez en retrait pour ne pas gêner les conducteurs de bestiaux et les chargeurs.

« Le premier rondin, Viental, dit Brental.

— D'accord, le premier. » Viental saisit l'extrémité de l'immense tronc de plus de deux coudées de diamètre. Il souleva légèrement le bout pour le faire glisser du chariot jusqu'à la charrette à bœuf. Puis il alla à l'avant du chariot. Là, avec l'aide de Brental, il s'employa pour lever le côté du rondin qui portait tout le poids et le poser sur la remorque.

Cerryl entendit craquer le bois du plateau lorsque le tronc vint appuyer dessus. L'essieu arrière ploya si légèrement sous la charge qu'une personne à la vue moins bonne que celle de Cerryl aurait pu ne rien remarquer.

Brental plaça les cales du côté de Cerryl et les enfonça avec son maillet. Puis il contourna des bœufs et s'arrêta à l'endroit où les plateaux des deux chariots se touchaient presque. Le roux posa les cales avant et refit le tour pour mettre celles de derrière. Viental relâcha sa prise sur le tronc. Brental récupéra son aiguillon. « Ehooo. »

La charrette entra dans la scierie en grinçant. Cerryl avança dans l'embrasure pour essayer de finir d'ôter la sciure du chemin avant que Brental ne revienne.

Viental leva les bras pour étirer ses larges épaules. « Celle-ci était lourde. » Il sourit à Cerryl et des dents jaunes apparurent sous sa barbe rousse et tressée. « Tu penses que tu aurais pu la soulever, l'apprenti ? »

Le garçon fit non de la tête.

« Garde ça en tête. Personne ne peut le faire aussi bien que moi.

— Et personne n'est aussi chauve que toi », cria le conducteur du chariot qui était resté près du cheval de tête.

— Rinfur... tu es incapable de t'occuper des rondins.

— Et toi de l'attelage. Il faut être plus intelligent que les chevaux.

— Un jour, je t'étranglerai pour ce que tu dis. »

Le conducteur sourit. « Pas tant que je cours plus vite et que je monte mieux que toi. »

Viental haussa les épaules puis eut un rictus. « Tu es surtout fort pour parler.

— Retourne voir ta sœur, suggéra Rinfur gentiment. Tu le fais chaque fois que tu en as envie, de toute façon.

— Et alors ? Personne ne porte autant de poids que moi. »

Cerryl et Rinfur échangèrent un regard. Viental disparaissait pendant des jours entiers. Lorsqu'il rentrait, il ne fournissait qu'une seule explication : il avait dû aider sa sœur. Dylert refusait de lui payer la période où il n'avait pas travaillé, mais ne disait rien.

« Ha bon ? Même l'apprenti le sait. Hein, Cerryl ? »

— Personne ne porte autant de poids que toi, dit le garçon.

— Tu vois ? »

Rinfur continua de vérifier les harnais.

Les yeux de Cerryl se tournèrent vers la maison puis, au-delà, vers les arbres aux feuilles grises. Sous les nuages aux contours imprécis, ils prenaient des allures inquiétantes et semblaient se préparer pour l'hiver, la neige et les pluies froides. Une rafale remua les feuilles tombées au sol et en fit voler une poignée qui retomba bien vite.

L'apprenti fronça les sourcils. Pourquoi les arbres ne perdaient que la moitié de leur feuillage chaque automne ? Personne n'avait pu lui répondre autre chose que « C'est comme ça, mon garçon. Cela a toujours été. »

Il en allait de même pour tant de choses.

La bourrasque suivante fit frissonner Cerryl. Pas à cause du froid, mais par anticipation de la pluie glaciale qui tomberait avant la nuit. Il reporta encore une fois son regard vers le flanc de la colline.

Derrière la maison, Erhana plongeait un seau dans le puits. Le garçon se mit à sourire. Depuis qu'il s'était entraîné sur des fragments de miroirs et sur des étendues d'eau lisse, il parvenait à se passer de support et à apercevoir les personnes situées au-delà de son champ visuel.

Il regarda, d'abord avec ses sens, puis avec ses yeux, Erhana qui portait, d'un pas assuré, le baquet du point d'eau jusqu'aux marches, puis au porche.

« Tu ferais mieux de te remettre à balayer, dit Viental. Dylert va bientôt ressortir de la deuxième grange. »

Cerryl ramassa le balai.

DING ! DING ! Au premier son de cloche, Cerryl jeta un œil hors des couvertures. Il tremblait et son souffle formait un nuage blanc qui s'élevait dans l'air.

« Par les ténèbres », murmura-t-il en essayant de ne pas bouger pour empêcher le froid de pénétrer sous les draps. Le sol de planches épaisses n'était pas fissuré ; la porte fermait bien ; et la fenêtre était aussi hermétique que possible. Mais sa chambre ne possédait pas de feu, pas même une bassinoire, même si Dylert l'avait envoyé se coucher la veille au soir avec deux briques chauffées.

Ding !

Cerryl s'extirpa des couvertures et se mit à trembler. Il enfonça, l'un après l'autre, ses pieds glacés et ankylosés dans ses bottes. Il enfila ensuite, avec peine, la veste reprise, faite de toile et de cuir, que Nall lui avait cousue. La boutonner devenait de plus en plus difficile. Avait-il tant grandi durant l'automne et le début d'hiver qui venaient de s'écouler ?

Il prit les deux briques chauffantes, à présent aussi froides que de la glace, et les cala sous un bras. Il ouvrit la porte, sortit et la referma aussitôt, pour essayer de contenir le peu de chaleur que contenait la pièce à l'intérieur. Autour du chemin qui menait à la scierie et à la maison, la neige arrivait à hauteur de genou et scintillait déjà, malgré l'absence de lumière directe, dans ces instants qui précédaient l'aube.

La fumée qui s'échappait de la cheminée de la cuisine formait un épais panache blanc et montait, dans l'air immobile, vers le ciel d'un bleu-vert foncé annonçant l'aurore. Une autre émanation s'élevait du conduit situé à l'autre bout de la maison. Cerryl pensa qu'il devait correspondre à l'âtre de la chambre du maître de la scierie.

Un de ses pieds dérapa sur la neige tassée du chemin et le garçon tituba. Il fit de son mieux pour ne pas laisser échapper les briques sous son bras et pour retrouver son équilibre. Il remonta le sentier doucement, les yeux rivés sur le sol verglacé, les mains enfoncées dans le bas de sa veste. Même les marches du porche, avec leur fine couche de flocons récents qui recouvraient la glace, étaient glissantes.

Cerryl tapa ses bottes contre les planches du porche pour essayer d'en enlever la neige, puis il attrapa la brosse pour ôter ce qui restait. Il sentait ses orteils coincés contre le bout de ses chaussures. Il lui en fallait des nouvelles, mais les neuf pièces qu'il avait économisées ne suffiraient pas pour les payer.

Engoncée dans une épaisse veste et des pantalons de cuir, Erhana ouvrit la porte. « Viens ! Le petit-déjeuner est prêt et papa a dit que tu as beaucoup de travail qui t'attend. »

Cerryl entra dans la cuisine et laissa la jeune fille fermer la porte. Il resta là un moment, pour se réchauffer. Puis il avança vers le feu et reposa les briques à côté de celles que Rinfur avait ramenées. « Merci », dit-il à l'adresse de Dyella.

« Ce n'est rien, répondit la femme du maître de la scierie en souriant. Si ça continue, vous allez tous dormir dans la cuisine. »

Le garçon s'installa au milieu du banc, Rinfur à sa gauche. Une fois encore, Viental était parti voir sa « sœur ». Dylert, assis au bout de la table, mangeait son gruau. Erhana se trouvait à sa droite, toujours enveloppée dans sa veste de cuir.

Dyella servit une louche de nourriture fumante dans le bol ébréché posé devant Cerryl. « Tu as vu ton oncle, récemment ? Avant les neiges, je veux dire », demanda-t-elle aimablement. « Ou bien ta tante ? »

— Tante Nall s’est arrêtée en revenant des vignes de Shandreth, l’automne dernier. » Cerryl but une gorgée d’eau dans la tasse fêlée qui lui appartenait. « J’ai vu oncle Syodor il y a huit jours, avant que la neige ne commence à tomber. Il venait d’aider Zylerant à construire une grange. » Il engloutit une autre bouchée de gruau dont il apprécia la chaleur et mordit dans le petit pain qui se trouvait à côté de son bol. Il le garda un moment dans les mains, et en apprécia la tiédeur qui contrastait avec ses doigts froids.

« Ils passent te voir beaucoup plus souvent que d’autres ont pu le faire », observa Dyella en versant une autre louche de gruau dans le récipient du garçon.

« Ils ont été bons avec moi, dit Cerryl. Aussi bons qu’ils le pouvaient. » Il ignora le coup d’œil que Dyella jeta à Dylert et Erhana, ainsi que son haussement de sourcils lorsqu’elle regarda le maître de la scierie. Il se concentra plutôt sur la nourriture. Avant qu’il n’ait pu finir son porridge, la femme en ajouta une autre portion.

« Tu en auras besoin aujourd’hui. Il faut le finir, j’en ai trop fait. J’avais oublié que Viental était parti.

— Merci Dyella. » Cerryl sourit.

Rinfur se racla la gorge. « Je ferais mieux d’aller m’occuper des chevaux, messire. Je leur donne du grain en plus, vous croyez ?

— Une demi-ration, pas plus, dit Dylert. Avec ce temps, je ne peux pas prévoir le jour où je pourrais me ravitailler. On peut à peine atteindre la route. À moins d’utiliser le traîneau, mais on ne peut pas y mettre trop de poids.

— Une demi-ration chacun, entendu. » Le conducteur se leva, enfila sa veste puis la boutonna. Il sortit en trombe de la cuisine et disparut sous le porche.

En dépit de son gros manteau, Erhana trembla lorsque l’air glacial l’atteignit. « Il fait froid, dehors.

— Estime-toi heureuse de devoir seulement aller chercher de l’eau, mon enfant, dit Dyella.

— Il en faut encore ?

— Il faut bien que je cuisine, si tu veux manger, dit sa mère.

— Maman... »

Cerryl baissa les yeux sur son bol pour se retenir de sourire.

« Plus un mot, Erhana. »

Le garçon dégusta lentement son deuxième bol de gruau brûlant. Il garda pour plus tard le reste du petit pain dont il termina toutefois bien trop vite la dernière bouchée.

« Cerryl ? demanda Dylert.

— Oui, messire.

— J’allais te faire nettoyer la fosse aujourd’hui, parce que tout est calme. » Il toussa. « Néanmoins, Dyella m’a fait remarquer que le toit du poulailler s’affaisse et mes os m’annoncent qu’il risque de neiger encore. J’aimerais que tu le nettoies avant de venir à la scierie.

— Oui, messire.

— J’ai une vieille paire de gants. » Dylert regarda sur la table près de la porte qui menait au porche. « Tu en auras besoin si tu ne veux pas te geler les doigts. » Il toussa de nouveau. « Garde-les jusqu’à ce qu’il fasse un peu plus chaud. »

— Merci, messire. » Cerryl hocha la tête et sourit pour essayer de montrer qu’il appréciait ce

geste. « Merci.

— On ne peut pas te laisser t'abîmer les mains. Par les Ténèbres, quel hiver. Le plus froid depuis des années.

— Le plus froid dont je me rappelle », ajouta Dyella.

Cerryl se leva doucement du banc et inclina légèrement la tête vers Dylert et sa femme. « Merci. Le gruaud était bon.

— Il tient bien au corps », dit Dyella.

Cerryl enfila les gants et sortit. Dehors, il descendit les marches glissantes avec prudence. Une fois ses bottes posées sur la neige tassée du chemin, il regarda la scierie. Un mince panache de fumée s'élevait de la cheminée.

Au moins, il y ferait meilleur que dans sa chambre. Il se traîna jusqu'au poulailler et s'aperçut que ses mains étaient bien plus au chaud sous les épais gants de laine, assez grands pour aller à un adulte.

Ses orteils, à l'étroit dans ses bottes, étaient gelés avant qu'il n'atteigne l'abri pour les volailles. Le chemin allait jusqu'à la porte du poulailler, mais le toit était incliné sur la gauche. Cerryl avança péniblement dans la neige qui lui arrivait aux genoux pour se placer sur le côté de la construction, face au bord inférieur de la toiture.

L'extrémité du toit se situait à la hauteur de sa poitrine. Il étira son bras droit et s'en servit pour nettoyer la neige. Mais la substance poudreuse tourbillonna dans l'air et vint retomber sur son visage et sur le revers de sa veste.

Il se frotta les cheveux et la figure, puis balaya une autre grosse poignée. De la neige tournoya autour de lui et s'insinua dans son cou, sous sa veste et sa chemise. L'air sombre, il recommença de plus belle. Un tas de neige encore plus gros lui retomba dessus et une partie pénétra même dans son nez et sa bouche.

Il recula. Il sentait l'humidité glaciale couler dans son dos ; ses orteils s'engourdissaient. Il regarda la neige qu'il n'arrivait plus à atteindre.

« Tiens, sers-toi de ça », dit Brental. Il lui tendit une petite bûche carrée d'un quart d'empan de large et de six coudées de long.

« Merci Brental. » Le garçon prit le morceau de bois avec gratitude.

« Ne me remercie pas. Tu auras plus vite fini ainsi. Papa veut que tu nettoies la fosse plus tard. Il a dit qu'il t'y enverrait, mais maman avait peur que le toit s'effondre sur les poules. » Le jeune homme roux sourit. « Je vais nettoyer le toit de la grange.

— Tu as de la chance.

Tu pourras m'aider lorsque tu seras plus grand. » Brental rit. « Brosse la neige que tu as dessus avant d'entrer dans la scierie. Il fait chaud là-dedans, pas la peine de tremper tes vêtements. »

Cerryl acquiesça. Non... il ne voulait pas mouiller ses habits. Il serra fermement le bout de la bûche de pin et commença à balayer le reste de la neige du toit du poulailler.

ETENDU SUR LE DOS, l'épaisse couverture remontée jusqu'au menton, Cerryl regardait, à travers les ténèbres, les larges planches du plafond. Il sentait, plus qu'il ne voyait, les grosses poutres qui reposaient sur ces planches – des madriers de chêne posés sur les râteliers. Il y en avait plus de deux cents, entassés au-dessus de Cerryl, qui séchaient et attendaient un acheteur.

Même lorsqu'il avait conçu les pièces de ses employés, Dylert avait beaucoup réfléchi. Il ne gaspillait pas d'espace de stockage, puisqu'il était impossible d'entreposer du bois là où se trouvaient les chambres : la marchandise aurait été inaccessible. Cerryl se renfrognait en pensant à ces trois hommes – son père, son oncle et Dylert. L'un avait échoué et était mort, l'autre avait échoué, mais vivait toujours et le troisième avait réussi. S'agissait-il de chance ? D'ordre ? Ou le chaos avait-il abattu son père et estropié Syodor ?

Il se rappela une chose que son oncle avait dite à Nall, un soir où ils pensaient que Cerryl dormait : il lui racontait la fois où le père de Cerryl avait hurlé qu'il aurait pu devenir grand sorcier de Havreclair, s'il avait possédé assez d'argent. Sans trop savoir pourquoi, le garçon avait peine à croire que le titre de grand sorcier puisse s'acheter. Son père avait peut-être voulu dire autre chose ? Ou bien Syodor ne se souvenait pas de ses propos exacts ?

Cerryl inspira profondément puis souffla doucement, sans trouver de réponse. Son haleine ne formait plus un nuage de vapeur et le pire de l'hiver était passé. Il l'espérait en tout cas. Il avait fait si froid pendant une huitaine que Rinfur et lui avaient dû dormir près du feu, dans la maison du maître de la scierie. La femme aux cheveux gris qui apprenait les lettres à Erhana, n'avait pas pu venir durant quatre ou cinq jours.

Brental avait dû utiliser un maillet de chêne noir pour casser la glace dans le puits. Ce souvenir faisait encore frissonner Cerryl. Heureusement, un tel froid n'avait duré qu'une huitaine.

Son regard se reporta sur la planche du mur derrière laquelle il avait caché son livre. Il avait mis neuf jours avant de réussir à la retirer. Il essayait toujours, chaque fois qu'il en avait l'occasion, de déchiffrer l'ouvrage.

Il parvenait également à le sentir, derrière le bois, d'une façon différente, sous la forme d'une pâle lueur blanche, moins rougeâtre que le feu, mais qui possédait la même intensité étouffée. Il savait que le volume détenait des réponses, mais qu'il ne pourrait pas les obtenir à moins de savoir lire.

Il soupira une nouvelle fois, le regard fixé sur les planches au-dessus de sa paillasse.

UNE BRISE LÉGÈRE, mais fraîche, soufflait à travers la porte ouverte de la scierie. Elle apportait l'odeur de la terre humide, des fleurs des arbres à pommiers et des bribes de la conversation que tenait Dylert, devant l'entrée, avec un artisan vêtu de marron.

Cerryl était à genou, soulagé de ne plus être obligé de rester debout. Sous les tronçons de pin fraîchement coupés, il utilisait la tranche du balai pour pousser et balayer la sciure, à la verticale du râtelier le plus proche du sol. Les résidus de pin étaient à l'origine des pires démangeaisons. Il essayait d'ignorer l'irritation qu'ils provoquaient dans son nez et sur ses avant-bras nus.

« Cerryl ! cria Dylert depuis l'allée centrale. Où es-tu ? »

— Oui, messire ? » Cerryl se redressa et se leva en s'appuyant, de la main gauche, sur le râtelier. « Je nettoyais sous les rangées de pins.

— Bien. » Dylert hocha la tête comme s'il avait lui-même demandé au garçon de s'en occuper. À côté de lui, se tenait un homme large d'épaules aux vêtements marron, à la barbe noire et à l'air austère.

« Il y a une charrette à bras dans l'autre grange. Prends-la et rapporte trois douzaines de petites lattes de bois brut. Choisis les meilleures.

— Oui, messire. » Le garçon posa doucement le balai contre le râtelier en regardant Dylert.

Le maître scieur se tourna vers l'homme vêtu de marron. « Quel genre de poutres désirez-vous ? Nous avons... »

Cerryl s'éloigna du râtelier et marcha aussi vite que possible vers la porte de la scierie. Il avait l'impression qu'on lui plantait un couteau dans les jambes à chaque pas.

Dehors, une mule brune, maigre et décharnée, était harnachée à un chariot. Les brides et un licou la tenaient attachée à un anneau, sur le côté de la chaussée, près du bief.

Cerryl regarda les nuages qui s'épaississaient puis il tituba et se retint en posant une main sur le chambranle de porte.

« Eeeehooo ! » Brental guida la charrette à bûche, vide, vers la scierie et fit signe aux bœufs de s'arrêter près de la mule.

Un sourire sur le visage, Cerryl essayait de ne pas faiblir, mais ses orteils et ses mollets se contractaient chaque fois qu'il posait le pied.

« Que se passe-t-il, Cerryl ? dit Brental.

— Rien. Je balayais sous les râteliers de pin. Je suis engourdi.

— Cerryl... dit le roux avec fermeté. Assieds-toi contre le mur. Là, près de la barre d'attache. Tout de suite.

— Dylert m'a dit de prendre la charrette à bras pour rapporter trois douzaines de petites lattes de la deuxième grange. » Cerryl s'arrêta près de la barre, mais ne s'assit pas.

« Je t'aiderai s'il le faut. Assieds-toi », insista Brental.

Le garçon s'exécuta.

« Enlève tes bottes. »

Cerryl, impassible, regardait droit devant, comme si Brental n'avait rien dit.

« Retire-les... » Le fils de la maison se baissa et lui ôta une chaussure, puis l'autre.

Cerryl ne baissa pas le regard sur ses pieds, ni sur ses bottes.

« Tes orteils sont en sang. » Brental secoua la tête. « Par les Ténèbres... Cela fait longtemps que tu es comme ça ? »

Le garçon avait le regard fixé sur les pierres de la chaussée, le visage inexpressif.

« Tu as les pieds trop grands pour ces chaussures. »

Cerryl ne leva pas les yeux.

Brental soupira. « Tu risques d'attraper des ampoules de chaos et tu ne travailleras plus jamais. Tu ne pourras même plus marcher.

— Ton père m'a dit qu'on ne se baladait pas pieds nus dans une scierie. » Cerryl s'efforçait d'empêcher son menton de trembler. « J'ai presque assez d'argent pour m'acheter des bottes. »

Brental partit d'un rire plus contrit qu'amer. « Mon gars... Cerryl... tu ne demandes jamais rien, pas vrai ? »

Sans changer d'expression, Cerryl tourna le regard vers Brental. « J'aime autant pas.

— Il y a des moments où l'on doit demander et d'autres où il ne faut pas. Lorsqu'on ne peut plus marcher, il ne faut pas hésiter. » Le roux secoua la tête. « J'ai une vieille paire de bottes. Elles t'iront mieux que celles-ci. Attends-moi là.

— Et les lattes... » Cerryl regarda la porte de la scierie.

« Très bien. Va les chercher pieds nus. Je te rejoindrai ici avant que lu ne rentres dans la scierie. » Brental se leva et fit un signe. « Rinfur ! Surveille les bœufs un moment. »

Rinfur traversa la route. « Je dois préparer l'attelage.

— Je vais vite revenir.

— Oui, maître Brental. » Le travailleur secoua la tête.

Avant que Rinfur ne puisse voir ses pieds, Cerryl se leva et se mit à marcher lentement vers la deuxième grange. Il avançait tout de même plus vite qu'avec ses bottes. Il poussa la charrette à bras qui bloquait la porte vers la droite. Les lattes se trouvaient sur le râtelier du bas, à l'extrême droite. Pieds nus, il se réjouissait d'avoir balayé l'entrepôt la veille.

Il inspecta chaque planchette en laissant ses yeux glisser sur leur surface. Il les souleva ensuite pour essayer de capter une sensation qui émanerait du bois, puis il les empila sur la charrette. L'essence des lattes, une sorte de chêne doré, quelque part entre le chêne noir et le blanc, n'était pas mauvaise. Il en laissa trois de côté parce que des nœuds apparaissaient de façon trop évidente et deux autres parce qu'il sentait, sans se l'expliquer, qu'elles risquaient de casser.

Une fois les lattes de chêne doré rangées en quatre petites piles, il poussa doucement la charrette à l'extérieur de la grange, sur les pierres fraîches de la chaussée qui menait à la scierie.

Brental se trouvait près des bœufs lorsque Cerryl atteignit l'entrée du bâtiment principal.

« Papa discute encore avec maître Hesduff. Voilà des bottes, et un seau d'eau. Assieds-toi. »

Cerryl se laissa glisser contre le mur.

Brental prit un chiffon mouillé, épongea la poussière et le sang puis écarquilla les yeux.

« Par les ténèbres... Qu'est-ce que tu as fait ? » Le roux secoua la tête. « Il faut que tu te laves les pieds plusieurs fois par jour, Cerryl, sans exception. Jusqu'à ce que ces blessures guérissent. Tu comprends ? » Les yeux bruns de Brental transpercèrent Cerryl. « Et nettoie-les soigneusement avant d'aller au lit.

— Oui, Brental.

— Cerryl ? appela Dylert.

— Reste là. » Brental se leva et poussa la charrette dans la scierie en criant : « Cerryl a pris les lattes. Je venais ici, alors j'ai pensé à te les apporter.

— Bien.

— Bonjour, maître Hesduff, dit Brental.

— Bonjour, jeune Brental. Je dois lever les yeux pour te regarder à présent. Qui l'aurait cru ? »

Tandis que les trois parlaient à l'intérieur du bâtiment, Cerryl examina le sang frais qui coulait sur ses pieds meurtris et couverts d'ampoules. Puis il redressa les épaules.

« De bonnes lattes prêtes à servir... Tu les as choisies, Brental ? »

— Non, maître Hesduff. C'est le jeune Cerryl qui l'a fait. Il me semble qu'il a un don pour choisir le bois.

— C'est vrai... Voudrais-tu les mettre dans mon chariot ? Bien... et les poutres, Dylert ? »

Brental sortit de la scierie en poussant la charrette.

Cerryl se leva et marcha jusqu'à l'arrière du plateau attelé à la mule. « Je peux les charger. » Il prit les deux premières lattes.

« Nous irions beaucoup plus vite ensemble », dit doucement Brental.

Cerryl ne protesta pas. Ses pieds lui faisaient moins mal qu'auparavant, mais restaient tout de même douloureux. Ils empilèrent les petites planches en silence.

« Brental ! Rapporte la charrette. »

Le fils de Dylert acquiesça et fit rouler le charreton jusqu'à l'intérieur de la scierie. Il revint vite, avec huit poutres de six coudées posées dessus.

Une fois encore, Cerryl l'aida à charger les madriers sur le chariot attelé à la mule. Brental les attachait avec deux morceaux de chanvre pour les maintenir, lorsque Hesduff et Dylert sortirent tranquillement du bâtiment.

« Nous verrons si celles-ci font l'affaire et je reviendrai bientôt. » L'artisan fit un signe de tête au maître scieur.

« Et nous serons ici, Hesduff. » Dylert sourit poliment.

« Évidemment. C'était un plaisir, Dylert. C'est toujours le cas. » Il détacha la mule et grimpa sur le siège du chariot puis donna un petit coup sur les rênes.

Tandis que le véhicule descendait la route en craquant, Brental se glissa devant Dylert et se mit à lui parler d'une voix basse. En se forçant un peu, Cerryl aurait pu les entendre. Mais il se contenta de s'asseoir en silence, appuyé contre le mur, craignant le pire. Si seulement il avait eu quelques pièces avant de commencer à travailler à la scierie... si seulement ses pieds n'avaient pas grandi si vite... Il faillit secouer la tête, mais s'abstint. Cela ne servirait à rien.

Une fois le chariot parti, Dylert s'avança vers Cerryl. Il secoua la tête. « Cerryl ? »

— Oui, messire ?

— Ai-je été méchant avec toi ? T'ai-je battu ? Ou ai-je manqué à ma parole de te nourrir ? Et de t'habiller ? »

Cerryl reporta son regard sur les pierres de la chaussée. « Non, messire. Jamais. »

— Tu demandes peu, mon garçon. Je le sais. Mais il ne faut pas que ta fierté prenne le pas sur le bon sens. Et si Brental ne s'en était pas aperçu ? Tu n'aurais bientôt plus été capable de marcher.

— Je suis désolé, messire. Je n'y ai pas pensé.

— Non, en effet. Tu n'as pas eu une vie facile, mais je ne vais pas te la rendre plus compliquée. Et toi non plus. Prends soin de ton corps, mon garçon. Tu n'en as qu'un. » Dylert fit un signe de tête à Brental. « Tu dis que tes vieilles bottes lui iront ? »

— Ce serait mieux s'il ne travaillait pas dans la scierie pendant un jour ou deux. Ou qu'il y aille pieds nus.

— L'endroit est assez propre pour qu'on puisse se passer de lui. » Dylert éclata de rire.

« Comme d'habitude, Viental est en congé » Il regarda Cerryl. « Tu pourras aider Dyella dans la maison. El sans tes bottes. C'est compris ?

— Oui, messire. » Cerryl leva les yeux. « Merci, messire. » Sa gorge se serra. « Merci ». Il dut baisser le regard pour éviter que Dylert ne s'aperçoive qu'il était prêt à pleurer.

« Ça ira, Cerryl. Soigne bien tes pieds.

— Oui, messire.

— A la maison, maintenant et dis à Dyella que tu l'aideras pour les corvées. Par les Ténèbres, elle a bien besoin d'un coup de main avec toute la laine qui arrive. » Il renifla. « Et Erhana pourra en profiter pour passer plus de temps à apprendre ses leçons. Cette enfant est toujours à chercher un moyen d'y échapper.

— Oui, messire. » Cerryl hocha la tête.

— Commence par ranger les bottes dans ton garni, dit Brental. Il te faudra nettoyer les anciennes. Quelqu'un d'autre pourra en avoir besoin, plus tard. »

Cerryl acquiesça une nouvelle fois et leva les yeux pour rencontrer le regard de Dylert. « Merci, messire.

— Tu peux y aller, mon garçon. »

Cerryl sentit bien que Dylert n'était pas aussi bourru qu'il voulait le faire croire, mais il répondit poliment : « Oui, messire ».

LES MAGES BLANCS, puissants sur les chemins de l'ordre et prudents sur ceux de la guerre, revêtirent leurs robes et invoquèrent l'espérance en la paix... mais leur projet était voué à l'échec.

Car Nylan, l'ange noir, leva à nouveau les mains et libéra la Forêt Maudite de Naclos. Le bois le récompensa en lui renvoyant les feux du Paradis et les pluies de la mort. Nylan rit et jeta ces feux et cette pluie sur l'ouest de Candar. Et Ayrlin chanta des mélodies qui arrachèrent l'âme de l'âme et le cœur du corps.

Les Lanciers du Miroir constatèrent que leurs lances de lumières étaient retournées contre eux, et le cœur même de la terre s'éleva et les frappa. Et la vertu des mages blancs ne fut d'aucune utilité lorsque leurs verres explosèrent devant eux et que la mort s'abattit sur tous...

Le sol se souleva, et... les Collines d'Herbe se desséchèrent pour devenir des Collines de Pierre si arides qu'à ce jour, rien n'y vit encore...

Le peu de mages blancs qui restait s'éloigna vers l'est, loin au-delà des Monts d'Ouest, et même par-delà les Monts d'Est, par peur que l'ouest de Candar ne s'avère plus propice aux bienfaits du blanc.

Leurs craintes se vérifièrent de façon douloureuse lorsque les femmes démons de la Tour Noire, le cœur du royaume maléfique de Vent d'Ouest, s'emparèrent des Monts d'Ouest comme un serpent constricteur l'aurait fait de sa proie. Leurs routes de métal relièrent les sommets et tous les commerces durent se soumettre à leurs épées noires.

Les sombres forêts de Naclos s'étendirent au-delà de leur ancien domaine, sur les territoires que les anciens mages blancs avaient libérés. Et une fois de plus, les bois couvrirent les terres de ténèbres. La progéniture du druide maléfique Nylan et du mage chantant Ayrlin s'empara de Naclos et l'ombre de leur pouvoir éclipsa tout Candar, des Monts d'Ouest jusqu'au Grand Océan de l'Ouest.

... et avec le temps, vinrent les mages blancs de Havreclair, pour entamer la bataille contre l'emprise des ténèbres et pour la reconquête de Candar...

Les Couleurs du Blanc
(Manuel de la Guilde de Havreclair-Préface)

SOUS LE PORCHE, l'estomac rempli par la soupe de haricot qu'il avait avalée au dîner, Cerryl regardait dehors. Un rideau de pluie martelait les pavés de la chaussée qui reliait les granges à la scierie.

« C'est pas prêt de s'arrêter, suggéra Viental, appuyé contre la balustrade. Tu as le choix entre t'asseoir et attendre ou bien courir. Moi, j'ai arrêté de courir il y a longtemps. » Le travailleur râblé se retourna, alla jusqu'au banc vide posé contre le mur de la maison et s'y laissa tomber lourdement.

« Que tu marches ou que tu coures, tu finiras trempé, dit Rinfur en secouant la tête. Une fois dans ta chambre il te suffit de suspendre tes vêtements. Ils auront le temps de sécher.

— Et pendant ce temps, tu trembles de froid sous les couvertures, répondit Viental. Non, merci. Très peu pour moi. »

Cerryl s'assit en tailleur sur le plancher du porche, les yeux tournés vers le sud-ouest. Les nuages noirs s'étendaient jusqu'au-dessus des mines et de la vieille maison où il avait vécu avant son arrivée à la scierie. Syodor profitait-il de la pluie pour essayer de découvrir de nouvelles glanures ? Ou son oncle et sa tante étaient-ils assis près d'un bon feu ? Il se massa le front pour essayer d'atténuer la palpitation sourde qui venait de naître autour de ses yeux.

« Il va encore pleuvoir longtemps », dit Rinfur en haussant les épaules. Il descendit du porche et se mit à avancer à grandes enjambées vers sa chambre, dans la première grange. « Autant se mouiller tout de suite pour être sec plus vite.

— J'ai bien le temps de me tremper, répondit Viental en riant. Je préfère rester à l'abri. »

La pluie s'écoulait de l'avant-toit avec régularité. Cerryl avait l'impression que son crâne était pilonné au même rythme. Il se leva brusquement.

« Tu vas te mouiller, hein ? demanda Viental.

— Il faudra bien, tôt ou tard, répondit le jeune homme en descendant les marches de pierre.

— Pas moi », cria Viental.

Cerryl marcha jusqu'à la grange sous la pluie et dans la pénombre croissante. Dans sa chambre, il enleva sa veste de toile trempée et la pendit sur une patère près de l'entrée.

À l'intérieur de son garni, le battement de la pluie était atténué. Cerryl passa tout de même un moment, assis sur sa paille, à lutter contre la pulsation dans son crâne qui palpitait au même rythme que le martèlement produit par l'averse.

Toc ! Toc !

Cerryl fronça les sourcils et alla ouvrir la petite porte.

Il découvrit une large silhouette, un bandeau sur l'œil.

« Onc...

— Chut ! » Syodor couvrit la bouche de Cerryl avec une main. « Ne dis rien. Et suis-moi.

— Sous la pluie ? » demanda Cerryl. Il se massa de nouveau le front pour essayer de soulager la pression qu'il ressentait derrière les yeux.

— C'est le seul moyen pour parler en sécurité », dit Syodor. Il se tourna et partit dans l'herbe de la prairie qui entourait la grange ; l'eau coulait sur le cuir huilé de ses vêtements.

Cerryl enfila sa veste trop petite et suivit son oncle vers l'alignement de chênes situé derrière la

colline.

Crac !

Un éclair déchira le ciel, suivi par un bruit de roulement de tambour produit par le tonnerre.

Cerryl tressaillit. L'éclair – ou le tonnerre – continuait de résonner dans son crâne. Syodor, lui, s'enfonça derrière les vieux chênes.

« Je ne pouvais pas faire ça, mon gars, à moins que la pluie ne dure. Le temps pressait. »

Faire quoi ? Cerryl se le demanda, mais ne posa pas la question. Il se contenta de suivre son oncle. Ses bottes écrasaient l'herbe humide et le sol détrempé. Ses cheveux étaient de nouveau mouillés et la pluie coulait dans son cou. Il fut parcouru d'un frisson qui résultait plus de ses maux de tête que de l'eau glacée qui ruisselait dans son dos.

« J'aurais préféré que tu sois plus âgé, mais le temps est venu... »

La voix enrouée du mineur s'éteignit lorsqu'il s'arrêta sous un chêne sombre qui dominait la prairie. C'était le dernier de l'alignement qui menait de la maison de Dylert à la colline. Syodor plongea une main dans son pardessus de cuir et tendit à Cerryl un petit sac oblong, enveloppé dans de la toile usée provenant de la mine. « Je les ai apportés pour toi, jeune homme. Ne les ouvre pas ici. La pluie les abîmerait.

Qu'est... ce que c'est ? » Cerryl sentit une lueur blanche à peine perceptible, même sous la toile.

« Ce sont des livres. Ceux de ton père. J'aurais aimé pouvoir t'apprendre à déchiffrer les lettres. » Syodor haussa les épaules. « Il valait mieux que personne ne sache que tu vivais et nous avions peur que quelqu'un qui puisse lire ne prévienne les mages. Ils auraient pu venir te chercher. »

Cerryl essuya de l'eau qui coulait dans ses yeux et resta impassible.

Il avait même oublié sa migraine. Il demanda : « Mon oncle, tu ne me l'as jamais dit. Qu'est-il arrivé à mon père ? Et à ma mère ?

— Les mages blancs ont tué ton père... avec leur magie. Ils ont envoyé les lanciers à la poursuite de ta mère. Finalement, elle s'est rendue. Après t'avoir confié à nous. » Syodor le fixait, protégé par la capuche de son pardessus. « Elle se disait qu'ils connaissaient son existence, mais pas la tienne. Tu étais tout petit à l'époque, je te portais avec une seule main.

— Mais pourquoi ? » La gorge de Cerryl se serra. « Qu'avait-il fait ?

— Ton père... aucune idée... je sais juste que ta mère a dit à Nall qu'il avait pris des livres parce que personne ne voulait l'initier. Qu'il désirait devenir un vrai mage, pas un magicien des roches ou des haies. Il a appris à lire ailleurs, et n'a jamais révélé où. » Syodor détourna les yeux de Cerryl et regarda la terre humide de la route qui menait à la mine.

Il désigna ensuite les livres que tenait le garçon. « J'ai songé à les détruire... » Il secoua la tête. « Ton père est mort pour eux. C'était folie de croire qu'il aurait pu devenir un grand mage s'il avait eu de l'argent. On ne choisit pas sa famille. Et de toute façon, ça ne marche pas ainsi. Regarde ce dont tu es capable avec des morceaux de verre ». Il éclata de rire. « Tu n'aurais jamais pensé que nous étions au courant, hein ? Un jour... enfin, tu ne changeras pas ta nature... il est temps qu'ils te reviennent. » Il serra les dents. « N'en parle surtout à personne. Les mages doivent croire qu'ils sont perdus à jamais... À moins qu'ils n'en entendent parler. Et ils écoutent grâce au vent. Sauf lorsqu'il pleut. » Il ébaucha un sourire. « Tu es comme eux. Ta tête te fait mal quand la pluie tombe, hein ? »

Cerryl acquiesça.

« Leurs verres... Leur magie. L'eau du ciel les empêche de voir à distance. Il est difficile aussi pour eux d'observer les grottes et les petites pièces... c'est ce que disait ta mère, en tout cas. Comme ton père, elle en savait plus que la plupart des gens... »

Le garçon voulut secouer la tête, ou hurler. Il lui restait tant de questions à poser. Il avait mal à

la tête et ne savait pas par où commencer. « Mais... pourquoi... pourquoi... les mages blancs l'ont-ils tuée ?

— Je ne sais pas vraiment. Elle n'en a jamais parlé à Nall, ni à moi. Elle disait que moins nous en savions, plus nous étions en sécurité.

— Pourquoi a-t-elle dû partir ?

— Des lanciers la cherchaient partout... Shandreth m'a demandé une fois si je l'avais vu. J'ai dû lui répondre non alors qu'elle mangeait et dormait à cent coudées de mon âtre.

— Il la cherchait.

— Il n'était pas le seul. Les lanciers blancs... sont des hommes mauvais, Cerryl. Il faut absolument les éviter, par n'importe quel moyen. »

Le garçon frissonna en repensant au jour où il avait vu les lanciers blancs à Hewlett. Ils lui avaient déjà paru méchants.

« Les mages... restent des mages, mais les lanciers sont des tueurs, sans âmes, aussi maléfiques que les anciens démons noirs des Monts d'Ouest. » Syodor passa un doigt sur son menton. « Voir même pires, d'après ce qu'il se dit. » Il haussa les épaules. « Bon, mon garçon... je dois partir et me trouver loin d'ici lorsque la pluie cessera. Il ne faudrait pas que mon image apparaisse sur du verre, surtout avec la puissance que dégagent ces livres. » Syodor tendit une main et tapa sur l'épaule de Cerryl. « Nous nous reverrons quand nous pourrons. Tu le sais, hein, mon gars ?

— Oui. » La gorge du garçon se serra. « Je le sais.

— Je m'en vais. »

Cerryl resta sous le chêne noir et regarda Syodor disparaître derrière la pluie et la brume. Puis il rentra à la grange, sans se presser.

Dans l'obscurité de la chambre, il ouvrit le sac, satisfait d'y voir aussi bien dans le noir. Il découvrit deux livres fins, reliés d'un cuir qui avait bruni avec le temps. Des larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'il les regarda.

Puis il fronça les sourcils. Un anneau en bronze blanc se trouvait entre les deux ouvrages. Il le retourna. Deux marques sur le métal indiquaient qu'il avait été muni de fixations ou que quelque chose y avait été autrefois attaché.

L'anneau mesurait un demi-empan de diamètre et était doux au toucher. Il avait une largeur uniforme sauf à un endroit. Cerryl l'étudia longtemps dans le noir.

Au bout d'un moment, il inclina la tête. Le bijou était fait de deux métaux différents qui se rejoignaient sur une tranche sinueuse. Il était assemblé si habilement qu'il ne distinguait pas les jointures. Il arrivait seulement à les percevoir avec sa vision qui allait au-delà de la vue.

Il cacha les livres sous la planche, avec celui qui s'y trouvait déjà, mais garda l'anneau. Ses doigts le serraient encore lorsqu'il s'allongea sur sa paille et qu'il finit par sombrer dans un sommeil agité.

UNE DOUCE BRISE BALAYAIT LE PORCHE et apportait le parfum des dernières fleurs de pommiers, celui de la terre du jardin fraîchement retournée ainsi que l'odeur, moins agréable, du fumier que Cerryl avait passé la journée à enlever de l'écurie.

Le garçon était assis sous l'avant-toit, les bottes posées sur la plus haute marche, et regardait vers l'est, dans la direction de Lydiar. Au loin, les collines disparaissaient peu à peu, à mesure que la nuit tombait.

« Que fais-tu à la scierie, Cerryl ? » demanda Erhana, assise sur le banc derrière lui.

« Ce que l'on me demande. Tu m'as vu nettoyer le crottin avec la pelle. » Les cheveux du garçon étaient encore mouillés et plaqués contre son crâne. Ses avant-bras le démangeaient encore. Il les avait pourtant lavés avec de l'eau froide avant de manger. Il s'était aperçu que s'il ne faisait pas sa toilette avant de dîner, ses membres supérieurs se couvraient de plaques rouges. Après s'être occupé de l'écurie, il devait se laver tout le corps.

« Papa... non, père, Siglinda m'a appris qu'il faut dire « père ». Père ne me laisse pas entrer dans la scierie. Mais Brental y pénétrait déjà lorsqu'il était plus petit que moi.

— Un jour, c'est lui qui dirigera la scierie.

— Je n'en ai aucune envie. » Erhana releva légèrement la tête Cerryl le perçut sans se retourner. « J'épouserai un homme riche et je vivrais dans une jolie maison à Lydiar. » Elle continua plus doucement. « Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu fais dans la scierie.

— Je balaye le sol, j'empile les planches, je déplace des choses, je nettoie la fosse de sciage. Brental a commencé à m'apprendre comment diriger les bœufs. » Il s'arrêta, se retourna vers la jeune fille aux cheveux noirs et demanda : « Et toi, que fais-tu avec cette dame dans le petit salon ?

— Ce n'est pas une dame, c'est Siglinda et elle me donne des cours. » Erhana redressa la tête et se fendit d'un sourire supérieur. « J'apprends à lire.

— Oh ?

— C'est important pour une dame.

— Je parie que tu ne pourrais pas m'apprendre.

— Pourquoi voudrais-tu savoir lire ? Tu vas travailler à la scierie toute ta vie.

— Tu vois ? dit Cerryl en souriant. Tu n'en es pas capable.

— Mais si.

— Tu vas devoir le prouver. » Cerryl avait pris un air incrédule.

« Je n'ai rien à te prouver, siffla Erhana.

— C'est vrai, tu as raison, dit Cerryl.

— De toute façon, tu n'y arriverais pas.

— Tu n'en sais rien. À moins d'essayer. » Le garçon sourit. » Et un échec de ma part pourrait aussi vouloir dire que tu es incapable de m'enseigner correctement. Ton père dit que... » Cerryl ne termina pas sa phrase.

« Que dit-il ? » Le ton d'Erhana s'était fait perçant.

« Rien... rien.

— Tu n'es qu'un... rat de scierie, Cerryl. »

Le garçon se força à hausser les épaules et essaya de ne pas paraître inquiet. « Si tu savais vraiment lire, tu pourrais apprendre à un rat de scierie. Tu m'insultes simplement parce que tu en es incapable.

— Cerryl, tu es... » Elle fit une pause. « Tu es... »

Il se leva. « Puisque tu es si forte, tu peux m'enseigner les lettres. Je serais ici tous les soirs après dîner.

— Je n'ai pas à t'apprendre quoi que ce soit. »

Cerryl essaya de sourire, puis grimaça avant de se retourner et de partir vers son garni.

« Cerryl... »

Il s'efforça de ne pas se retourner.

CERRYL SE MASSAIT LE FRONT et essayait, sans succès, de faire disparaître la douleur sourde qui lui vrillait l'intérieur du crâne. Il se remit à empiler les planches, s'assurant qu'il y en avait bien douze tas et que chacun comptait bien dix morceaux de bois, comme Brental le lui avait appris.

Il s'arrêta et son regard se porta sur la porte entrouverte de la scierie puis, dehors, sur la pluie qui tombait du ciel, sans interruption depuis deux jours. Il revint vers les larges planches, les yeux larmoyants. Après un soupir, il recompta la dernière pile. Dix.

Pourquoi les fortes pluies lui procuraient-elles de telles migraines ? Syodor avait dit qu'elles affectaient tous les mages blancs. Il pouvait se servir de fragments de miroirs pour faire apparaître des images – des endroits comme Havreclair, la ville blanche, et même les vaches dans le pré du bas. Est-ce que cela signifiait qu'il était un magicien ou qu'il pouvait le devenir ? Ou que les mages allaient le tuer s'ils le découvraient, comme ils avaient exécuté son père ?

Il n'avait pu suivre que quelques leçons dispensées par Erhana et son cahier, mais il savait déjà reconnaître certaines lettres dans ses livres, même si l'écriture y était plus courbée et plus élaborée que dans ceux de la jeune fille. Il arrivait à déchiffrer une poignée de mots, mais ne parvenait pas encore à lire.

Ses doigts plongèrent dans l'étui de sa ceinture et serrèrent le talisman – était-ce bien un talisman ? – que Syodor lui avait donné. Avait-il appartenu à son père ? Ou l'avait-il lui-même pris quelque part ? « ... avant le milieu de l'été, Dorban va venir chercher des chênes séchés – les gros madriers destinés aux chantiers navals... » Dylert se trouvait à plus de trente coudées.

« Il se plaint toujours, dit Brental, mais il revient quand même. »

Cerryl ne tourna pas la tête. Il savait depuis des années que son ouïe était bien meilleure que celle de la plupart des gens. Il avait aussi appris qu'il obtenait plus d'informations s'il ne répétait rien.

« Il croit qu'en continuant de se plaindre, les prix baisseront... »

Cerryl entama la troisième pile. Il écoutait toujours.

« Ouille. » Il s'arrêta et se retira une écharde. Certaines étaient si pointues que l'on pouvait se blesser à la moindre seconde d'inattention.

Il secoua la tête. Erhana avait-elle raison ? Passerait-il le reste de sa vie à la scierie comme Rinfur ?

Il serra les lèvres et reporta son attention sur les planches.

Dylert et Brental, plus proches de la scie, continuaient de parler, mais Cerryl chassa leurs mots de son esprit.

Dehors, la pluie continuait de tomber, martelant le toit, les pierres et l'intérieur du crâne du garçon.

CERRYL SORTIT EN HATE DE LA SCIERIE et s'engagea sur la chaussée. Il remarqua, dans la lumière du milieu de la matinée, que les haricots dans le jardin sur la colline arrivaient déjà à mi-mollet. Il avait du mal à croire que l'été était déjà parti vers Hrisbarg, quasiment sans qu'il s'en aperçoive.

La voix de Siglinda, la femme aux cheveux gris, lui parvenait depuis le porche de la maison. La roue et la scie ne fonctionnaient pas, on l'entendait donc parfaitement. « Non ! Pour qu'il *soit* au marché. Lis ce qui se trouve sur la page. Les gens cultivés n'utilisent pas « est » au subjonctif. »

Cerryl se demanda ce qu'elle voulait dire, et ce qu'était le subjonctif. Il essaya de se rentrer dans le crâne qu'il ne fallait pas dire « est » après « pour que ». Mais il lui restait à trouver Dylert.

Il entra discrètement dans la première grange et s'arrêta en voyant les deux silhouettes près des râteliers. Il attendit et écouta, tellement immobile qu'il eut l'impression qu'il allait se fondre dans le chêne blanc à sa gauche. Les planches et les poutres de chêne noir de meilleure qualité se trouvaient sur les portants, de l'autre côté de la petite allée qui menait au deuxième entrepôt.

« Je suis presque certain que le Duc vous accorderait son amitié si vous nous fournissiez ce dont nous avons besoin à un prix raisonnable, dit l'homme trapu vêtu d'une tunique grise. Son amitié... »

Dylert, debout sur le côté de l'allée centrale, montrait les poutres de chêne noir empilées.

« Jolie proposition, maître ébéniste, dit le maître scieur en riant doucement, mais couper du lorken ou du chêne noir revient presque à faire aiguiser la lame après chaque tronc. L'amitié ne paye ni le travail, ni le temps passé. Sans parler de l'usure de la lame.

— Je ne vous demande pas de livrer, Dylert. Je paierai moi-même un chariot pour tout transporter à Lydiar.

— Vous n'avez pas le choix, Erastus. Personne à l'est de Lydiar ne prend la peine d'entreposer du chêne noir et du lorken. Si vous en voulez du bon, vous êtes obligé de venir me voir ou d'aller loin à l'ouest. »

Erastus haussa les épaules. « Le Duc a insisté. Il veut que le meuble soit fabriqué avec ces deux essences. Je pensais que vous comprendriez.

— Si c'est ce qu'il veut, il n'a qu'à y mettre le prix, dit Dylert.

— Je paye déjà le chariot. Trois deniers d'or pour le bois », suggéra l'artisan.

Dans l'ombre des râteliers de bois, Cerryl fronça les sourcils. Les mots d'Erastus sonnaient faux. Était-ce parce qu'il négociait ?

« Erastus, tout ce lorken coûte quatre deniers d'or. Et je ne compte pas le chêne qui servira à la structure.

— Tu es un bandit, Dylert, un brigand à la barbe noire, au sourire de prostituée et au cœur de mage. »

Dylert éclata de rire. « Tu me connais bien. Six deniers d'or pour l'ensemble et j'ajouterai quelques planches de pin pour l'entraînement de tes apprentis. »

Erastus soupira. « Tu n'es pas très commerçant. Pourrais-tu mettre quelques morceaux de chêne noir supplémentaires ?

— Quelques-uns, accorda Dylert.

— Sois généreux. Si le Duc n'est pas reconnaissant, je le serai pour lui.

— Je compte plus sur ta gratitude que sur celle du Duc, répondit Dylert. Bien plus.

— Six deniers, accepta Erastus. Une fois que le chariot sera chargé et que j'aurai vu le bois.

— D'accord. Je te fournirai le meilleur.

— J'amène le chariot devant cette porte. » Erastus la montra du doigt.

Le maître scieur acquiesça et regarda l'artisan sortir en passant à six coudées de Cerryl.

Une fois Erastus dehors, Dylert fit signe à Cerryl de le rejoindre. « Que veux-tu, mon gars ?

— C'est Brental qui m'envoie. Il y a une brèche dans la deuxième grosse lame. Il m'a demandé de vous prévenir. Viental et lui sont en train de la changer, dit Cerryl.

— Par les ténèbres et les démons ! D'abord Erastus et ensuite une lame ébréchée. Elle doit bien coûter dans les dix deniers d'or. » Il secoua la tête puis lissa sa barbe poivre et sel. « Dix deniers d'or... où... » Il regarda le garçon. « Tu te déplaces comme un serpent, jeune homme. Je ne t'avais pas vu avant qu'Erastus ne parte. Qu'as-tu entendu ?

— Je sais juste que le Duc veut un meuble en lorken et en chêne noir, messire. Et j'ai assisté à la suite de votre conversation. »

Les yeux de Cerryl rencontrèrent ceux du maître scieur.

« Bien... que cela te serve de leçon. Les gens pensent toujours que l'on travaillera plus pour moins cher s'il s'agit d'un grand homme. C'est parfois vrai. Mais la plupart du temps, l'homme en question n'est qu'un prétexte. Le vieil Erastus essayait d'économiser. Tu crois qu'il aurait fait payer une pièce de moins au Duc si je lui avais offert le lorken ? Ah ! » Dylert renifla. « Et maintenant... il faut forger, tremper, tailler et aiguiser une nouvelle lame... Ils ne pensent pas à ça lorsqu'ils veulent du bois bon marché, hein. »

Cerryl acquiesça.

« Une dernière chose, mon gars. Je sais très bien que tu as persuadé Erhana de t'apprendre à lire après le dîner. » Dylert eut un rictus. « Ou à d'autres moments.

— Jamais lorsque je suis censé travailler, messire. » Cerryl baissa les yeux sur le sol pavé.

« C'est vrai. Et tu travailles dur. Plus dur que tous les autres apprentis que j'ai pu avoir. » Dylert fronça les sourcils. « Pourquoi veux-tu lire ?

— Mon père savait. Le moins que je puisse faire est d'apprendre moi aussi », dit Cerryl en sachant qu'il ne disait pas l'absolue vérité. Il espérait que Dylert ne le questionnerait pas trop.

« Tu essayes d'être digne de ton père. » Dylert hocha la tête. « On ne parle pas beaucoup de lui. Tu sais pourquoi ?

— On raconte qu'il était un magicien.

— Il a voulu devenir magicien, mon gars. C'est toute la différence. » Dylert fit une pause, puis ajouta. « Les mages blancs te choisissent... s'ils pensent que tu peux être un des leurs. Personne ne les oblige à faire ce qu'ils ne veulent pas. On ne les contrarie pas. Et essayer de devenir mage sans leur approbation... ne leur fait pas du tout plaisir. » Dylert se racla la gorge. « Tu comprends, mon gars ?

— Oui, messire. »

Un grincement se fit entendre depuis la porte de grange.

« Dylert ! Le chariot est là. Le chemin du retour est très long, cria Erastus.

— D'accord, nous allons charger tout de suite », répondit le maître scieur. Il baissa les yeux sur Cerryl. Le garçon avait grandi depuis l'automne passé. « Sers-toi de la charrette à bras et prends les dix meilleures planches de chêne doré de la deuxième grange. Tu les choisis bien. Il devra se contenter des meilleurs morceaux de second choix. C'est compris ?

- Oui, messire.
- Cours et va dire à Brental que je viendrais dès qu’Erastus sera parti. Puis rapporte le chêne.
- Oui, messire.
- Bien. » Dylert sourit. « Vas-y. »

Cerryl, soulagé, fila en courant vers la scierie passer le message à Brental. Dylert ne l’avait pas obligé à cesser d’apprendre à lire, ni à commettre un vrai mensonge.

DE LÀ OU IL ÉTAIT ASSIS, Cerryl, une brosse à la main, parvenait à entendre le bourdonnement de l'eau dans le bief, malgré le bruit des roues qui grondaient et tapaient. À l'ombre et en dépit d'une légère brise intermittente, il transpirait sous la chaleur de l'après-midi. Des mouches bourdonnaient autour de lui et venaient se poser sur sa nuque. Distraitement, il en chassa une qui revint aussitôt.

Vrrrrrrroumm...

Cerryl leva les yeux sur le mur de pierre sans lâcher la brosse rigide qu'il utilisait pour frotter l'attelage de bœufs. Nettoyer le joug était lent et fastidieux. Il fallait enlever la crasse et la saleté sans rayer le bois.

Dans la scierie, à l'autre bout de l'allée centrale, Brental, Viental et Dylert entamaient une série de coupes sur un énorme tronc de pin. D'un côté, Brental s'assurait du bon passage du rondin, calé sur un support qui serpentait depuis la roue à eau la plus haute, qui était aussi la plus petite. À l'autre extrémité, Dylert surveillait, une main prête à déclencher le départ du support, l'autre sur la commande du moyeu. Viental, lui, remplaçait le tronc après chaque passage et rapprochait le support de la scie d'un quart d'empan.

Cerryl cligna des yeux. Avait-il déjà vu cette lueur rougeoyante autour de la lame noire ? Au beau milieu du rondin ? Il lui semblait que oui, mais cette après-midi, l'éclat avait l'air plus brillant. Il regarda sur le côté et se pencha vers la scierie, les mains serrées sur le manche de la brosse.

Comment parvenait-il à sentir quelque chose qu'il ne voyait pas vraiment ? La lueur blanche et rougeâtre existait bel et bien. C'était la même qu'il avait déjà sentie dans les mines, celle que Syodor lui-même évitait, et qui, à un degré moindre, se dégageait du livre de son père ?

Il fronça les sourcils. Une autre question qu'il se posait sans arrêt. Pourquoi son oncle ne lui avait jamais dit qu'il avait été le maître mineur ? Cerryl ne l'avait appris que lorsque Dylert en avait parlé.

Il étudia le joug, puis hocha la tête. Brental lui-même serait content. Il se retourna vers la scie. Elle paraissait encore plus brillante et possédait cette teinte rougeâtre agressive qu'il n'avait encore jamais vue.

Il se pencha pour soulever le joug et l'apporter dans l'écurie, mais ne put s'empêcher de regarder vers la scierie où la lueur blanche et rouge de la lame, cette couleur que personne d'autre ne voyait, s'étendait sur le rondin et sur la scie, comme si elle était prête à s'abattre sur Brental et Dylert. Il fit un pas dans l'allée, s'arrêta et jeta un dernier coup d'œil.

Ses lèvres se serrèrent. Il lâcha la brosse et se précipita dans la scierie. Il courait presque dans l'allée centrale, le bruit de ses lourdes bottes noyé sous le grincement de la scie et le martèlement des roues à eau.

Dylert, debout sur la plateforme à droite de la lame, lui fit signe de repartir.

Cerryl secoua la tête et montra la scie.

Dylert, impatient, répéta son geste.

« S'il vous plaît, messire ! Arrêtez la lame » cria Cerryl, mais ses mots se perdirent sous le son

aigu de l'outil. Il la désigna une nouvelle fois et gesticula pour que Dylert comprenne. Puis, sur la petite plateforme devant Dylert, il aperçut le manche qui commandait le retrait du moyeu.

Avant que Cerryl n'ait fait deux pas de plus, le maître scieur s'était baissé et avait tiré sur le levier.

Le garçon inspira à fond lorsque le grincement plaintif de la scie s'arrêta et qu'un bruit sourd résonna dans l'atelier.

Dylert lâcha le manche, se hissa vers les vannes pour les fermer et enclencha les freins sur les roues.

Brental regarda Cerryl puis la plateforme où la lame était toujours cachée, bloquée dans le gros tronc de pin.

Viental se renfrogna.

Le maître scieur descendit et avança vers Cerryl. « Et bien... je ne t'ai jamais vu courir comme ça, mon gars. J'espère que ça en vaut la peine. Il vaudrait mieux que ça en vaille la peine, en fait. » Il transpirait et de la sciure, coincée dans sa barbe, recouvrait son menton. La mâchoire figée, il attendait.

Cerryl déglutit. « Messire... la lame... Quelque chose ne va pas. »

Dylert réfléchit un instant et fronça les sourcils. « Tu as vu ça depuis dehors ? »

— Je l'ai entendu, messire, mentit Cerryl. Le son n'était pas bon. Je sais... c'est vous le maître scieur, mais je devais vous prévenir.

— Hummmm. Des bruits », grommela Viental.

Brental lança un regard furieux au travailleur râblé.

« Bien... nous arrêtons. Avant toute chose, je vais vérifier. » Dylert fronça les sourcils. « S'il y a une fêlure ou une fente, dit-il en haussant les épaules, nous aurons eu de la chance. » Il regarda Cerryl. « Dans le cas contraire, tu devras beaucoup travailler, jeune homme. Par les ténèbres, tu devras en faire beaucoup pour rattraper ça.

— Oui, messire. »

Dylert jeta un coup d'œil vers les deux autres. « La lame a besoin d'être nettoyée de toute façon. Autant nous y mettre. »

Cerryl recula et vit les trois hommes lutter pour retirer le tronc de la scie. La sueur continuait de couler dans son dos.

« Et maintenant... il entend des choses... » marmonna Viental en regardant le garçon.

« Nous pourrons nous plaindre lorsque nous aurons prouvé qu'il avait tort, dit Dylert. Si c'est le cas. Contrairement à d'autres, Cerryl est digne de confiance. »

Viental poussa une dernière fois et parvint à libérer le rondin de la lame. Brental regarda le moyeu puis les vannes, avant de prendre un chiffon et d'essuyer la sciure qui s'était déposée autour de la scie circulaire dentée.

Soudain, le roux devint pâle. « Il y a une fissure ici... elle n'aurait sans doute pas tenu un passage de plus. » Il se tourna vers Cerryl.

Dylert fixa alors le garçon, fronça les sourcils puis sourit. « Je crois que tu pourras devenir un bon scieur, mon garçon. Ceux qui peuvent entendre le défaut d'une lame comme ça... » Il secoua la tête. « Mou père racontait qu'il en était capable. Je n'ai jamais pu. C'est pour cela que... je vérifie si souvent la scie. Je croyais qu'il mentait. »

Cerryl baissa les yeux un instant sur les pierres, couvertes de sciure, qui entouraient la plateforme. « Je n'étais pas sûr, pas exactement, mais... Je ne voulais pas que quelqu'un soit blessé et vous dites souvent qu'une lame cassée...

— Et en plus, il écoute, dit Brental. Je suis bien content qu’il le fasse. »

Viental secoua la tête avec regret. « Je comprends pourquoi ma mère me disait d’attendre avant de parler.

— Bien... Heureusement que Henkar a forgé et trempé une nouvelle lame... À ce rythme, nous ne tiendrons pas longtemps... deux scies cette saison. Nous devrions nous y mettre, dit Dylert. Impossible de tailler avec une lame fissurée. »

Pendant que les trois hommes peinaient pour remplacer la scie, Cerryl sortit de l’atelier en essayant d’arrêter de trembler. Une fois encore, il avait réussi de justesse à garder le secret sur ce qu’il avait vraiment vu.

Dehors, à l’ombre de la scierie à présent silencieuse, sa gorge se serra.

Il finit par prendre le lourd joug et monta doucement la colline pour rejoindre l’écurie.

LE REGARD DE CERRYL passa de la charrette à bras, posée à l'envers sur le sol pavé, juste devant la porte de la scierie, au seau tâché et cabossé, à moitié rempli de graisse.

Il souffla en silence et plongea la main droite dans le récipient. Il en sortit une gouttelette d'une substance noire qu'il se mit à étaler avec méthode sur les roues et l'essieu. Il utilisait une branche de sapin, guère plus grande qu'une brindille, pour pousser la graisse aux endroits que ses doigts ne pouvaient pas atteindre.

Derrière lui, de l'autre côté de la scierie, Dylert dirigeait Brental et Viental. Tous les trois coupaient une demi-douzaine de troncs de chênes qui provenaient des hauteurs de la forêt, des arbres que Dylert avait marqués et coupés la saison précédente. Cerryl regarda la plateforme, mais ses sens ne perçurent que le blanc-rougeâtre d'une coupe normale et pas le rouge mauvais d'une lame cassée ou fendue. Il hocha la tête et examina la graisse noire. Il réprima un soupir et plongea la main dedans.

« Des gens veulent te voir, Cerryl. » Erhana se tenait devant la porte de l'atelier. Sa voix était à peine audible à cause du grincement de la grosse scie et du martèlement des roues.

« Moi ? » Le garçon acheva de barbouiller de la graisse sur la partie supérieure de l'essieu. « Me voir ? Moi ? »

Erhana sourit et ajouta : « Ton oncle et ta tante, je crois. »

Cerryl chercha le chiffon et le vit sous la roue gauche retournée de la charrette. Il l'y avait placé pour empêcher la graisse de tomber sur le sol en pierre. Il le ramassa et s'essuya les mains pour qu'elles soient aussi propres que possible, puis se redressa et passa la porte. Il déboucha dehors, sous la lumière du soleil.

Au-dessus de sa tête, le ciel d'été était constellé de nuages cotonneux qui filaient à vive allure. Ils formaient des ombres qui se déplaçaient sur les collines de l'ouest de Lydiar et les forêts au nord de la scierie.

Cerryl regarda Erhana puis son oncle et sa tante, avant de reporter à nouveau les yeux sur la fille brune.

« Merci. »

Elle répondit par un signe de tête et fila vers la maison où Dyella cardait de la laine à l'ombre du porche.

« Comment allez-vous ? » demanda Cerryl au bout d'un moment.

Syodor portait un petit sac. Derrière lui, Nall avait les mains vides. Tous les deux semblaient abattus et moins grands que dans le souvenir du garçon.

« Tu as grandi. » Sa tante se passa la langue sur les lèvres.

« Mes pieds, surtout. » Cerryl fit un sourire qu'aucun des deux ne lui rendit.

« Que... que se passe-t-il ? » Il n'était pas vraiment habitué à parler ainsi correctement, mais il avait décidé de faire des efforts en ce sens. Il fixa son oncle.

« Il y a eu des jours meilleurs, mon gars. Ça, c'est sûr. » Syodor baissa les yeux et se tut un instant. « Le Duc... mon autorisation... il a dit que je ne pouvais plus fouiller les mines.

— Je suis désolé ». Cerryl hocha la tête gravement. Il sentait pourtant que ses mots n'offraient guère de réconfort. « Je le suis vraiment. J'aimerais pouvoir faire quelque chose. » Tout en parlant et

face au malaise de son oncle et de sa tante, il se demanda pourquoi ce que venait de lui annoncer Syodor sonnait faux, même s'il s'était souvent inquiété, dans le passé, pour son permis.

« Mon enfant, dit Nall, tu dois faire attention à toi.

— Tu as un travail, Cerryl. C'est beaucoup plus que ce que nous pourrions t'offrir. » Syodor regarda à nouveau les pierres de l'allée. « Dylert est un homme bon.

— Je sais, mon oncle... mais et vous ? Où comptez-vous aller ? » Sa gorge se serra. Il ne les avait jamais imaginé vivre ailleurs que dans la maison près des vieilles mines.

« Ne te tracasse pas pour nous, l'exhorta Nall. Nous sommes trop vieux pour nous en faire, mon enfant. Et puis, nous avons trouvé un travail. »

Cerryl se tourna vers son oncle.

« J'ai un cousin à Vergren, dit Syodor d'un ton monotone. Il y élève des moutons. Il possède une petite maison inoccupée. Il faut la restaurer. Je lui ai emprunté son chariot et sa mule. Nous avons pu emporter presque toutes nos affaires.

— Vous ne pouvez pas... aller autre part ?

— Nous n'avons pas d'autre possibilité, mon gars. J'en ai fini avec les mines. Depuis longtemps. Mais je ne voulais simplement pas l'admettre. »

Cerryl s'aperçut tardivement du ton sec de la voix de son oncle. « Je suis désolé. Pouvez-vous me dire où vous allez ?

— Nous partons demain, dit Nall. À l'aube. Gerhar, le cousin de Syodor, habite sur l'ancienne route du nord, après la deuxième colline, à Vergren.

— Demain ?

— L'homme du Duc nous a donné quatre huitaines que nous avons passées à trouver Gerhar. » Syodor eut un sourire ironique qui ne fit pas plisser son œil valide. « Heureusement que Gerhar n'a qu'une fille trop jeune et a bien besoin de nos bras pour travailler. »

Cerryl secoua la tête. « Je devrais peut-être venir...

— Non. » La voix de Syodor n'avait jamais été aussi ferme. « Il vaut mieux que tu restes ici avec Dylert. Au moins, tu as un métier. Si quelqu'un te demande, répond que tu es orphelin et que ta famille habitait à Montgren, sur la route de Vergren ». Il rit pendant un instant. « C'est presque vrai, maintenant. »

Cerryl s'humecta les lèvres.

« Je t'ai apporté quelques affaires », dit Nall après un instant de silence.

Syodor ouvrit le paquet. « Ce qui se trouve là-dedans t'appartient, Cerryl. Tu en auras besoin tôt ou tard. » Il en sortit un objet blanc qui brillait d'une lumière semblable à celle du soleil, mais tout de même différente. « Ceci appartenait à ton père », ajouta le mineur d'un ton bourru en lui donnant un petit couteau dans un étui. Pas plus grand qu'un jouet, il ne dépassait pas de la paume de Cerryl. « Et ça aussi », ajouta Syodor en posant un miroir au cadre d'argent – un verre de divination – sur le canif.

Le garçon considéra les objets dans ses mains, puis leva les yeux vers Nall.

Elle lui rendit son regard. « Il est inutile de renier ce que tu es. Ton père n'aurait pas pu être différent. Tu es pareil, Cerryl. Il faisait des tours avec la lumière avant même de parler, d'après ce qu'en disait ta mère. Il était trop jeune pour ça. » Nall haussa les épaules. « Tu es un petit peu plus âgé. Je t'ai vu face aux verres et au feu blanc. J'ai essayé d'empêcher que tu te brûles trop tôt. »

Syodor hocha la tête. « Enfin, nous nous disions... que tu devrais avoir ces objets, mais pas avant un certain âge. Je les gardais à l'écart de la maison, ajouta le mineur. Car je savais que tu pourrais les sentir.

— Il y a un chaud manteau d'hiver. Ton père... l'a conservé pour toi, et un foulard. Le plus beau que possédait ta mère. » Nall renifla. « Je sais que tu ne peux pas t'en servir... mais je me disais que tu devais avoir quelque chose provenant d'elle. » Elle avança d'un pas et prit subitement Cerryl dans ses bras. « Nous avons fait de notre mieux pour toi... et pour ta mère. » Des larmes coulaient sur ses joues.

Le garçon était convaincu de l'absolue sincérité du discours de sa tante et, la gorge serrée, il dut se forcer pour ne pas pleurer. « Je le sais. Je vous serais toujours reconnaissant. » Il avala une nouvelle fois et l'embrassa à son tour. Il s'aperçut qu'elle était devenue mince et fragile.

Aussi soudainement qu'elle l'avait embrassé, Nall recula de deux pas, renifla et se sécha les yeux. « Il fallait que je vienne avec Syodor, je te le devais. »

Syodor attrapa l'avant-bras de Cerryl et le serra de ses deux mains. Aussi ratatiné et vieux que fût son oncle, le garçon sentit tout de même la force qu'il dégageait. « Tu n'es pas très épais, jeune Cerryl, mais tu es bien plus fort que tu n'en as l'air. Si tu restes prudent, tu t'en sortiras bien. » Syodor relâcha sa prise et recula rapidement. « Nous sommes fiers de toi. Nous ferions mieux de partir. Un long voyage nous attend demain, ajouta-t-il après un instant.

— Soyez prudents... s'il vous plaît », balbutia Cerryl. Il eut l'impression d'être idiot et sentit qu'il aurait dû ajouter quelque chose, sans savoir quoi.

« Bien sûr, dit Syodor. Fais de même. »

Nall renifla encore une fois et hocha la tête. Ils se retournèrent tous les deux et partirent dans l'allée.

Cerryl aurait voulu leur courir après. Il se contenta de ranger le miroir et le couteau dans le sac et de les regarder avancer sur le chemin qui menait à la vieille route, aux mines et à Vergren.

« Cerryl ? Que fais-tu... » Dylert se tut en voyant les deux silhouettes qui descendaient vers la voie principale. « C'est Syodor ?

— Ils sont venus dire au revoir, dit Cerryl doucement. Le Duc a annulé son autorisation et ils ont dû quitter les mines. Après toutes ces années.

— Où vont-ils ? » Le ton de Dylert s'était adouci.

« Mon oncle à un cousin à Vergren. Il m'a dit qu'il va élever des moutons.

— C'est triste, dit Dylert. Le maître mineur de Lydiar qui devient berger.

— Je lui ai proposé de l'aide. » Cerryl baissa les yeux sur la chaussée. « Oncle Syodor a insisté pour que je reste ici. » Il regarda le maître scieur. « C'est d'accord ? »

Dylert partit d'un petit rire et secoua la tête. « Cerryl, tu vaux plus que la paye que je te donne. J'aimerais pouvoir faire davantage, mais pour sûr, tu peux rester, jeune homme. » Il détourna le regard vers les silhouettes au loin. « Par les ténèbres, je ne comprendrais jamais comment tourne le monde. Plus je vieillis, plus il me semble étrange. Le meilleur maître mineur qui ait existé, obligé de devenir berger. » Il secoua la tête une fois de plus.

La gorge de Cerryl se serra et il resta là, bien après le départ de Dylert, à regarder Syodor et Nall disparaître sur la route poussiéreuse, parmi les ombres mouvantes des nuages.

DEPUIS DES GENERATIONS, la tour noire se dressait sur les hauteurs des Monts d'Ouest. Les guerriers démons qui en étaient issus, munis de leurs épées, contrôlaient le commerce et se servaient du sang de ceux qui les contrariaient pour créer le mortier scellant leurs routes pavées.

Ils ne supportaient pas qu'un homme s'aventure sur leurs terres et, une fois qu'ils lui avaient ravi sa substance, se débarrassaient du malheureux comme d'une coquille vide...

Malgré toutes ces atrocités, Vent d'Ouest survécut et prospéra jusqu'au jour où la guilde de Havreclair y envoya un héros, un étranger qui séduisit une Maréchale des hauteurs grâce à son chant.

Une fois qu'elle eut mis au monde un fils et une fille, elle se moqua du héros et le renvoya. Elle était si malfaisante qu'elle demanda à ses gardes de le tuer dans les profondeurs des Monts d'Ouest.

Ce fils, nommé Creslin, devint fort et aussi fourbe que sa mère la Maréchale. Avant d'arriver à l'âge de la mort ou de l'exil, il s'échappa des hauteurs, et emporta avec lui les talismans des ténèbres qui avaient tenu à distance les forces du bien depuis des générations.

Il arriva à Havreclair en prétendant n'être qu'un pauvre soldat, mais les frères ne se laissèrent pas abuser. Ils découvrirent la supercherie, l'emprisonnèrent et l'obligèrent à poser des pierres sur la grande route, bien loin de Havreclair.

Les puissances des ténèbres, à leur manière tortueuse, corrompirent alors une jeune femme, mage de l'ouest lointain. Ils lui firent croire qu'elle devait s'échapper de l'emprise de l'obscurité et demandèrent à cette magicienne, Megaera, de libérer le démon noir qu'était devenu Creslin...

Les Couleurs du Blanc
(Manuel de la guilde de Havreclair — Préface)

SOUS LA LUMIÈRE DIFFUSE D'UN SOIR D'ÉTÉ, Cerryl vérifiait que sa chambre, guère plus grande qu'un placard, était vide. Il regarda la porte puis s'empara du miroir au cadre d'argent qu'il avait caché sous une planche du mur, derrière son coffre. Son propre reflet apparut : des cheveux noirs, un visage presque triangulaire, un front large, des yeux gris écartés et un menton étroit, sans être taillé en pointe, qu'il toucha. Il avait presque quatorze ans et toujours pas de barbe. Finalement, il reposa le miroir sur le tabouret et prit le canif.

Il le sortit de son étui et l'étudia, avec ses yeux et ses sens. La lame, trop petite pour servir à table, ne ressemblait pas à du fer, mais à un bronze blanchâtre et doré qui miroitait comme de l'argent, presque autant qu'un miroir. Le métal possédait sa propre lumière, un éclat blanc avec une légère touche de rouge. Il savait que seuls les mages de Candar et lui pouvaient percevoir ce halo.

Il n'était pas magicien, pas encore, et ne le deviendrait peut-être jamais. Pourtant, il voyait des choses qu'il pensait destinées aux seuls sorciers. Son père avait-il ressenti la même chose ?

Il jeta un dernier coup d'œil à la lame brillante et glissa le canif dans son étui pour le ranger derrière la planche. Il se redressa et s'assit sur le bord de sa pailleasse. Son lit n'était qu'un sac rempli de paille étendu sur une plateforme en bois et recouvert d'une couverture grise déchirée.

Il lui restait tant de choses à apprendre. Mais il n'osait pas demander, pas après ce qui était arrivé à son père. Pourtant... rester toute sa vie à couper du bois ? Il commençait à comprendre ce qui l'avait motivé à prendre le risque de devenir mage, même si pour lui, comme pour n'importe quel enfant pauvre, les chances étaient minimes.

Il secoua la tête, presque violemment. *Que faisait-il ici ? Dans une scierie ? Pourquoi ?*

Plus tard, après s'être calmé en respirant profondément et en pensant à une colline calme par un jour de printemps, il se positionna au bord de la pailleasse et se concentra sur le verre de divination. La brume blanche habituelle couvrit alors l'argent et il envoya ses pensées chercher, fouiller, questionner le brouillard. « Quelque part... » Un visage balaya la brume et emplit le centre du verre. Une fille, boucles blondes aux reflets roux et yeux verts, semblait regarder Cerryl à travers le miroir et scruter ses pensées et ses désirs.

« Non... » Le mot, semblable à un grognement, s'échappa dans un souffle tandis que sa tête était rejetée en arrière par la force de son regard. L'expression de ses yeux avait écarté les brumes du miroir de divination comme si elles n'avaient jamais existé.

Lorsqu'il examina de nouveau le verre, il n'était plus qu'un miroir vide, reflétant son propre visage couvert de sueur.

Qui était-ce ? Comment une si jeune fille pouvait-elle posséder un tel pouvoir ? Était-elle l'enfant d'un mage ? Ou n'avait-il perçu qu'une illusion ? Cerryl trembla puis rangea le miroir dans sa cachette.

Qui était-ce ? La question restait sans réponse. Il se leva, alla jusqu'à la porte et posa la main sur le loquet. Puis il secoua la tête et ouvrit le battant de la fenêtre pour laisser entrer l'air frais du soir, en espérant que la brise n'apporterait pas trop de moustiques.

En retournant vers sa pailleasse, ses yeux tombèrent sur les trois livres qui étaient posés dessus. *Le Cahier d'Olma*, *L'Histoire Naturelle de Candar* et le plus abîmé, *Les Couleurs du Blanc*. S'il

avait bien compris les passages de ce dernier qu'il avait déchiffré, l'ouvrage comptait deux parties et les pages de la deuxième avaient été arrachées. La première racontait comment les mages blancs avaient construit Havreclair et la seconde aurait dû traiter de la façon dont fonctionnaient l'ordre et le chaos. Cette partie pouvait lui apprendre des choses.

À quoi servait l'histoire ? Certains moments du passé pouvaient s'avérer intéressants, comme la chute de Lornth et l'ascension de Sarronnyn ou même les récits sur l'antique Cyador, mais la plupart n'avait aucun intérêt pour Cerryl. Il voulait comprendre ce qu'était un mage blanc, les aptitudes et les dons qu'il fallait posséder pour en devenir un et comment développer ces capacités.

De plus, le livre d'histoire était difficile à lire. Il avançait doucement, mais il restait trop de mots que le garçon ne connaissait pas. Il inspira profondément et reporta son regard sur le livre du milieu, celui qu'Erhana lui avait prêté, *Le Cahier d'Olma*. Il s'agissait d'un petit alphabet pour les enfants. Cerryl s'était forcé à parcourir toutes les pages et avait appris, non sans mal, ce que chacune contenait avant de passer à la suivante.

Résigné, il ouvrit le cahier.

L'été au moins, il y avait encore de la lumière après le travail et le souper. Il y voyait parfaitement sans allumer sa petite bougie. En devenant plus âgé, sa vision nocturne, cette perception qui allait au-delà de la vue, s'était améliorée. Il avait du mal à lire dans l'obscurité complète, mais il lui restait encore du temps avant que la nuit ne tombe et avant d'être trop fatigué pour continuer sa leçon de lecture.

CERRYL PASSA DE LA CHALEUR DE LA CUISINE à la relative fraîcheur du porche, l'estomac distendu par tout le ragoût de mouton qu'il venait d'avalier. Il avait mal aux bras, aux jambes et au dos. Il avait passé la majorité des huit derniers jours dans les hautes forêts, avec Viental et Brental, à apprendre comment juger le moment où un arbre doit être abattu. Cette partie s'était avérée facile. En revanche, se servir de la hache et de la scie à deux mains était une autre paire de manches.

La hache l'inquiétait autant que la lame de la scie à l'atelier : il percevait la couleur noire de l'acier aiguisé, à la fois comme du feu et de la glace. Le métal épais de l'outil était même chaud au toucher, presque assez, malgré ses cals, pour lui brûler les doigts.

Erhana le rejoindrait peut-être après avoir aidé sa mère à nettoyer. Cerryl l'espérait. Il alla au bout du porche, côté nord, et regarda les plus hautes collines où il passait la plupart de son temps, ces jours derniers. Le faible bourdonnement des insectes et le grésillement diffus des grillons s'élevèrent dans le crépuscule.

« Dylert possède beaucoup de bois, là-haut, dit Rinfur dans son dos. Il paraît que l'autorisation d'exploitation familiale remonte à son arrière-grand-père.

— Trop de forêt », dit Viental debout sur la plus haute marche du porche. « Les journées sont trop longues. Trop d'arbres à couper. Je vais m'allonger.

— Ce n'est pas à cause du travail, dit Rinfur en riant, mais du ragoût. Tu as mangé comme quatre. Et nous avons bien assez d'un seul Viental.

Très drôle. Nous devrions te faire scier les arbres. Tes chevaux s'occupent de tout le sale boulot. »

Rinfur partit d'un rire franc. « C'est parce que je suis plus intelligent qu'eux.

— Pas de beaucoup, répondit le travailleur râblé en descendant les marches.

— Juste assez », avoua Rinfur. Il s'avança près de Cerryl et resta silencieux un instant. Les bruits de voix, de vaisselles et de casseroles leur parvenaient encore de la cuisine.

Au nord, le soleil venait de disparaître derrière les collines, mais éclairait encore un nuage bas et le faisait ressembler à un trait rose flamboyant.

« J'aime ce moment de la journée, dit Rinfur. Tout est calme... il ne fait ni trop chaud, ni trop froid. Le travail est fini et l'estomac rempli. » Cerryl acquiesça.

« Je crois que je vais faire un tour à l'écurie pour voir comment va le gris. Son sabot m'inquiète encore. » Rinfur se retourna et traversa le porche, laissant Cerryl seul contre la balustrade.

Le jeune homme passa une main dans ses cheveux encore légèrement humides ; il les avait rincés juste avant le dîner. Il regarda le nuage perdre de son éclat pour devenir gris peu à peu. La porte de la cuisine s'ouvrit et il se retourna. « Ho... Cerryl, je ne savais pas que tu étais là », lâcha Erhana, un livre à la main.

« J'attendais ma leçon », répondit-il avec un petit sourire.

« C'est le cours de grammaire supérieure.

— Je peux essayer. »

Erhana haussa les épaules et s'assit sur le banc. Cerryl s'installa à côté d'elle et fit attention à ne

pas toucher sa jambe avec la sienne. Elle ouvrit le livre et le garçon suivit les lignes qu'elle lisait à voix haute.

«... le tonnelier fabrique les tonneaux à partir de planches de bois. Les barils servent à conserver la farine et le grain. Certains sont utilisés pour l'eau ou le vin... » Cerryl se demanda si tous les livres de grammaire parlaient de choses que les gens savaient déjà, mais il se tut et essaya de continuer sa lecture.

« Il fait trop noir, dit Erhana au bout d'un moment. Tu arrives à voir le livre ?

— Oui, répondit Cerryl. C'est quoi un « acolyte » ?

— Ce n'est pas dans le cahier.

— Je sais, mais je me demandais.

— Comment veux-tu que je t'aide si tu me poses des questions sur des mots qui ne sont pas dans les livres ?

— Je suis désolé.

— Pourquoi veux-tu savoir lire ? » demanda soudain Erhana. Elle ferma le manuel de grammaire et le reposa sur ses cuisses.

« Je dois apprendre des choses », répondit Cerryl en s'appuyant sur le dossier du banc.

« Il n'y a rien sur les scieries dans les livres, idiot. » Erhana se mit à rire. « En tout cas, aucune information sur la façon dont un atelier fonctionne.

— Il faudrait qu'il y en ait, dit Cerryl. Tout le monde sait comment travaillent les tonneliers et les maréchaux-ferrants.

— Évidemment. Pour lire, il faut commencer par apprendre comment sont écrits les mots que l'on connaît. »

Cerryl se retint de grimacer face au ton satisfait d'Erhana.

« Il n'existe pas un livre qui contiendrait tous les mots.

— Si. Un dictionnaire. Siglinda en a un. Il contient des tas et des tas de mots, la façon de les prononcer et leur signification. »

Cerryl attrapa son menton entre deux doigts. Comment pourrait-il s'en procurer un ? « Un dictionnaire ?

— C'est ça. » Erhana soupira.

Dans le moment de silence qui suivit, Cerryl entendit les voix qui provenaient de la cuisine. Il tendit l'oreille.

«... pas la peine de lui dire maintenant... heureusement qu'il était dans les bois lorsque Wreasohn est venu...

— Il faudra bien lui en parler tôt ou tard, Dylert...

— Il ne peut pas rester ici. Pas pour toujours...

— Chut, il est encore sous le porche. Nous en reparlerons plus tard.

— Laissons Erhana l'aider à apprendre à lire. Le pauvre garçon. »

Dans l'obscurité grandissante, la gorge de Cerryl se serra. Il était arrivé quelque chose d'affreux à Syodor et Nall... Mais quoi ? Et pourquoi ? Qui aurait bien pu vouloir du mal à un ancien mineur presque infirme et à sa femme, qui aidaient leur cousin à élever des moutons ?

« Tu es bien silencieux, Cerryl ? hasarda Erhana.

— Oh, je pensais encore aux dictionnaires, dit-il doucement. Ça doit être dur de s'en procurer un.

— J'imagine. Siglinda ne cesse de répéter que le sien vaut son poids en or. » Erhana haussa les épaules. « Je ne sais pas si c'est vrai.

— Les livres coûtent cher, fit-il remarquer. On doit les copier page après page.

— Siglinda dit qu'il y a beaucoup de scribes à Lydiar. Lorsque je serai riche, j'en engagerai un pour qu'il me copie tous les livres que je voudrai. »

Dyella apparut sur le porche. « Tu es toujours là, Erhana ?

— Oui, mère. » La jeune fille se leva et prit son livre. « J'arrive.

— Tu as intérêt. Nous préparons les conserves de pêches, demain. » Dyella regarda Cerryl. « Et toi, tu retournes couper des arbres, Cerryl.

— Encore le versant d'une pente. » La voix de Dylert résonnait depuis la cuisine.

« Oui, messire, dit Cerryl en descendant les marches. Je serais prêt.

— À demain matin », dit Dylert juste avant que Dyella ne referme la porte derrière Erhana.

Les bottes du garçon claquèrent contre les planches du porche. Il était trop fatigué pour marcher sans bruit. Il prit le sentier pour rejoindre sa chambre. Ses jambes et son dos le faisaient toujours souffrir. Il se retourna pour regarder la maison qui se dessinait, telle une tâche noire dans la pénombre. Qu'était-il arrivé à son oncle et à sa tante ? Étaient-ils morts lors d'une épidémie ? Ou à cause de cette satanée dysenterie ? Ou bien dans un accident ?

Autour de lui, le chœur des insectes alla crescendo avant de retomber tandis qu'il flânait vers la grange.

Pourquoi Dylert n'avait-il pas voulu lui en parler ? Comment pouvait-il découvrir la vérité ?

Il faillit trébucher en ouvrant la porte de son garni. Le verre de divination ? Il pouvait essayer de s'en servir.

Il referma la porte, puis le battant de la fenêtre et sortit le miroir de sa cachette. Il le posa ensuite sur le tabouret puis s'assit sur le bord de sa pailleasse. Il se concentra et essaya de visualiser le visage mûr de Syodor, ses grosses mains, son bandeau ainsi que les cheveux gris de Nall et ses yeux pénétrants.

Les brumes tourbillonnèrent... pour finalement révéler une maison brûlée dont les poutres du toit étaient noircies et les briques en terre cuite fissurées. Les fenêtres, cerclées de noir, béaient comme les orifices oculaires d'un crâne. Tout autour de l'habitation, des lignes sombres avaient desséché l'herbe.

« Non... » Cerryl serra les dents et repoussa les larmes qu'il sentait venir. « Non. »

Il se redressa pour s'asseoir bien droit sur le bord de la pailleasse, dans l'obscurité complète, le miroir, à présent vide, posé sur le tabouret devant lui.

LES DEUX CHEVAUX, le gris et le brun, avançaient d'un pas lourd sur la colline. Ils tiraient un baudrier contenant un tronc. Rinfur guidait les gros animaux. Il surveillait également le chargement qu'ils traînaient sur la rampe du chariot et la route devant lui.

Dylert, Viental et Brental attendirent que le dernier tronc soit sur la rampe puis ils le firent rouler sur le véhicule.

Tandis que les quatre hommes chargeaient les rondins sur le chariot, Cerryl continua de scier les plus petites branches de pins. Il en taillait des morceaux d'une coudée de long qui serviraient de bois de chauffage puis les empilait soigneusement.

Malgré les gants de cuir que Dylert lui avait donné, ses mains étaient couvertes de cloques et ses doigts aussi douloureux que ses bras, ses jambes et son dos. Il sciait et ne s'arrêtait que pour essuyer la sueur qui menaçait de lui couler dans les yeux. Sa chemise était trempée et il avait l'impression qu'à l'intérieur de ses bottes, ses pieds patageaient dans une mare de transpiration.

« Cerryl, mon gars, » appela Dylert alors que Viental et Brental calaient le dernier tronc sur le plateau, « Pose cette scie à côté du chariot et fait une pause.

— Oui, messire.

— Il ne va pas pleuvoir durant les deux prochains jours. Rinfur et toi viendrez demain empiler le petit-bois dans la charrette.

— Tant que Cerryl fait le gros du travail, dit Rinfur en souriant. Il continua à détacher les deux chevaux qui avaient tiré les troncs pour pouvoir les harnacher au reste de l'attelage qui amènerait le chariot à la scierie.

Brental ramassa le baudrier et le mit sous le siège du véhicule.

Dylert regarda Cerryl qui venait de ranger la scie. « Il ne suffit pas d'avoir le dos solide. »

Le garçon brun acquiesça.

« Je dois aller mesurer les arbres. » Dylert s'essuya le front. Il transpirait sous le soleil de l'après-midi. Rinfur, lui, harnachait les chevaux au chariot. « Il faut les surveiller chaque année. Si on les coupe trop tôt, on perd de l'argent. Si on attend trop longtemps, le duramen, la partie centrale de l'arbre, devient sec et dur. On peut y casser une lame et n'obtenir que du petit-bois. Nous avons la plus grande scie de cette partie de Candar, mais elle ne peut tailler que des troncs de deux coudées de diamètre... »

Cerryl hocha la tête. Ceci expliquait pourquoi, dans les bois de Dylert, il y avait très peu d'arbres de trois coudées d'épaisseur.

«... Je garde quelques arbres plus grands pour garder la forêt en vie, continua le maître scieur. Peu importe ce que l'on me demande à Lydiar, je coupe seulement ce qui doit l'être. » Il haussa les épaules et s'essuya le front une nouvelle fois. « Que deviendront les enfants de Brental lorsqu'il n'y aura plus d'arbres ? C'est pour cela que je plante des grands pins. Ils poussent plus vite et certains clients se fichent de la longévité de leurs poutres tant qu'elles ne sont pas chères.

— Ils pensent qu'ils ne seront plus là pour voir leur toit ou leur plancher s'effondrer, ajouta Brental sur un ton sardonique.

— Maître scieur, l'attelage est prêt. C'est quand vous voulez, dit Rinfur.

— Allons-y alors. » Dylert sauta sur le siège du chariot, à côté du conducteur. Viental grimpa sur les rondins empilés sur le plateau.

Brental regarda Cerryl et hocha la tête. « Il n'y a que les idiots et les fous pour s'asseoir sur les troncs.

— Les seuls idiots sont ceux qui marchent alors qu'ils pourraient se faire porter, raila Viental.

— Il arrive que ceux qui s'assoient sur les troncs finissent par ne plus pouvoir marcher », murmura Brental tout bas.

Cerryl étudia les rondins, mais ne vit aucun indice de la présence de la lueur blanche et rougeâtre qui le prévenait lorsque quelque chose était prêt à se rompre. Pourtant, le plateau du chariot se courbait sous le poids des troncs de pins.

« Si c'était du chêne, on ne pourrait pas en emporter autant », dit Brental en allongeant ses pas pour rattraper le véhicule. « Et on prendrait encore moins de chêne noir ou de lorken. »

Cerryl marchait à vive allure pour suivre le rythme du roux.

« Tu ne parles pas beaucoup, jeune Cerryl », dit Brental en le regardant de côté. Ils descendaient tous les deux la colline derrière le chariot. Dylert s'adressait à Rinfur de sa voix basse et Viental, toujours perché sur le tas de rondins, riait à chaque tressautement du plateau sur la route remplie d'ornières.

« Je suis exténué, expliqua Cerryl.

On croirait entendre Erhana. Elle et ses mots compliqués », dit Brental avec un petit rire.

Le garçon se raidit, mais ne répondit pas.

« Cerryl... je ne voulais pas être méchant, mon gars. »

Devant eux, le chariot ralentit. Il grinça lorsque Rinfur le fit passer sur un trou dans la route.

« Pardon, dit doucement Cerryl. Je sais.

— Les gens disent que papa est un des commerçants les plus prospères de Lydiar. Pourtant, il s'exprime simplement et n'a jamais porté une cape de velours ni un joli costume de lin... » Brental baissa la voix. « Papa trouvait aussi que ton oncle est un homme bon. Ça veut dire quelque chose. Il ne fait pas beaucoup de compliments, en général.

— Je sais. Il a été bon avec moi et je lui en suis très reconnaissant.

— Tu l'es depuis le premier jour et nous le savons. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. » Brental secoua la tête. « Les mots compliqués ne sont que des mots. Ils ne représentent pas l'homme. Tu travailles dur et c'est ça qui compte, pas tes paroles. »

Cerryl acquiesça. « C'est vrai ici, mais mon oncle... Syodor... disait toujours que, ailleurs que dans des mines, les gens ne te jugent que sur ta façon de parler et de t'habiller.

— Tu aimerais partir ?

— Je n'ai nulle part où aller. » Cerryl essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux et fit de son mieux, malgré ses crampes, pour ne pas boiter.

Brental fronça légèrement les sourcils.

Devant, le chariot grinça en prenant un virage entre des chênes et des érables dont la hauteur ne dépassait pas les oreilles des chevaux « Cela ne fait pas de mal d'écouter Erhana et d'essayer de parla mieux ? demanda Cerryl.

— Non... » répondit Brental en riant. « Pas tant que tu travailles aussi dur. Papa et moi regardons simplement ce que tu fais, pas ce que tu dis. » Cerryl sourit sans conviction.

LA CHARETTE A BRAS GRINÇA lorsque Cerryl poussa le chargement de planches de chêne doré vers le chariot peint en vert, arrêté devant la porte de la scierie. Il eut envie de hurler : le crissement signifiait qu'il devait encore graisser les roues et l'essieu. Il détestait ça. En réalité, il haïssait le temps qu'il mettait à se laver ensuite. Il se salissait sans cesse et contrairement à Dylert ou Brental, pour qui tout semblait facile à la scierie, il n'était guère habile avec ce qui était mécanique.

Le grincement de la charrette couvrait le bruit que produisaient les roues en passant sur les pierres de la chaussée.

Des nuages hauts et vaporeux recouvraient le ciel de la fin d'été. De la sueur coulait sur le visage et dans le dos de Cerryl. L'herbe de la prairie, en contrebas du chemin de pierre et à l'est du sentier du bas, oscillait à peine. Elle était déjà bien jaune et les moissons n'étaient pas pour tout de suite. Il n'y avait pas eu le moindre soupçon de vent depuis huit jours.

Cerryl poussait et transpirait tandis que la charrette grinçait et avançait sur les pavés qui menaient à la scierie. Dylert se trouvait près du chariot, juste devant la grande porte sud. Il parlait avec un homme aux épaules étroites qui portait un bouc roux clairsemé et une veste en cuir sans manche.

Le garçon repéra l'emblème sur le côté du chariot et s'arrêta. Il plissa les yeux face à l'éclat du soleil qui se reflétait sur la peinture brillante et lut « Enfoss et fils, Maîtres Bâisseurs ». Il se demanda ce qu'Enfoss pouvait bien bâtir.

Il ralentit la charrette en approchant du véhicule.

« Et voilà, maître Enfoss », dit Dylert. Il posa une main sur les planches que poussait le garçon. « Le meilleur chêne doré.

— Et à un bon prix, maître Dylert ». Enfoss sourit à son interlocuteur et dévoila des dents jaunes qui lui donnaient l'expression d'un rat. « J'ai payé pour bien plus qu'une petite charrette.

— Vous en vouliez trois et vous en aurez trois. » Dylert rendit son sourire à Enfoss, puis il alla aider Cerryl à charger le bois dans le grand chariot vert. « Mets-les sur le hayon, mon gars, et va chercher les autres. Je les rangerai sur le plateau.

— Oui, messire. » Cerryl se mit à soulever deux planches à la fois.

— Tu en ramèneras plus la prochaine fois ?

— Au prix qu'elles me coûtent, Dylert, ce serait la moindre des choses, s'esclaffa Enfoss.

— Vous pourriez les acheter chez Hewlett et payer le double pour deux fois moins », dit le maître scieur en soulevant quatre planches aussi facilement que des plumes.

Cerryl repartit et poussa la charrette vers la première grange, soulagé : elle ne grinçait que lorsqu'elle était chargée.

Lorsque le chariot vert descendit le chemin, la chemise de Cerryl était complètement trempée. Pendant un instant, Dylert et le garçon regardèrent le véhicule se diriger vers l'est sur la grande route dont on avait dit à Cerryl qu'elle rejoignait la voie pavée des mages reliant Havreclair à Lydiar.

Le maître scieur hocha la tête, comme s'il venait de s'assurer qu'Enfoss prenait bien la direction de Lydiar, et se retourna. « Cerryl ?

— Oui, messire. Je sais qu'il faut encore graisser la charrette, mais elle ne grinçait pas avant

que je la charge. »

Dylert secoua la tête. « Si tous les gars pouvaient être aussi attentionnés avec leurs outils. J'allais te dire que tu choisis bien les bois. C'est agréable de ne pas avoir à s'en inquiéter. Quant à la graisse, tu t'en occuperas demain. Range la charrette dans la première grange, va te laver et repose-toi avant le dîner.

— Merci, messire, » dit Cerryl en souriant.

Lorsqu'ils entendirent le son d'une corne dans le lointain, ils se tournèrent tous les deux vers le chemin qui menait à la route principale. Un cheval parcourait lentement la dernière portion de la route et s'apprêtait à tourner sur le sentier qui menait à la scierie. Chaque pas de l'animal semblait laborieux et il portait un homme blond, tête nue, vêtu de cuir noir. Cerryl vit l'écume autour de la bouche de la monture et entendit de nombreux autres sabots marteler le sol. Il discerna alors la poussière qui s'élevait, par-delà le sommet de la colline, sur la route de Lydiar, à deux lieues à l'est de la scierie.

La corne résonna de nouveau et une compagnie de lanciers apparut sur la colline. Pour Cerryl, ils avançaient à un trot rapide, mais à l'exception du pas et du galop, il était incapable de distinguer les différentes façons d'avancer des chevaux.

Il reporta son regard sur le cavalier solitaire qui leur faisait des signes.

« Vous deux. Un d'entre vous le possède. Il faut m'aider ! » Il éperonna sa monture et le cheval avança encore d'une douzaine de pas avant qu'une de ses pattes ne se dérobe. L'homme faillit tomber. Il sauta à terre, trébucha et s'effondra sur la route poussiéreuse.

« Ça va mal tourner, Cerryl, murmura Dylert. Aide-moi à fermer la scierie, et vite. »

Le garçon partit en courant vers la porte. Il la poussa pendant que Dylert tirait. Lorsqu'elle fut presque close, le maître scieur fit un signe à son apprenti. « Cerryl ! Va vite dans la grange et referme derrière toi ! Et reste bien à l'intérieur. C'est compris ?

— Oui, messire. » Cerryl acquiesça et fila sur la chaussée, vers l'entrepôt. Il jeta un coup d'œil en arrière.

Le cavalier se relevait en fixant les lanciers.

Cerryl tira sur la porte de la grange, plus petite que celle de l'atelier, entra puis l'obtura presque complètement. Il regarda la scierie, fermée, et essaya de voir ce qu'il se passait sur la route. Il aperçut l'homme, seul. Il reculait vers l'atelier, une épée à la main.

Le garçon serra les dents et il poussa la porte pour la fermer encore un peu plus. Il ne laissa qu'un minuscule espace. On ne pouvait le voir, à moins de se trouver tout près. Puis il resta là et observa.

Le cavalier, couvert de poussière, titubait vers la scierie, sa lame éclatante à la main. Il semblait chercher quelqu'un et Cerryl eut l'impression qu'il était ce quelqu'un.

L'homme s'approcha de l'atelier, à moins de deux cents coudées de l'endroit où le garçon se cachait. Il portait un fourreau à la ceinture au lieu d'un harnais sur l'épaule, comme les femmes démons ou les mercenaires. Sa tunique sans manche et la chemise de soie qu'il portait dessous étaient tachées et couvertes de poussière et de crasse. Même de loin, Cerryl vit – ou perçut – l'éclat qui irradiait du visage du fugitif. Une faible lueur blanche l'entourait, semblable à celle qui se dégageait des livres de son père.

Le cavalier parcourut les bâtiments du regard et s'arrêta sur la grange où se trouvait le garçon. Soudain, il se retourna. Le bruit des sabots s'était rapproché et une vingtaine de lanciers apparut, à cent coudées à peine du solitaire.

Ils portaient tous la couleur cyan de Lydiar. Un seul homme était tout de blanc vêtu. Il

chevauchait à côté de l'officier qui menait la troupe. C'était un mage blanc.

Cerryl trembla, mais continua à regarder.

Le meneur des lanciers fit un geste et ses hommes s'arrêtèrent. Trois d'entre eux, dont l'arc était déjà tendu, avancèrent jusqu'à l'avant de la colonne et tirèrent des flèches de leur carquois. La fluidité de leur geste témoignait de longues heures d'entraînement.

Le fugitif se redressa face à eux. Il leva une main et lança vers les soldats une petite boule de feu qui venait d'apparaître au bout de ses doigts.

Cerryl retint son souffle. Le projectile se dirigeait droit sur les lanciers Lydiens, qui n'esquissèrent pas un mouvement.

Le mage blanc hocha la tête et aussitôt, la boule de feu explosa en plusieurs fragments qui tombèrent aux pieds des cavaliers. Une touffe d'herbe jaunie s'enflamma et fut réduite en cendre.

Pendant un instant, le blond aux vêtements tachés baissa les épaules ; puis il se reprit et leva son épée. Dans la lumière de la fin de l'après-midi, le métal brillait aussi intensément qu'un rayon de soleil. La lueur ne faiblit lorsqu'il baissa la lame au niveau de sa poitrine. Il faisait face aux lanciers, immobile.

L'officier aboya un ordre et les archers envoyèrent leurs projectiles.

L'épée du fugitif produisit alors un éclair et l'homme apparut indemne. À ses pieds, deux flèches étaient brisées et carbonisées.

Le chef des lanciers regarda le mage blanc. Cette fois, le sorcier leva sa main et une boule de feu plus grosse fonça sur le blond.

L'épée lumineuse fulgura une nouvelle fois et des éclats de feu retombèrent autour du fugitif. Cerryl vit une entaille noire sur l'arrière de son bras gauche. Sa respiration semblait difficile, mais il resta en garde, serrant son étrange épée.

Le sorcier blanc envoya un autre projectile enflammé que le blond para. Une autre boule de feu suivit aussitôt. Après la troisième, le fugitif parvenait à peine à tenir son arme.

Cerryl ne comprit pas l'ordre donné par l'officier, mais aussitôt des flèches fondirent sur le blond. La première le toucha au bras. La deuxième le manqua et il évita la troisième en plongeant sur un côté. Mais sa jambe glissa sur le gravier de la route.

En tombant, il lança l'épée qui brillait d'un éclat blanc et doré. Elle tourna sur elle-même, rebondissant sur sa pointe et sur l'extrémité de son manche, et acheva sa course près de la route, dans des petites broussailles au bout de la prairie.

Le mage blanc lança successivement deux boules de feu qui explosèrent au-dessus du corps de l'homme à terre et créèrent une colonne de flamme.

Lorsque l'incendie cessa, il ne restait plus qu'une marque irrégulière qui noircissait le sol. Pas de corps, pas de cendres, seule une trace de suie en forme d'étoile. Et une odeur de viande brûlée.

Cerryl s'appuya contre le montant de la porte et déglutit difficilement pour contrer un haut-le-cœur. Lorsqu'il se reprit, le bruit des sabots contre le sol avait disparu, le chemin était vide et la poussière était même retombée sur la route de Lydiar.

Il poussa doucement la porte de la grange et sortit. Puis il scruta le sentier et la route. Les lanciers et le mage blanc étaient bel et bien repartis pour Lydiar.

Il descendit le chemin, en évitant la tache de suie en forme d'étoile, jusqu'à l'endroit où l'homme mort avait lancé l'épée. Un trait de lumière pâle attira ses yeux tout en le poussant à détourner le regard.

Il s'approcha néanmoins d'une touffe d'herbe plus haute que les autres et ramassa délicatement l'épée. Sa poignée était en bronze et recouverte d'un tissu qui ressemblait à de la soie.

Cerryl étudia la lame et remarqua qu'elle n'était pas en fer ou en acier, mais du même métal que le couteau qui avait appartenu à son père.

Un bruit de bottes l'avertit que quelqu'un arrivait. Il glissa l'épée dans son dos et se retourna.

Brental sourit. « Pas la peine de cacher cette arme, Cerryl. Nous sommes d'accord. Tu l'as trouvé, elle est à toi. Je peux la voir ? »

Cerryl tendit l'épée. Il vit, par-dessus l'épaule de Brental, Dylert arriver de la grange.

Brental s'en saisit et l'examina. « Je peux à peine la fixer. Elle m'oblige à détourner le regard. » Il trembla et la rendit vite à Cerryl. « Garde-la, si tu veux. »

Le garçon la reprit.

Dylert hocha la tête. L'épée appartenait désormais à son apprenti.

« Tu as vu la boule de feu ? » dit Brental, les yeux tournés vers la route de Lydiar. « Les projectiles enflammés que ce pauvre homme lançait ? De piteuses flammes du chaos, si tu veux mon avis.

— Des flammes du chaos ? dit Cerryl.

— Oui, répondit Dylert. L'homme à l'épée était un rebelle blanc, un de ceux qui ne suivent pas leurs règles. Leur utilisation du chaos est soumise à des règles très strictes. » Il fixa Cerryl. « J'en ai vu beaucoup au fil du temps. Les mages blancs aiment bien anéantir ceux qui ont le don, mais qui n'obéissent pas à leurs règles ou qui ne sont pas sous leur protection... et ceux-là sont encore les plus chanceux. » Il secoua la tête lentement. « Ils sont, à leur façon, plus justes que la plupart des Ducs. Mais il faut adhérer à leurs règles pour connaître leur bon côté. C'est sûr. »

Leur bon côté ? En avaient-ils un ? se demanda Cerryl.

« Je suis bien content de n'être qu'un simple employé » dit Brental avant de lancer un rire nerveux.

Cerryl se força à ne pas regarder l'épée dans ses mains. La tenir était agréable, mais il se sentait mal à l'aise dès qu'il la relâchait légèrement.

« Bien... » dit Dylert. Il regarda vers l'ouest où l'astre solaire descendait vers la maison. « La journée est finie. Il sera bientôt l'heure de dîner. » Il se retourna et partit d'un bon pas vers l'habitation.

Quelques instants plus tard, Brental hocha la tête et suivit son père.

Cerryl, le visage réchauffé par le soleil couchant, baissa les yeux sur la lame et sur son bronze blanc semblable à celui du couteau de son père. Il se rappela alors que l'homme mort s'était défendu face aux flèches et aux boules de feu... mais qu'il avait fini par se faire battre.

Et que juste avant, il cherchait Cerryl. Le garçon frissonna.

CERRYL RELU UN PASSAGE DES *COULEURS DU BLANC* et essaya de garder en tête les images et les sons que le texte lui évoquait. Un jour qu'il empilait du bois de chauffage devant la maison du maître scieur, il avait entendu Siglinda conseiller à Erhana de procéder ainsi.

«... Le soleil n'est visible que sous l'effet de sa propre lumière et ainsi ce qu'il éclaire n'existe qu'à cause de son chaos. Même les meilleurs mages ne peuvent percevoir chaque fragment de tout ce qui réside sur et sous la terre sans l'utiliser. »

Il eut envie de secouer la tête. Il comprenait les mots, mais le sens général lui échappait encore.

Brental avait dit que l'homme qui fuyait les lanciers de Lydiar avait lancé du feu du chaos sur le sorcier. Cerryl avait assisté à cette attaque ainsi qu'à la défense du magicien qui avait paré les attaques sans efforts. Pendant un moment, le fugitif s'était plutôt bien débrouillé même s'il n'avait eu, au final, aucune chance d'en réchapper.

Cerryl ne savait pas s'il aurait préféré que le blond l'emporte, mais il n'oublierait pas de sitôt l'attitude froide et impartiale du mage blanc, qui avait considéré son adversaire comme de la vermine que l'on devait exterminer.

Il se racla la gorge et s'aperçut qu'il était en train de lire à haute voix. Il se tut et étudia la page à nouveau. Il chercha dans une autre, plus loin dans le volume.

Toujours rien sur le feu chaotique.

Il essaya une autre page et encore une autre.

Puis il considéra *Les Couleurs du Blanc*. Pourquoi ne possédait-il pas la deuxième partie au lieu de cette histoire sans intérêt ? La fin du livre lui aurait tout expliqué et notamment comment créer du feu du chaos.

Il fronça les sourcils et toucha son menton glabre. Était-il capable de faire naître de telles flammes ?

Dans l'obscurité, il leva sa main gauche, et se concentra pour produire du feu au bout de ses doigts, comme l'avait fait le fugitif.

Avait-il aperçu une lueur ? Il fixa la faible étincelle qui venait d'apparaître au-dessus de son index. Puis le point de lumière s'éteignit. Il sentit quelques gouttes de transpiration perler sur son front. Une lueur d'un rouge effrayant et profond persista quelques instants dans les ténèbres.

Cerryl inspira profondément.

UN LEGER CRACHIN TOMBAIT des nuages bas et gris. Près du puits, au sud du porche, Cerryl se lavait les mains et le visage avec le savon marron destiné au linge. Il s'égoutta les mains puis marcha vers la maison du maître scieur. Rinfur entraît déjà dans la cuisine. Viental était encore parti voir sa « sœur ».

Dylert attendait sous le porche, juste derrière la plus haute marche, la mine sombre.

« Oui, messire ? ». Cerryl sentit son estomac se serrer, mais essaya de rester naturel.

« Tu as appris les lettres, n'est-ce pas ? » demanda Dylert en reculant et en faisant signe au garçon de s'asseoir sur le banc.

« Messire ? » Il croisa le regard du maître scieur et ne bougea pas.

Dylert éclata de rire. « Je ne l'ai pas appris en te regardant, mais à cause de ma fille. J'arrive à lire en elle comme dans un joli rondin.

— Oui, messire. Je lui ai demandé de m'apprendre. Mais seulement lorsque je ne travaillais pas. » Les yeux gris de Cerryl étaient toujours calés dans ceux du maître scieur. « Après dîner, la plupart du temps ».

— Je n'ai pas à me plaindre de ton travail ou d'autre chose, jeune Cerryl. » Dylert lissa sa barbe et s'éclaircit la gorge. « Le problème n'est pas là. »

Cerryl attendit.

« Cet homme. Celui que le mage blanc a abattu, l'autre jour. Et bien... la même chose est arrivée à ton père. Tu es au courant, n'est-ce pas ? » Dylert reporta le regard vers la route, là où les pierres et la terre étaient toujours noircies.

« Je sais qu'il s'est passé quelque chose. Oncle Syodor et tante Nall ne m'en ont pas dit beaucoup.

Syodor... était... il n'est pas du genre à parler de ça. » Dylert se lissa la barbe une nouvelle fois.

La pluie se mit soudain à tambouriner plus fort sur le toit du porche. Une rafale vint ébouriffer Cerryl et de l'eau commença à couler des avant-toits.

« Qu'il t'en ait parlé ou pas, il n'en reste pas moins qu'un jeune gars comme toi court trop de risques en restant ici. Avec un tel père...

— Les mages blancs ont aussi tué oncle Syodor ? demanda doucement Cerryl. Vous m'avez simplement dit que tante Nall et lui étaient morts.

— Tu es doué pour deviner les choses. » Dylert fronça les sourcils. « Wreasohn a expliqué qu'ils étaient morts dans un feu. Tu imagines qui peut l'avoir allumé. »

Cerryl hocha la tête. Mais pourquoi ? Qu'avaient-ils fait pour énerver les mages blancs ? Si les sorciers connaissaient l'existence de Cerryl, partiraient-ils à sa recherche ?

« Un chariot de chêne blanc part pour Havreclair après-demain. Il est destiné à Fasse, l'ébéniste. » Le maître scieur s'éclaircit la voix. « J'ai préparé un rouleau, Siglinda m'a aidé. Il y est écrit que tu es un bon travailleur, fait pour le travail de précision, et que tu es le rejeton d'un de mes cousins éloignés. » Dylert fronça les sourcils. « A toi de ne pas me faire mentir.

— Ça n'arrivera pas. » La crampe d'estomac de Cerryl s'intensifia, mais il ne détourna pas le

regard.

« C'est ainsi, Cerryl Ton père et ton oncle ont fait des choses, enfin... ils n'ont rien fait... mais les mages blancs deviennent vite jaloux de ceux qui... qui ont... les mêmes pratiques qu'eux. » Le maître scieur s'essuya le front. « Tu es le fils et le neveu de ces personnes et Hrisbarg... est petit. Tout le monde se connaît. » Il haussa les épaules. « À Havreclair... tout le monde se fiche de ces détails. »

Qu'avait donc fait oncle Syodor ? Il ne s'était jamais intéressé aux mages blancs et tante Nall piquait une crise chaque fois qu'elle apercevait un morceau de verre ou de miroir près de Cerryl.

« Je pensais à Tellis. Il m'est redevable depuis la fois où je lui ai envoyé de l'excellent chêne doré pour son échoppe. Et je l'ai aidé d'une autre façon. » Le visage de Dylert s'assombrit.

Cerryl se demanda quel genre de faveur pouvait être gênante au point que Dylert ne veuille pas s'en souvenir.

« Tellis est un cousin de Dyella et il est scribe. Tu sais ce que c'est ? »

Cerryl n'eut pas à feindre la surprise. Pourquoi Dylert lui parlait-il d'un scribe ?

« Les scribes écrivent pour les autres, dit doucement le maître scieur, et à Havreclair, ils relient des livres comme ceux qu'Erhana t'a laissé lire.

— Oui, messire.

— Comme tu aimes les livres, que Tellis m'est redevable et qu'il a sans doute besoin d'un gars qui travaille bien... tu seras mieux à Havreclair... tu passeras inaperçu... si tu ne te sers pas de ton talent. Et Tellis connaît les règles de la région, si tu vois où je veux en venir... » Dylert se racla la gorge.

Cerryl voyait très bien. Le maître scieur avait peur qu'un mage blanc de passage ne tombe sur le garçon et en tienne Dylert pour responsable. Il suggérait aussi que Cerryl serait plus en sécurité à Havreclair, surtout s'il n'utilisait pas ses pouvoirs au vu et au su de tout le monde. « Oui, messire.

— Tu comprends, mon garçon... Ce n'est pas à cause de toi...

— Très bien, messire. Vous avez été juste et bon avec moi.

— Le dîner est prêt, dit Dylert. Nous parlerons après manger. Tu as besoin de vêtements et d'une bonne paire de bottes.

— Merci.

— Après manger », répéta Dylert en ouvrant la porte de la cuisine.

SOUS L'EMPRISE DES CHARMES et des sortilèges de Creslin, fils de Nylan le noir et de la sombre enchanteresse Ayrin, Megaera persuada son cousin, le Duc de Montgren, de les abriter, elle et Creslin. Ils étaient tous les deux poursuivis par les frères blancs qui cherchaient à les arrêter avant qu'ils ne puissent faire déferler les ténèbres sur Candar.

Affaibli, le Duc prit sa cousine et son noir vassal sous sa protection. Creslin profita du refuge de Vergren pour consolider son pouvoir. Les ténèbres envahirent chaque pierre de la forteresse, jusqu'à éclipser la puissance du soleil.

Dans les profondeurs du château, Creslin prit Megaera pour épouse et s'attacha à elle avec les liens sombres. Ainsi, s'il mourait, elle décèderait également. Face à un tel rejet des forces de la lumière, le Duc fut pris de stupeur.

Creslin et Megaera eurent peur que, sans la protection du Duc, la forteresse devienne vulnérable aux puissances de la lumière et ils s'enfuirent vers les collines du nord.

Le Vicomte de Certis, qui connaissait le pouvoir que le duo maléfique était en mesure de déployer sur Candar, envoya un comité d'accueil. Mais Creslin se rendit maître des vents du nord, les bourra de pointes de glace et de marteaux de givres et, caché dans un brouillard magique, massacra le jeune sorcier qui conseillait les lanciers de Certis. Seule une poignée de ces soldats revint à Jellico.

Lorsque Creslin et Megaera atteignirent le port de Tyrhavven, ils s'emparèrent d'un vaisseau du Duc, contrôlèrent l'équipage grâce aux ténèbres et obligèrent les hommes à les emmener de l'autre côté du golfe, sur l'île déserte de Recluce...

Les Couleurs du blanc
(Manuel de la Guilde de Havreclair — Préface)

CERRYL SORTIT LE MIROIR ENCADRÉ D'ARGENT et se regarda. Il venait de se laver au puits et finissait de s'habiller, dans sa chambre. Sa chemise gris pâle et son pantalon paraissaient neufs, même s'ils ne l'étaient pas, et les bottes à semelle épaisse, que Brental lui avait données, semblaient n'avoir jamais été portées. En plus de ses livres, il avait ajouté, dans son sac, ses anciens habits de travail et une veste en peau de mouton à peine usée.

Ses cheveux courts – Dyella les lui avait coupés la veille – accentuaient la forme triangulaire de son visage. Il passa un doigt sur son menton et sentit quelques poils. Pour autant, il n'imaginait que sa barbe put un jour rivaliser avec celles, épaisses, de son oncle ou de Dylert, voire même avec la barbiche rousse de Brental.

Il enveloppa le miroir dans des sous-vêtements et le rangea dans le sac au-dessus des livres. Puis il glissa le rouleau destiné à Tellis au sommet et referma son bagage.

Il parcourut la pièce du regard. Vide, comme toujours. Les couvertures étaient pliées au pied de la paille, la planche derrière laquelle il cachait ses biens, remise en place. Il laissait seulement l'épée de bronze blanc à l'abri dans sa cachette, car, faute de pouvoir la dissimuler convenablement, il ne pouvait l'emporter.

Toc toc ! Cerryl se retourna.

« Tu viens, Cerryl ? demanda Rinfur. La journée va être longue.

— J'arrive. » Le garçon prit son sac et ouvrit la porte. Dehors, derrière la grange de séchage, il s'arrêta et regarda les coteaux. Les chênes se dessinaient sur les champs comme d'antiques protecteurs nocturnes et le gris qui précède l'aube commençait à s'éclaircir. Cerryl ferma la porte. Un chant d'oiseau s'éleva des arbres à l'ouest ; le bourdonnement des insectes s'était éteint depuis longtemps.

Il se tourna vers la scierie et mit son sac sur ses épaules. Comme Dylert lui avait donné des habits, il n'avait pas osé lui demander sa paye et avait remis à plus tard le moment de le faire. À présent, il le regrettait. Qu'allait-il faire à Havreclair avec seulement deux deniers de cuivres, ceux avec lesquels il était arrivé ici ? Devait-il amener l'épée courte du fugitif ? Il serra les lèvres. Pas avec l'aura de chaos qui l'entourait. Même si abandonner l'arme ne lui plaisait pas, il en savait assez pour se douter qu'elle ne lui apporterait que des ennuis.

Il leva les yeux vers le porche vide de la maison du maître scieur. Erhana dormait sans doute encore, même si la mince traînée de fumée provenant de la cheminée de la cuisine indiquait que Dyella était déjà au travail.

Cerryl se pressa jusqu'au chariot. Dylert inspectait le bois qui avait été chargé la veille et Rinfur vérifiait l'attelage.

« Mets ton sac sous le siège », cria Rinfur sans quitter des yeux le harnachement.

Le garçon s'exécuta.

Lorsqu'il se redressa, il se retrouva face à Dylert, qui venait de sauter du chariot. « Voici ce que je te dois, mon gars, et un petit supplément. » Dylert prit une bourse de toile dans sa ceinture et la tendit à Cerryl. « Tu es comme ton oncle. Tu ne demandes pas. Pourtant, il le faut, parfois. » Le maître scieur sourit. « C'est aussi pour ça que tu vas nous manquer. Tu as le rouleau ?

— Oui, messire. » Cerryl voulut soupeser la bourse, mais s'en abstint. Il l'attacha à sa ceinture.
« Je vous remercie.

— Ce n'est pas la peine. Tu as travaillé dur, tu mérites cet argent. Ainsi que la recommandation à Tellis. Il est parfois bourru. Ne te laisse pas faire. Compris ? »

Cerryl acquiesça et se racla la gorge.

« Oui, mon garçon ?

— Messire... Dans ma chambre, je veux dire, mon ancienne chambre... il y a une planche sous le coffre... et dessous se trouve l'épée de bronze... Si Brental la veut. »

Dylert hocha la tête gravement. « Il la prendrait bien si je la lui laissais... Cela reste entre nous. Merci de m'en avoir parlé. Tu as raison de ne pas l'emporter.

— Si... vous le dites. » Cerryl avait du mal à parler.

Dylert sourit et donna une tape sur l'épaule du garçon. « Garde bien la tête sur les épaules, mon gars, et tout ira bien. »

Rinfur avança vers eux.

« Les provisions que Dyella a préparées sont sous le siège, Rinfur. Il y en a un peu plus, cette fois. » Dylert désigna Cerryl. « Je crois qu'il n'a pas fini sa croissance.

— Je ne sais pas s'il grandit encore, répondit le conducteur en grimpant sur son siège, mais pour manger, il mange. Monte, mon gars. Une longue route nous attend. »

Comme il était plus petit, Cerryl dut se hisser sur le siège pour rejoindre Rinfur. Il regarda Dylert sans savoir quoi dire. Finalement, lorsque Rinfur fit démarrer les bêtes, il lâcha :

« Merci, messire. Merci beaucoup.

— De rien, mon garçon. Fais attention et envoie mes amitiés à Tellis.

— Oui, messire. »

La gorge de Cerryl se serra. Le chariot partit en cahotant sur les pavés pour rejoindre le sentier qui menait à la grande route. Il voulut regarder en arrière, mais se retint et fixa le ruisseau qui longeait le chemin. Sur le sol, il aperçut la tâche noire qui, après huit jours de pluie et de soleil, n'avait pas disparu.

Le véhicule avança très lentement jusqu'à la ligne droite qui menait à la route. Au bout du sentier, Rinfur fit tourner l'attelage à gauche pour emprunter la voie qui menait à Hrisbarg.

« Hrisbarg est par là », dit Cerryl en désignant la direction opposée et les coteaux.

« Oui, mais la route des mages est par là, mon gars. Cet itinéraire sera bien plus rapide et plus calme que celui qui passe entre Hrisbarg et Howlett. » Rinfur sourit et dévoila des dents noires. « N'aie pas peur. Je connais les chemins et maître Dylert ne laisserait jamais son chariot à quelqu'un en qui il n'a pas confiance. »

Cerryl n'en doutait pas.

« Tu as déjà été sur une route construite par les mages ? demanda Rinfur.

Non, jamais. Je n'ai jamais été non plus sur un chariot, sauf autour de la scierie » avoua Cerryl en changeant de position sur le siège.

« Tu vas découvrir beaucoup de choses, alors.

— A quoi ressemble Havreclair ? »

Le conducteur éclata de rire. « Un pauvre transporteur comme moi n'est pas le mieux placé pour t'en parler. La plupart des bâtiments sont faits d'une pierre si blanche qu'ils scintillent. Toutes les rues sont pavées de pierres blanches, comme la route des mages. Et l'endroit est paisible. On dit qu'une fille pourrait s'y balader toute nue sans qu'aucun homme n'ose la toucher. » Rinfur sourit. « Je ne l'ai jamais vu, mais certains racontent que les mages blancs envoient des lanciers femmes tenter la

populace. »

Cerryl s'humecta les lèvres. Il ne savait pas pourquoi elles étaient déjà sèches : à cause de la poussière ou de ce qu'il venait d'entendre ?

« Ceux qui essayent de les attaquer finissent aux confins des Monts d'Est, à travailler sur la route jusqu'à leur mort. Enfin, c'est ce qu'on raconte. »

Le véhicule ralentit lorsqu'il monta la petite colline à l'est de la scierie.

« Tu sais pourquoi maître Dylert envoie un chariot à Havreclair ? demanda Cerryl.

— Non, pas vraiment, dit Rinfur. Havreclair est beaucoup plus loin que Lydiar et maître Dylert ne livre pas le port. » Il haussa les épaules. « Deux fois par an, j'apporte une cargaison à Fasse. Toujours du chêne blanc. Le meilleur. Il vient de Kyphros et il n'y en a pas là-bas. »

Cerryl regarda derrière. Les planches et les petits troncs étaient stables sur le plateau. « Il doit avoir beaucoup de valeur. »

Rinfur haussa les épaules une nouvelle fois. « Je n'en sais rien. L'argent est livré par des messagers. »

Par des messagers ? Dylert avait fait payer à Erastus six pièces d'or pour un chariot quatre fois plus petit que celui-ci. Il s'agissait de chêne noir, mais même si Dylert demandait moins pour le blanc... Cerryl secoua la tête. La cargaison valait au moins quinze pièces d'or.

En pensant à l'argent, Cerryl soupesa sa bourse et fronça les sourcils. D'après ce qu'il avait calculé, Dylert lui devait à peu près vingt pièces de cuivres ou deux d'argent. Mais le petit sac en contenait plus.

Trois pièces d'argent et dix de cuivre. Pourquoi ? Dylert avait déjà été assez généreux en lui donnant des vêtements et de bonnes bottes, Parce qu'il voulait éloigner Cerryl de la scierie ? Parce qu'il sentait qu'il était redevable à Syodor ?

Au sommet de la colline, le chariot ralentit puis il reprit un peu de vitesse.

« Doucement... là, » murmura Rinfur.

Cerryl s'accrocha au siège.

Le véhicule descendit la pente et le garçon dut cligner des yeux. Devant eux, une ligne blanche se dressait. Malgré la lumière orange du soleil levant, elle restait éclatante et s'enfonçait dans les collines environnantes. On aurait dit que les coteaux avaient été creusés pour laisser passer la voie.

La route des sorciers était bordée par un petit mur de pierre qui, au sud, la séparait d'une petite rivière.

« C'est quelque chose, hein ? dit Rinfur. Ah... nous y voilà. Être sur la grande route de Havreclair va nous faire du bien. » Rinfur ralentit l'attelage en tirant légèrement sur les rênes. Il fit tourner le véhicule après une petite baraque vide, carrée et en pierre, de quatre coudées de côté. « Parfois, il y a un garde ici, qui vérifie que l'on a payé les taxes routières.

— Et si ce n'est pas le cas ? dit Cerryl. Comment peut-il le savoir ?

— Il y a une médaille sur le flan du chariot, du côté du conducteur. Elle est magique, pour ce que j'en sais, et indique au garde si l'on peut passer ou non. »

Les roues grondèrent sur les pierres et Cerryl se rappela ce qu'avait dit Syodor : la route avait été pavée d'âmes. Il serra les dents et essaya de se détendre le plus possible. Le chariot prit de la vitesse sur les dalles plates et blanches de la voie principale. Ils avançaient vers l'ouest. Vers Havreclair.

CERRYL S'ESSUYA LE FRONT. Malgré la petite brise qui soufflait de l'ouest, il transpirait sous le soleil de midi. Il regarda l'attelage, puis la route, si droite qu'il pouvait la voir disparaître derrière une colline, à plus de deux cents coudées de là.

Il la parcourait depuis une demi-journée, mais elle le stupéfiait toujours autant. Même la chaussée de Dylert n'était pas aussi bien nivelée. La route s'étendait sur des lieues et était bordée, de chaque côté, par des petits murs. Chacun des murets contenait une voie de drainage, d'une demi-coudée de large, construite avec des blocs de pierre lisse identique à ceux des murs. De grands tuyaux d'écoulement étaient placés toutes les cinquante coudées. Dans l'espace délimité par ces parois, on ne voyait pas un seul brin d'herbe.

Il regarda à gauche, sur le côté sud de la route, là où un dénivelé faisait chuter le muret en pierre rosâtre de quinze coudées vers un ruisseau, presque asséché, en contrebas.

« Que sais-tu d'autre sur les routes des sorciers ? demanda-t-il enfin à Rinfur.

— Qu'y a-t-il à savoir ? répliqua le conducteur sans lever les yeux de son attelage. Mon grand-père empruntait ces routes et son grand-père aussi.

— Elles ne semblent pas si vieilles. » Cerryl regarda les pierres du mur de gauche. Les coins réguliers et les tranches à peine érodées lui indiquaient que les pierres n'avaient été extraites et placées là, que quelques années plus tôt. Mais il percevait également un aspect sombre et ancien dans la matière.

« Elles sont vieilles. » Rinfur eut un petit rire. « Certains disent que les mages blancs ont obligé le démon noir Creslin à construire la moitié de la route avant qu'il ne s'échappe. Et c'est pourquoi il a créé l'île noire, pour fonder une terre qui puisse abattre Havreclair. Cela fait des générations et rien ne s'est produit. Et ce n'est pas près d'arriver. »

Cerryl frissonna en regardant la route, si droite, si ordonnée, si parfaite. À l'horizon, un nuage de poussière enveloppait en partie un chariot qui cahotait vers eux.

« Sur le côté... allez... ooh ! » cria Rinfur. L'attelage se rabattit vers la droite.

Le garçon brun regarda le véhicule qui se rapprochait. Quatre chevaux gris tiraient un chariot dont le siège était occupé par deux hommes qui portaient, tous les deux, des livrées cyan. Le conducteur donna un petit coup, presque imperceptible, sur les rênes et la voiture, plus large que la remorque de Dylert, s'approcha du mur, sur le côté sud de la route.

La plaque de cuivre du chariot d'en face brillait comme de l'or filé sous le soleil de midi et la peinture cyan scintillait d'un éclat métallique. Une toile marron recouvrait le plateau arrière et dissimulait la cargaison.

Le véhicule était suivi par quatre lanciers, vêtus des mêmes habits cyan que portaient ceux qui pourchassaient le fugitif. Cerryl se redressa pour avoir l'air naturel lorsqu'il croiserait le chariot.

Les roues de la voiture soulevèrent de la poussière blanche en passant sur la gauche de la voie. Cerryl supposa qu'ils étaient en route pour Lydiar. Ni le conducteur, ni le soldat à ses côtés ne jetèrent le moindre coup d'œil au garçon ou à Rinfur. Les lanciers qui suivaient le chariot ne bougèrent pas non plus.

« Tu sais à qui appartient ce véhicule ? demanda Cerryl.

— Peut-être au Duc. Il portait ses couleurs et était escorté par sa garde, répondit Rinfur. Ils reviennent de Havreclair. Si tu ne réussis ni à Lydiar, ni à Havreclair, on raconte que tu ne réussiras nulle part. » Rinfur eut un petit rire. « Sauf à Recluce, mais mieux vaut ne pas le dire trop fort.

— Pourquoi personne ne parle de Recluce ? dit Cerryl.

— Parce que c'est dangereux de le faire, surtout à Havreclair. Les sorciers blancs ne portent pas les noirs dans leur cœur. Ils ne les ont jamais aimés et ce n'est pas près d'arriver. Cela remonte aux jours anciens, lorsque le démon noir Nylan a vaincu le vieux Cyador et a ramené les ténèbres sur Candar. » Rinfur secoua la tête et regarda en arrière. « Assez parlé, mon gars. Dylert dit que tu connais les lettres et que tu vas devenir l'apprenti de Tellis, le scribe. Et bien... J'imagine qu'il a des livres qui en disent bien plus qu'un pauvre conducteur... et lire est certainement moins dangereux. » Cerryl jeta un coup d'œil derrière. La route était vide. Rinfur donna un petit coup sur les rênes. « En tous cas... la place des marchands à Havreclair, c'est quelque chose... Des épices, et des épées de métal de toutes les couleurs et... » Il secoua la tête. « Il faut que tu voies ça... » Cerryl acquiesça. Le chariot continua sa route vers l'ouest.

CERRYL, bercé par le grondement des grandes roues sur la voie des sorcières et engourdi par la chaleur, sentait ses paupières s'alourdir. Le soleil de la fin d'après-midi frappait son visage et l'incitait à fermer les yeux.

« Par les ténèbres ! »

L'attelage fit une embardée lorsque Rinfur lâcha son juron. Cerryl dut s'accrocher d'une main au rebord du plateau et de l'autre au siège. Il écarquilla les yeux.

« Un foutu messenger démoniaque ! Ils croient que la route leur appartient », grommela Rinfur en tirant sur les rênes pour empêcher le chariot de racler contre le mur de droite.

Cerryl regarda derrière lui, mais ne vit qu'un nuage de poussière blanche.

« Et en plus, si on ne leur laisse pas la place, les sorcières vous font fouetter.

— Même lorsqu'on se trouve sur une portion de la route située à Lydiar ou Certis ? demanda Cerryl en reprenant sa position initiale sur le siège.

— Ne te risque pas à essayer. Les magiciens sont les maîtres de leurs routes. Et de bien d'autres choses. »

Cerryl ne répondit pas.

« Dylert m'a raconté qu'il y a bien des années, les anciens Ducs, ceux de Lydiar, ont dit à leurs marchands de ne plus payer les péages aux sorcières. Trois jours plus tard, quatre cents lanciers et une vingtaine de mages blancs prenaient le chemin de Lydiar. Ils ne prononcèrent pas un mot et se contentèrent d'entrer dans la ville et de mettre le feu au palais du Duc. Avec lui à l'intérieur, évidemment. Personne, pas même les magiciens que le nouveau Duc avait nommés, n'osa reconstruire à cet endroit pendant quarante ans.

— Si les mages blancs sont si puissants, pourquoi les Ducs de Lydiar et de Certis ne le sont pas... »

Rinfur leva sa main libre.

« Il y avait aussi un Duc de Montgren dans le temps. Il est devenu ami avec le démon noir Creslin, je crois. Les blancs l'ont tué avec tous ceux de sa forteresse. Puis ils ont rasé le château. Montgren appartient toujours à Havreclair.

— Mais tu as déjà dit ça à propos de Lydiar. Ils ont rasé le palais du Duc, mais il reste un Duc de Lydiar.

— C'est vrai, dit Rinfur. Tout ce que je sais c'est qu'il vaut mieux ne pas se mettre en travers du chemin des mages blancs lorsqu'on est un Duc ou un Vicomte. De la même façon, un conducteur doit toujours laisser passer un messenger blanc. » Il haussa les épaules. « Assez parlé. »

Cerryl regarda droit devant. Les hautes collines qu'ils avaient traversées après avoir quitté Hrisbarg s'étaient transformées en petits coteaux, couverts d'arbres ou de prairies, qui semblaient devenir de moins en moins élevés.

« Nous sommes bientôt arrivés. Ce sont les dernières collines », confirma le conducteur.

Cerryl hocha la tête et aperçut la ville.

Havreclair était posée au centre d'une belle vallée. La route descendait progressivement vers un mélange hétéroclite de rues, d'édifices blancs et d'herbe verte. Les arbres, des conifères pour la

plupart, dépassaient à peine des toits qu'ils abritaient du soleil. Cerryl remarqua qu'il n'y avait pas le moindre feuillu. Était-ce pour cela que Dylert envoyait du chêne blanc à Havreclair ?

En chemin, le granit de la route pavée et les pierres du mur étaient passés du rose au gris très clair. Au sommet du dernier coteau, le muret fut remplacé par une margelle d'à peine un empan.

Au-delà de cette démarcation, l'herbe restait verte en dépit de l'imminence des moissons.

La lueur blanche que dégageait la ville empêchait Cerryl de pouvoir l'observer convenablement. Même sous un ciel aussi bleu et avec un soleil éclatant, le blanc paraissait plus brillant qu'il n'aurait dû l'être. La clarté s'intensifia lorsque le chariot de bois s'approcha.

« Voici les portes » expliqua Rinfur en désignant, devant le véhicule, l'avenue de pierre blanche, assez large pour que quatre chariots puissent l'emprunter côte à côte.

Cerryl essaya de distinguer ce que lui montrait Rinfur, mais avec le soleil à l'horizon, regarder à l'ouest ne lui procura qu'une migraine. Pendant quelques instants, il garda une image rémanente de la route blanche qui reflétait les rayons du soleil.

Rinfur tira sur les rênes pour ralentir le chariot jusqu'à ce qu'il s'arrête, en grinçant, derrière une charrette tirée par une mule et remplie de poteries. Devant ce véhicule se trouvait un autre chariot, attelé à un cheval décharné. Il transportait des gourdes et stationnait près d'un petit bâtiment de pierres blanches devant les portes. Cerryl ne trouva pas l'entrée aussi grande qu'il l'avait imaginé. Elle ne mesurait guère plus de dix ou douze coudées, ce qui n'avait rien d'impressionnant pour une ville qui dominait la majeure partie de Candar.

Deux soldats vêtus de blanc s'approchèrent du conducteur du chariot de gourdes et inspectèrent le véhicule. Ils tâtèrent les outres au hasard puis firent signe au fermier de passer la porte. La charrette avança alors et Rinfur suivit le mouvement. Il bloqua complètement son véhicule en tirant sur le frein.

Un grincement persista même après l'arrêt. Cerryl se retourna. Un carrosse et un autre chariot s'étaient mis en file derrière eux. Le carrosse, gris foncé, était mené par un conducteur vêtu de la même couleur et qui évitait le regard de Cerryl. La voiture empêchait le garçon de voir le chariot derrière. Il se retourna vers les portes.

Les deux gardes s'étaient approchés de l'homme à la charrette. L'un d'eux désigna le médaillon. Le conducteur haussa les épaules, comme pour dire qu'il ne comprenait pas.

Cerryl tendit l'oreille.

«... ton laissez-passer date de deux ans...

— Je ne savais pas, messire. » L'homme, impuissant, regardait les gardes.

Tu savais forcément. Ne mens pas. » Le plus grand soldat attrapa le conducteur par le bras et le poussa contre sa charrette.

« Porteurs ! » cria le deuxième. A ces mots, deux hommes apparurent, détachèrent la mule et la menèrent vers l'est, le long d'un chemin qui menait à un petit bâtiment. Une écurie ? se demanda Cerryl en fixant la charrette en bois remplie de poteries.

Psssshttt ! Pssshht ! ! Deux boules de feu lancées depuis le sommet de la tour de garde enveloppèrent le véhicule. Lorsque les flammes s'évanouirent, il ne restait plus qu'un tas de cendres blanches qu'une légère brise éparpillait déjà.

Cerryl essaya de ne pas prendre peur. Il percevait, autant qu'il la voyait, l'énergie blanche teintée de rouge qui enveloppait les portes. Seuls lui et les mages qui l'avaient utilisée étaient capables de la ressentir.

Deux hommes enchaînés arrivèrent de l'intérieur de la ville. Le premier portait un balai et le second une pelle et deux grands seaux. Avant que Cerryl ne prenne la mesure de ce qu'il venait de

voir, les cendres et les forçats avaient disparu et le soldat faisait signe à Rinfur d'avancer son chariot.

Cerryl se tourna vers le conducteur.

« C'est comme ça, mon gars. Tu comprends pourquoi il ne faut pas se mettre en travers des mages blancs ? » Rinfur fit avancer l'attelage d'une douzaine de pas et l'arrêta devant le bâtiment des gardes blancs.

Les deux soldats descendirent du trottoir et s'approchèrent du véhicule, comme si rien ne s'était passé. L'un d'eux scruta le médaillon sur le côté du chariot. L'autre regarda Rinfur. « Marchandise ? Destination ?

— Du chêne blanc de Dylert, le maître scieur de Hrisbarg. Le bois est pour Fasse, l'ébéniste du quartier des artisans. » Le discours de Rinfur était poli, bien rodé.

Combien de fois était-il venu apporter du chêne blanc à Havreclair ?

Le regard du deuxième soldat s'attarda un instant sur Cerryl puis se détourna, comme si le garçon n'était pas digne d'être observé. Puis il souleva la toile à l'arrière et examina les piles de bois. Il hocha la tête à l'intention de l'autre garde uniforme blanc. « Du bois. »

Le premier homme recula et fit signe au conducteur. « Allez-y.

— Merci », répondit Rinfur poliment.

Cerryl essaya de ne pas montrer son trouble avant que le chariot n'ait redémarré et qu'il ait passé les portes. Des boutiques et des habitations bordaient l'avenue qui était divisée en deux voix. Du côté emprunté par Rinfur, tous les véhicules se déplaçaient en direction du centre de Havreclair.

D'autres chariots, vides, quittaient la ville et se dirigeaient vers l'entrée que Rinfur et lui venaient de passer. Leurs roues grondaient sur les pavés de granit blanc.

Çà et là, des gens marchaient d'un bon pas sur le trottoir qui longeait l'avenue. Une seule personne regarda le chariot de bois. C'était une femme, vêtue d'une tunique bleu clair et de pantalons, qui portait un enfant contre son épaule.

Cerryl lui sourit sans obtenir de réponse. Elle détourna les yeux et continua à marcher dans la même direction que le chariot. Il la fixa quelques instants, mais le véhicule avançait plus vite qu'elle. Finalement, il reporta son regard vers l'avant. De grosses maisons, de plain-pied, entourées d'un muret et d'une porte en bois, bordaient l'avenue. Des arbres dont les feuilles vertes contrastaient avec le blanc des murs et des toits, s'élevaient dans les cours.

« C'est calme, dit Cerryl.

— Bien plus que Lydiar. Et plus paisible également.

— La ville est riche... non ? demanda Cerryl.

— Oui. Là où se trouve le pouvoir, la richesse n'est jamais loin. Mais je ne peux pas dire pour autant que j'apprécie Havreclair, dit Rinfur en baissant la voix. Elle finit toujours par me faire perdre mon sang-froid. » Le conducteur haussa les épaules. L'attelage n'avancait pas vite, mais il gardait les yeux fixés sur l'avenue. « C'est un endroit sûr. La cité la plus sûre de tout Candar. On dit qu'on pourrait laisser sa bourse sur un mur et revenir la chercher le lendemain : elle y serait toujours. Bon... je n'essaierais pas, mais c'est ce qu'on raconte. »

Cerryl plissa les yeux pour s'habituer à la lueur que produisait la tour blanche qui se dressait, sur une place, à une lieue à l'ouest. Il percevait des ondulations blanches teintées de rouge qui émanaient de la construction et restaient invisibles aux yeux du commun des mortels. Elles ressemblaient aux fluctuations que produit la chaleur d'un feu, mais n'étaient pas chaudes. « Qu'est-ce que c'est ?

C'est la place des magiciens ; leur tour. Ne t'en approche pas. » Rinfur frissonna.

— Compris, messire », dit Cerryl en hochant la tête.

Les deux moitiés de l'avenue se séparèrent. Chacune formait un demi-cercle autour d'un espace vert parsemé d'arbustes et bordé de pierres blanches. En son centre, une fontaine gargouillait. Des boutiques étaient alignées sur cette partie de la grande rue : ici un tonnelier, là un maréchal-ferrant suivis par d'autres commerces dont Cerryl ne connaissait pas les symboles, puis encore une auberge et une écurie.

« Nous sommes sur la place des artisans. On peut y faire demi-tour et repartir de là d'où l'on vient. Mais nous allons par là. » Rinfur dirigea l'attelage vers une rue à droite, une voie aussi large que la principale et unique route d'Hrisbarg. « La boutique de Fasse est la seconde, là. Mais je ne peux pas arrêter le chariot devant un magasin. Je dois passer par la cour arrière. »

Cerryl hocha la tête. Après ce qu'il avait vu aux portes de la ville, il n'avait aucun mal à croire que les lois de Havreclair étaient respectées. Il jeta un coup d'œil en arrière sur l'herbe de la place. Elle était presque vide. Un vieux y était assis sur un banc de pierre et une fille, à peine plus âgée que Cerryl, y gardait deux jeunes enfants. Le garçon sentit que quelque chose manquait, sans pouvoir dire quoi.

Le chariot tourna dans une allée et pénétra dans une cour intérieure, derrière une boutique. Un homme maigre en sortit. Tout en lui semblait fin : sa moustache clairsemée, ses lèvres, son visage anguleux, ses épaules osseuses et même ses bottes marron et pointues.

« Salutations, maître Fasse.

— Salut, euh... conducteur. » Son regard alla de Rinfur au chariot avant de s'arrêter sur Cerryl. « Qui est le jeune homme ? Je n'ai pas besoin d'un autre apprenti, hein. C'est ainsi depuis des années, merci.

— Cerryl connaît bien le bois », dit Rinfur d'une voix traînante, une lueur dans les yeux. Au moment où Fasse ouvrait la bouche, il ajouta : « Mais il rejoindra maître Tellis dans la matinée. »

Fasse serra les lèvres et hocha brusquement la tête.

« Mieux vaut que je ne dise pas à maître Dylert que vous cherchez un apprenti, hein ? demanda Rinfur.

Pas d'apprenti, confirma Fasse. Jamais. »

Le conducteur s'assura que le frein du chariot était en place puis inclina la tête vers Cerryl. Le garçon se mit à dénouer la toile qui couvrait le bois.

« Attention, mon gars. La bâche ne doit pas couper le bois. Le chêne peut subir des marques. » Fasse s'approcha du hayon et détacha un côté pendant que Rinfur s'occupait de l'autre.

Cerryl plia la toile, la posa sur le siège du chariot puis sauta au sol pour rejoindre les deux autres à l'arrière.

« On commence par lesquels, maître Fasse ? demanda Rinfur.

Les plus lourds, évidemment, pour les mettre sur les grands râteliers accrochés au mur. On n'y range pas les légers, vous le savez bien...

Deux planches seulement », dit Rinfur à Cerryl. Ils n'avaient pas beaucoup d'espace pour travailler.

Le garçon acquiesça et vint se placer à l'autre extrémité des rondins que Rinfur tiraient hors du chariot. Ils passèrent par une porte étroite pour les porter à l'intérieur. La boutique de l'ébéniste était petite. Elle formait un carré de moins d'une douzaine de coudées de large. La moitié des murs était couverte de râteliers. Dès qu'il entra en contact avec de la poussière, Cerryl sentit que son nez le démangeait. Il portait le bois des deux mains et ne pouvait se gratter. Il renifla, ce qui augmenta le picotement.

« Doucement, faites attention avec ce chêne. Je ne veux pas une marque, pas une trace. Les blancs perçoivent la moindre entaille. » Fasse tournait autour de Rinfur et Cerryl qui portaient les planches plus larges. « Sur le premier râtelier, là, celui qui est recouvert de chiffons. Doucement. »

Ils posèrent le bois sur le montant protégé par du tissu puis retournèrent au chariot pour continuer à décharger. Cerryl se gratta. Pourquoi la poussière le démangeait-elle autant ?

Le soleil caressait les toits des boutiques, à l'ouest, lorsqu'ils achevèrent de décharger et de ranger le chêne blanc.

Rinfur s'étira. « Nous devons mettre les chevaux à l'écurie. Nous pouvons laisser le chariot dans la cour.

— L'écurie près de l'auberge ? » Cerryl regarda la cour. Elle était à peine assez grande pour le véhicule.

« Oui. Tu peux balayer le chariot et le couvrir ?

— Je peux.

— Maître Fasse ? cria Rinfur.

— Oui, conducteur ?

Avez-vous un balai pour que Cerryl puisse nettoyer le chariot et la cour pendant que j'amène les chevaux à l'écurie ?

— Il doit y en avoir un vieux quelque part. »

Avant que l'ébéniste ne revienne avec un balai de paille usé, au manche enveloppé dans des morceaux de chiffons, Rinfur était déjà parti avec l'attelage.

« La poussière et les débris... dans le seau, là au coin. Les petits morceaux de bois aussi. Il ne doit plus rester de sciure, ni aucune saleté. La patrouille n'aime pas ça.

— Oui, messire. » La patrouille ? se demanda Cerryl. Dans la ville ? Pourquoi ? Il ne comprenait pas. Si la cour devait être propre, pourquoi Fasse avait-il mis si longtemps avant de lui apporter un balai ?

Lorsque Rinfur revint, le garçon avait fini de nettoyer et poussait le chariot, empan après empan, vers le coin où il ne bloquerait ni la porte de la boutique, ni l'accès à la cour. Le conducteur l'aida de l'épaule. Cerryl couvrit le véhicule et récupéra son sac.

Fasse était revenu devant la porte. « Je n'ai pas grand-chose à vous offrir ce soir », dit-il sans regarder aucun des deux hommes venus d'Hrisbarg.

« Ce que vous avez nous ira très bien, répondit Rinfur en souriant. Nous sommes justes de pauvres employés de la scierie.

— Ah... oui... je vais voir ça avec ma femme. » Fasse se retourna, entra et disparut dans une pièce étroite.

« Il agit toujours ainsi, dit Rinfur. Il doit nous donner à manger, mais refuse de l'admettre. Il paraît que les gens de Kyphros sont comme ça. »

Son sac pendu sur une épaule, Cerryl étouffa un bâillement. La journée avait été longue, très longue.

« Nous ne mangerons pas énormément ce soir, dit Fasse lorsqu'il réapparut. Un peu de ragoût de mouton avec surtout des carottes et des oignons, mais vous serez les bienvenus.

— Merci, maître artisan, dit Cerryl.

— Merci, ajouta Rinfur.

Fasse leur indiqua l'entrée. Après leur passage, il referma la porte avec un loquet.

« Au fond à droite », dit-il.

Cerryl suivit Rinfur le long du couloir étroit et pénétra dans une pièce étonnamment bien

éclairée, aux murs de plâtre blanc et au parquet de chêne doré.

Une odeur de ragoût emplissait la salle. Elle provenait d'une marmite posée sur une structure oblongue de métal noir, qui arrivait à la taille de Cerryl. Il comprit, au bout d'un moment, qu'il s'agissait d'un poêle, placé dans une alcôve pourvue de fenêtres ouvertes sur chaque bord. Un seau à charbon était posé à côté. Cerryl hocha la tête en percevant le courant de chaleur teintée de chaos qui sortait du poêle pour s'évanouir par l'ouverture à droite.

« Voici mon épouse, Weylenya. » Fasse désigna la femme, cheveux gris, visage rond, qui portait des vêtements marrons et se tenait devant le poêle. Il montra ensuite les bancs qui bordaient la table posée sur des tréteaux.

« Je suis honoré de faire votre connaissance, dit Cerryl après un silence gêné.

— Ravi de vous revoir, madame, ajouta Rinfur.

— C'est un ragoût avec peu de viande, mais il devrait vous remplir l'estomac. » Weylenya inclina la tête. « Nous n'attendions pas de visiteurs. »

Cerryl utilisa un bac d'eau posé dans le coin pour se laver les mains. Puis il attendit que Rinfur choisisse le banc où il allait s'asseoir. Le garçon se plaça ensuite face à lui.

« Asseyez-vous », dit Weylenya en riant. Elle apporta la marmite sur la table. Les hommes s'exécutèrent et elle servit quatre bols de terre cuite. « Je rapporte le pain. »

L'arôme du pain noir se mêla à celui du ragoût lorsqu'elle posa un panier en osier au centre de la table en noyer.

« La bière est dans la cruche grise, le vin coupé à l'eau, dans la brune », expliqua Fasse.

Cerryl suivit l'exemple de Rinfur et versa un peu de bière ambrée dans une tasse brune à l'anse ébréchée. Il en but une gorgée, un morceau de pain dans l'autre main. Malgré une pointe d'amertume, il en apprécia le goût.

« Elle est bonne, affirma Rinfur. Votre bière l'est toujours.

Je l'achète chez Herlot, à Weevett, et l'entrepouse dans le coin le plus frais de la boutique. Le bois aide à la conserver, mais je ne sais pas pourquoi. » Fasse en avala une gorgée à son tour. Weylenya, elle, but un peu de vin coupé entre deux bouchées de pain et de ragoût.

Cerryl vida son assiette assez vite.

« Tu es en pleine croissance. » La femme de l'artisan se leva pour aller chercher la marmite. À son retour, elle servit le conducteur et le garçon.

« Merci, dit Cerryl en souriant avec reconnaissance.

— Tu es poli. » Fasse hocha la tête. « Très poli. Pourquoi es-tu à Havreclair, mon garçon ? Tu veux faire fortune ? » Fasse éclata de rire. « J'ai vu passer beaucoup de jeunes hommes. Ils veulent tous amasser de l'argent ou devenir mage. L'un ou l'autre. »

Cerryl termina sa bouchée de pain chaud. « Je suis venu ici pour apprendre à devenir scribe.

— Comment ? Pas pour l'argent ? demanda l'ébéniste. Tu n'as pas de rêves cachés ? »

Le garçon se força à sourire et ne répondit pas.

« Tu sais lire ?

— Oui, messire.

— Si tu sais lire et que tu n'as aucun rêve, tu pourras en effet faire un bon scribe. » Fasse secoua la tête. « De nos jours, trop de gens veulent devenir riches ou puissants. Avant, un homme tirait fierté de son labeur. C'était l'époque où le travail comptait plus que l'argent. »

Un demi-sourire se forma sur les lèvres de Weylenya. Elle avait sans doute entendu ce discours plus d'une fois.

« Maintenant... les jeunes veulent être payés avant que la première jointure ne soit finie, avant

que les tonneaux ne soient secs, avant... ah, à quoi bon râler contre un monde qui ne tourne plus rond et qui ne se souvient plus de ses racines. » L'artisan leva sa tasse, la vida, puis regarda Rinfur. « Vous dormirez dans le grenier, tous les deux. Tu sais où il se trouve, conducteur.

— Oui, maître artisan. »

Cerryl termina son ragoût et son dernier morceau de pain. Il essaya de ne pas bailler la bouche pleine. La journée avait été longue et il avait les fesses endolories.

Pourtant, après avoir grimpé la petite échelle vers le grenier et s'être couché, seul, car Rinfur était parti se balader, il ne put s'endormir. Allongé sur l'étroite paillasse, encore plus dure que celle de son garni chez Dylert, il garda les yeux ouverts, fixés sur les épaisses poutres qui soutenaient le toit de l'atelier.

Tout autour de lui, au-delà des murs en pierre de la boutique, il percevait les courants de blanc teinté de rouge. Les énergies qu'il avait senties à la mine et lorsque les mages blancs avaient combattu à la scierie, n'étaient rien en comparaison de celles dans lesquelles baignait Havreclair. Il frissonna.

Prudent... il devrait être très prudent. Il en avait déjà assez vu pour comprendre que Havreclair était un endroit dangereux pour lui ; pour quiconque. À cette pensée, ses yeux se fermèrent enfin.

APRÈS AVOIR AIDÉ RINFUR à déplacer le chariot et à atteler les chevaux, Cerryl dit au revoir de la main au conducteur qui sortait de la cour sur son véhicule. Sa gorge se serra lorsque Rinfur disparut derrière un bâtiment de la rue attenante, celle qui menait sur la place.

Puis il inspira profondément, remonta son sac sur son épaule et entra dans la boutique de Fasse. L'artisan, posté près de la porte, regardait l'extérieur, la rue et quelques passants.

« Messire ? Pourriez-vous m'indiquer comment me rendre chez Tellis le scribe ?

— Quoi ? Ho... » Fasse tourna la tête. « C'est donc vrai. Dylert t'a envoyé ici. »

L'ébéniste lissa sa moustache rousse puis haussa ses épaules anguleuses. « Tellis ? Il habite après la place, le quatrième bâtiment en descendant la rue des petits artisans. »

Cerryl voulut demander qui étaient les petits artisans, mais la façon dont Fasse continuait à regarder la place l'en dissuada. « Merci, messire. Pour le gîte et le couvert. Merci beaucoup.

— De rien, jeune homme. Tu agiras de la sorte pour quelqu'un d'autre lorsque ton tour viendra. » Il reporta son regard vers l'avenue. « Tu ferais mieux d'y aller. Un mage va arriver. » L'artisan désigna, à sa gauche, un coffre en chêne blanc ciré.

Cerryl regarda le meuble. Il lui arrivait à la taille et brillait comme s'il était recouvert d'une couche d'huile, ce qui n'était évidemment pas le cas.

« On doit les vernir, pour eux. Tout ce qu'ils touchent... finit par se détruire avec le temps. Le vernis les protège. » Fasse baissa les yeux vers la rue sur sa droite.

« Merci. » Cerryl hocha la tête et mit son sac sur l'épaule.

« Manier le chaos coûte cher... » murmura l'artisan.

Cerryl fronça les sourcils en passant la porte. Il se retrouva sur le trottoir, émerveillé à l'idée qu'une telle chose existe. À Hrisbarg, les commerçants installaient parfois des planches lorsqu'il pleuvait, mais les piétons et les chevaux partageaient les rues. Le garçon avait l'habitude de regarder où il mettait les pieds.

Il laissa passer un chariot tiré par deux chevaux et rempli de paniers de patates, puis traversa la partie ouest de l'avenue. Le fermier sur le véhicule ne lui avait même pas jeté un regard.

Le soleil dépassait à peine des toits situés à l'est de la place. De grandes ombres recouvraient la rue aux pavés blancs, le trottoir et l'herbe émeraude. La fraîcheur de la soirée de la veille avait disparu et ni l'herbe ni les pierres ne portaient la moindre trace de rosée. Malgré la température agréable, la place ovale était vide. Des gens marchaient sur les trottoirs, la plupart vers le centre de Havreclair. On n'entendait que le grincement des chariots et le bruit des sabots sur les pavés.

La ville était si silencieuse que Cerryl avait l'impression de respirer trop fort. Il redressa la tête et suivit le chemin de pierres blanches qui parcourait la place vide. De l'autre côté, il n'y avait qu'une seule rue, sans nom ni symbole. Était-ce la voie des petits artisans ?

Il haussa légèrement les épaules, traversa la moitié est de l'avenue et prit cette rue. Cerryl jeta un coup d'œil à la première boutique. Ses volets d'un bleu vif étaient ouverts et reposaient contre des murs de plâtre d'un blanc brillant. Il regarda à travers les fenêtres et vit un potier, assis devant une poterie, posée sur une roue qu'il actionnait avec une pédale. Derrière lui, de la faïence et des couverts de toute sorte remplissaient une étagère. L'homme aux cheveux gris ne leva pas les yeux

vers Cerryl.

Le garçon reprit son chemin vers l'est, sur la voie des petits artisans. Par rapport à la place, elle se situait à l'exact opposé de la rue qui menait à l'arrière-cour de la boutique de Fasse.

La boutique suivante était celle d'un tisserand. Deux filles, plus jeunes que Cerryl, une brune et l'autre rousse, travaillaient, assises par terre, sur un métier à tisser. Derrière elles, un homme faisait aller et venir une navette, sur un appareil posé au sol qui occupait la moitié de l'espace de la petite pièce. Des écheveaux de fils colorés, de toutes les couleurs, pendaient de patères accrochées au mur, juste en dessous des madriers soutenant le toit. La fille brune au visage brun sourit timidement à Cerryl. Ses mains continuèrent à glisser les fils enroulés autour de la navette entre ceux, en laine, espacés par le métier à tisser.

Cerryl lui répondit par un rictus crispé.

« Regarde le métier à tisser, Pattera, dit le tisserand.

— Oui, messire », murmura la fille en détournant le regard de Cerryl.

Le garçon hocha la tête et continua à avancer. Pattera était plutôt jolie, mais pas autant que la fille aux cheveux blonds qu'il avait aperçue dans son miroir de divination. La rencontrerait-il un jour ? Où était-elle l'enfant d'un de ces mages blancs qui s'occuperaient de lui comme ils s'étaient occupés de son père ou du fugitif à la scierie ? Il réprima un frisson. « Prudence... Cerryl », chuchota-t-il.

Des rangées d'étagères remplies de petites boîtes en bois et un coffre pourvu de nombreux tiroirs tapissaient le mur intérieur de la boutique suivante. Il s'en dégageait une odeur que Cerryl ne reconnut pas. Des épices ? Pourquoi autant ? Un homme gros faisait face à un pilon et un mortier en bois, posés sur une table. Il eut un sourire énigmatique avant de retourner aux herbes séchées étalées devant lui.

La voie des petits artisans était si calme que Cerryl entendait le bruit de ses propres pas. Il s'était imaginé que Havreclair serait plus bruyante, même si tôt dans la matinée.

La rangée d'échoppes s'acheva à un carrefour avec une autre rue. A l'angle opposé, la porte d'une autre boutique était surmontée d'un signe qui montrait un livre ouvert et une plume, posée en équilibre dessus. Cerryl traversa la rue. Il espérait que ce symbole indiquait bien la maison du scribe. Il entra dans le magasin et s'arrêta derrière la porte pour laisser le temps à ses yeux de s'habituer.

La pièce était petite, moins de quatre coudées de côté, avec des murs de plâtre blanc. Elle ne contenait que deux tabourets et un meuble de chêne doré composé d'un bahut à deux tiroirs et surmontés de trois étagères à livres. Sur celle du dessus, il y avait une cruche en argent, et des ouvrages reliés en cuir sur les deux autres.

De là où il se trouvait, près de la porte, Cerryl sentait l'odeur du cuir. Il avança d'un pas et s'arrêta pour regarder les deux douzaines de livres sur les étagères face à lui. Ils ne se différenciaient que par leur couleur et ne possédaient aucune marque distinctive sur leur tranche. Aucun n'était chargé de la couleur chaotique rougeâtre qui émanait des trois ouvrages qu'il portait dans son sac.

Deux portes menaient dans d'autres pièces : celle de droite était fermée et l'autre, ouverte. Cerryl attendit encore un peu puis alla derrière le meuble jusqu'à l'ouverture de gauche.

Dans l'atelier, guère plus grand que la salle de devant, un homme était penché sur une table. Un immense meuble sans portes tapissait la moitié du mur du fond. Ses étagères étaient remplies de bouts de cuir enroulés, de parchemins, de palimpsestes, de pots de verres, de fioles en terres cuites fermées par un bouchon et d'autres objets que Cerryl n'avait jamais vus. Des râteliers l'entouraient : celui de droite abritait un assortiment de petits outils et celui de gauche des bandes de cuir vert de deux

empans de large et de trois coudées de long. Un bureau était collé au mur de gauche, à l'opposé de la table où le scribe s'appliquait à coudre, à l'aide d'une longue aiguille qui brillait entre ses doigts.

Cerryl attendit que l'homme s'arrête pour parler. « Maître Tellis ? »

Tellis se redressa et se tourna, révélant un visage étonnamment sec et mince, qui contrastait avec son corps plus rond. « Oui, jeune homme ? Tu viens faire une course pour ton maître ? » Le scribe plissa les yeux pour examiner Cerryl.

« Non, messire. » Le garçon s'avança et tendit son rouleau. « C'est maître Dylert qui m'envoie. »

En prenant le parchemin, Tellis fronça très légèrement les sourcils. Tenaillé par l'envie d'étudier la pièce, Cerryl se retint et ne quitta pas le scribe des yeux.

L'homme lut le rouleau, et lorsqu'il eut terminé, se passa plusieurs fois la langue sur les lèvres. « Dylert dit que tu es un parent éloigné.

— Oui, messire.

— Il affirme aussi que tu travailles dur et ce n'est pas un compliment qu'il fait facilement. » Tellis se gratta la nuque et emmêla ses épais cheveux bruns et bouclés. « Parle-moi de maître Dylert. À quoi ressemble-t-il et quelles sont ses habitudes ?

Maître Dylert... » Cerryl essaya de ne pas froncer les sourcils. « Il est plus grand que vous, messire, et plutôt sec. Sa barbe est poivre et sel, ses yeux marron. Il exige que la scierie soit propre et que les planches et les poutres soient rangées par taille et qualité dans les granges. » Cerryl haussa les épaules. « Il est autoritaire, mais juste.

— Et sa famille ?

— Sa femme, Dyella, est plus chaleureuse. » Cerryl sourit. « Elle me donnait souvent de la nourriture en plus.

— Tu parles bien comme un jeune homme qui ne pense qu'à manger. Continue.

— Ses cheveux sont plus fins, et bruns. Erhana lui ressemble, même si son visage est différent. Et Brental, je ne sais pas. Il est rouquin et c'est le seul de la famille, pour autant que je sache, mais... lui aussi était bon avec moi.

— Où est ta famille ?

— Ils sont tous morts. Mon oncle habitait à Montgren. » Cerryl déglutit et refoula des larmes qu'il sentait poindre. Il se demanda pourquoi la question l'avait tant troublée.

« Ainsi, tu vivais avec ton oncle ?

— Oui, messire. Jusqu'à ce que je travaille pour maître Dylert.

— Il te manque ? Je parle de ton oncle. »

Cerryl hocha la tête et avala une nouvelle fois. « Ma tante également. »

— Dylert... juge bien les hommes, parfois même trop bien ». Tellis secoua la tête. « Ha... bon... il va falloir s'occuper de toi. Je n'ai pas vraiment besoin d'un apprenti, tu vois, mais plutôt d'une paire de bras.

— Oui, messire », répondit Cerryl sur un ton poli, les yeux toujours fixés sur Tellis.

« Il y a des choses à savoir, jeune homme...

— Cerryl.

— Des règles importantes si tu veux rester. »

Cerryl acquiesça. Il essaya d'avoir l'air sérieux et attentif, et de ne pas faire passer son poids d'une jambe à l'autre tandis que le scribe l'observait.

« Et bien, Cerryl... Tu apprendras avec le temps. Mais certaines choses sont immuables. Tu pomperas l'eau pour tout le monde, je t'expliquerai plus tard. À Havreclair, il y a beaucoup de puits

et la maison est propre. Tu n'es pas sale, mais je préférerais que tu sois plus soigné. Tu devras te laver au moins tous les trois jours et te nettoyer les mains et le visage chaque fois que tu viendras travailler ici. C'est-à-dire après le petit-déjeuner et après le repas de midi. Des mains sales ou pleines de sueur ont abîmé plus de livres que le feu ou les termites. Et il te faudra d'autres vêtements. Je te les fournirai, mais tu devras les laver. »

Cerryl hocha la tête. « Oui, messire.

— Autre chose. Tu vas passer du temps avec Arkos, le tanneur. Tu ne toucheras pas aux reliures avant de comprendre le travail du cuir. Compris ? »

Le garçon acquiesça de nouveau.

« Pareil pour les parchemins.

— Oui, messire. » Le jeune homme ne bougea pas, de peur qu'un nouveau hochement de tête le fasse paraître faible.

« Tu gagneras un demi-denier de cuivre par huitaine pendant les cinq premières huitaines. Si par la suite, nous sommes tous les deux contents, le paiement passera à un denier par huitaine au cours de la première année. Puis nous en discuterons. » Tellis passa un doigt sur son menton en pointe et rasé de près, puis retira sa main, comme dégoûté. « Assez parlé... » Il regarda la table de toilette, dans le coin. « Tu auras ta propre serviette... Cerryl, c'est ça ?

— Cerryl... oui... messire.

— Et ne t'essuie pas le visage avec les mains. Avec ta chemise, un chiffon propre, mais jamais tes mains. »

Le garçon acquiesça une fois encore, et le regretta aussitôt.

« Bon... Voyons voir si tu écoutes bien. Répète ce que je viens de te dire. »

Cerryl répondit sans cesser de fixer le scribe. « Vous voulez qu'avant de travailler, je me lave les mains et le visage. Je ne dois pas m'essuyer la figure avec les mains. Il faut que je prenne un bain au moins tous les trois jours. Je devrais passer du temps avec le tanneur pour apprendre le cuir et le parchemin, et je pomperais l'eau pour la maison et l'atelier. Je commencerais avec un demi-denier de cuivre par huitaine.

— Au moins, tu as une bonne mémoire. » Les lèvres du scribe formèrent un petit sourire. « Suis-moi ». Tellis le mena vers la pièce de devant où ils prirent l'autre porte.

Derrière la salle d'exposition, dans une cuisine étroite, une femme, de dos, s'occupait d'un petit poêle en fer, en partie encastré au mur. À droite de cette pièce, derrière un passage voûté, le garçon aperçut une salle commune qui contenait une table à tréteaux et, contre le mur, un banc muni de coussins.

Tellis désigna la femme, maigre et presque frêle, dont la chevelure blonde et grise était coupée au carré, juste sous les oreilles. « Voici Beryal. Elle s'occupe de la maison avec sa fille Benthann.

— Non. Je tiens la maison et Benthann s'occupe de toi. » Elle se retourna doucement et ses pâles yeux bleus évaluèrent Cerryl. Il eut l'impression qu'elle parvenait à voir à travers lui. « Un nouvel apprenti ? Il était temps. Tu as besoin de quelqu'un qui t'obéisse.

— C'est vrai, dit Tellis en riant. Beryal et Benthann ordonnent plus qu'elles n'écoutent. »

Cerryl hocha la tête. Il s'interrogeait sur la drôle de famille de Tellis.

« Tu as besoin d'être dirigé en tout, maître scribe, sauf dans ton travail. » Les yeux calmes de Beryal revinrent se poser sur Cerryl. « Je ne sonne la cloche que pour les repas. Une seule fois. Le déjeuner est à midi. Aujourd'hui, il y a des nouilles et du quagroot... avec du pain noir. Tu auras de la bière au repas, de l'eau le reste du temps, à moins que tu ne veuilles acheter autre chose et le partager. » Elle hocha la tête et se retourna vers le poêle et une petite casserole en fer.

Tellis eut un sourire contrit et fit signe à Cerryl de le suivre. Ils traversèrent la cuisine, derrière Beryal qui ne leva pas la tête. Le garçon sentit des effluves de beurre chaud, d'une épice qu'il ne put identifier et une autre odeur, agréable, mais inconnue.

Après la salle commune, Tellis passa par la porte de derrière pour aboutir sur une petite cour pavée. Dans le coin droit, il y avait une pompe à main et une cuvette pour recueillir le liquide. « Nous ne l'utilisons pas beaucoup. L'eau est trop chaude l'été et trop froide l'hiver. » Il montra une porte en bois, au milieu du mur du fond, entre ce qui semblait être deux petites pièces. « À gauche, c'est la réserve. Ta chambre est celle de droite. Tu pourras entrer par la porte de derrière. C'est plus pratique. »

Cerryl regarda la cour. Il y avait une troisième ouverture sur le mur de droite et une autre, plus petite, près de la porte de la salle commune, sur la gauche.

Tellis le remarqua. « Ce sont nos chambres. »

Le garçon ne demanda pas qui ce « nos » incluait, ni quelle chambre était à qui, mais hocha la tête.

« Range tes affaires dans la tienne puis retourne dans l'atelier.

— Oui, messire. »

Tellis hocha la tête et abandonna Cerryl, son sac sur les épaules. Il traversa la cour, un carré qui devait mesurer dix coudées de large, et souleva délicatement le loquet pour ouvrir la porte.

Il souffla doucement. L'endroit faisait quatre coudées sur cinq et possédait une pailleasse plus épaisse que celle qu'il avait chez Dylert, une table de toilette, une cruche et une cuvette. Une armoire en pin, abîmée, et dépourvue de porte ainsi qu'un tabouret complétaient l'ensemble. Le sol était en pierre et une fine couche de poussière blanche recouvrait tout ce qui se trouvait dans la pièce.

Son nez se mit à le démanger et il le gratta. Il posa son sac au pied de la pailleasse et prit une grande inspiration avant d'ouvrir le rabat de toile et d'en tirer sa veste. Il ne sortit pas sa moitié d'exemplaire des *Couleurs du blanc*, ni le médaillon de son père. Il allait devoir trouver une cachette pour ces objets. Et vite.

AUSSITÔT QUE CERRYL EUT FINI DE RANGER SES AFFAIRES , il retourna à l'atelier. Tellis cessa de travailler. « Tu devrais aller chercher de l'eau fraîche. Commence par vider les bassines dans la maison puis remplis les cruches. »

Une silhouette apparut derrière le garçon. Beryal donna une tape sur l'épaule de Cerryl. « Ce n'est pas tout. Sers-toi du seau en métal qui est sur la patère ; celui en bois sert pour la vaisselle. Remplis d'abord le récipient puis vide le. On ne sait jamais ce qui sort de la pompe. Verse le contenu des cuvettes dans la bouche d'égout avant de commencer à pomper et ne mets pas d'eau sale dans le seau. L'égout est de l'autre côté du portail de la cour. Si les cuvettes ne sont pas propres, lave-les sous la pompe. Tu dois faire tout cela avant d'apporter l'eau dans la maison. Compris ? »

Cerryl acquiesça et partit dans la cour en portant la bassine vide^[1]. Il la vida et fit de même avec celle qui se trouvait sur la table à laver de la cuisine. Puis il les rinça et les remit à leur place. Il pompa ensuite, comme Beryal lui avait expliqué. Il laissa s'écouler l'équivalent d'un seau d'eau sur les pavés avant de rincer le récipient et de le remplir. Il le rapporta alors à l'atelier pour verser le liquide dans la cruche. « Lorsque tu auras fini avec l'eau, Cerryl... » Tellis ne finit pas sa phrase, préoccupé par la presse de relieur qui était dans le coin. « Je reviens. »

Tellis grogna sans lever les yeux.

Cerryl retourna dans la cuisine en traînant les pieds. Beryal y pétrissait du pain. L'odeur de la levure remplissait la pièce et le garçon inspira profondément.

« Tu peux remplir les cruches de la table du coin.

— Je m'en occupe ensuite, dit Cerryl.

— Bien. »

Il passa derrière elle et traversa la salle commune pour se rendre dans la cour, près de la pompe à eau. Il actionna le mécanisme. Même si l'eau propre qui circulait dans les rues ne cessait de l'ébahir, il était heureux de ne pas avoir à remonter des seaux d'un puits. Lorsque le récipient fut aux trois-quarts plein, la quantité maximale qu'il osait porter, il se retourna et traversa la cour en sens inverse. Un vent frais, annonciateur de l'hiver, ébouriffa ses cheveux.

« Bonjour... » Un visage de fille venait d'apparaître au-dessus du bois blanc du portail de derrière. « Tu es le nouvel apprenti de Tellis ? » Elle gloussa, esquissa un sourire timide et repoussa une mèche de cheveux bruns de son front. « Forcément. Seuls les apprentis portent l'eau. »

Cerryl posa le seau et s'avança jusqu'à quelques coudées du portail. Il détailla la fille et s'aperçut qu'il l'avait déjà vue. Puis il hocha la tête. « Tu es Pattera, la tisserande. Je m'appelle Cerryl. »

Le sourire de Pattera s'effaça. « Comment connais-tu mon nom ?

— Je marchais devant la boutique et ton père t'a dit de faire attention au métier à tisser. » Cerryl sourit à son tour. « J'étais en train de chercher la maison de Tellis.

— Ho... c'était toi le garçon à la fenêtre. »

Cerryl n'était pas très content qu'elle parle de lui ainsi, mais il hocha la tête en continuant de sourire.

« Mon père n'aime pas que je regarde les garçons. » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule puis vers la ruelle. « Je dois y aller. Il faut que je me rende au marché. » Elle fit encore un sourire timide puis partit.

Cerryl ramassa le seau et rentra dans la maison.

« Ces tisserandes n'apportent que des ennuis, Cerryl. Fais attention à elles », dit Beryal. Comme il n'avait pas répondu quelques instants après, elle ajouta : « Cerryl ? Tu as bien pompé un seau puis tu l'as vidé avant de le remplir de nouveau ? Il ne me semble pas.

— Je l'ai rincé.

Comme je t'ai appris ? Exactement comme je t'ai expliqué ?

— Non, madame.

— Alors, va le faire. Tu as de la chance que je t'ai demandé. Benthann t'aurait versé la cruche dessus. » Beryal avait recouvert la pâte à pain avec un torchon de gaze et coupait des navets dans un poêlon. « Puis elle t'aurait fait balayer le sol. »

Il ne dit rien et retourna dans la cour. Il passa le portail et souleva la pierre d'accès à l'égout pour y vider le seau. Il était plus facile d'aller dans le sens de Beryal plutôt que de lui expliquer qu'il avait bien nettoyé le récipient avant d'actionner la pompe plusieurs fois en laissant l'eau couler sur les pavés.

Cerryl remit la pierre en place et se redressa. Il sentit des yeux posés sur lui et regarda alors vers le fond de la ruelle. Pattera lui faisait signe depuis le croisement entre la rue et l'allée. De sa main libre, il lui rendit son geste. La fille aux cheveux bruns, qui portait deux miches de pain sous son bras gauche, disparut dans la rue des artisans.

Dans la cour, Cerryl remplit à nouveau le seau et repartit vers la cuisine où il vida le liquide dans les cruches, sur la table du coin.

« Fais ça correctement, la prochaine fois.

— Oui, Beryal. »

La femme se retourna et enfourna la casserole dans le poêle.

Cerryl s'éloigna de la chaleur de la cuisine. Il s'essuya le front avec sa chemise et sortit dans l'arrière-cour. Il accrocha le seau à la cheville au-dessus de la pompe. Il se lava les mains et le visage et, sentant le vent froid sur sa peau humide, se dépêcha de retourner dans l'atelier.

Dès qu'il eut passé la porte entre la cuisine et la salle d'exposition, Tellis l'appela : « Cerryl ?

— Oui, messire.

— Au bureau. »

Le garçon s'approcha avec précaution de la table d'écriture vide, placée contre le mur.

« Assieds-toi. » Le scribe posa une ardoise rectangulaire, encadré de bois, sur le bureau. Sur un morceau de parchemin posé à côté étaient inscrites les phrases d'entraînement ; une en écriture du Temple et l'autre en vieille langue. Chaque énoncé contenait toutes les lettres. Tellis tendit à Cerryl un bout de craie. « Tu dois t'entraîner davantage. Regarde les modèles. Toutes les lettres doivent se ressembler, enfin, celles qui sont identiques je veux dire. »

Cerryl avait compris. Chaque signe alir devait être semblable à tous les autres alirs. Le désir d'excellence de Tellis ne le dérangeait pas, mais le caractère assommant de cette activité l'ennuyait profondément. « Comment savoir si l'on doit écrire un livre en Temple ou en vieille langue ? »

Tellis s'éclaircit la gorge. « Ici, à Havreclair, essentiellement en vieille langue. A Lydiar, si je devais y travailler, je rédigerais en Temple. Les noirs étaient plus forts là-bas après la chute de Cyador et de Lornth. Et Relyn est toujours vénéré sur la côte.

— Relyn ? » Cerryl connaissait ce nom et il se demandait s'il s'agissait d'un Duc.

« Le fondateur des Temples. » Tellis secoua la tête. « Tu dois lire plus. Je te donnerai un vieux livre d'histoire... mais avant de l'ouvrir, lave-toi bien les mains.

— D'accord », promit Cerryl. Il se demandait ce qu'il trouverait dans un ouvrage d'histoire. Mais une carrière de scribe promettait d'être meilleure qu'une vie passée à la scierie et si Tellis pensait qu'il devait lire un tel livre, cela ne lui ferait pas de mal.

« La langue du Temple est plus facile et on l'utilise de plus en plus. » Tellis haussa les épaules. « Les mages blancs préfèrent le vieux langage bien que, à mon avis, les deux ne soient pas si différents. Exerce-toi à présent. »

Cerryl regarda la craie entre ses doigts puis les lignes d'ancienne langue. Il connaissait chaque phrase par cœur. Il s'appliqua pour recopier la forme des lettres.

Alors qu'il n'avait écrit qu'une douzaine de phrases sur l'ardoise, des pas retentirent dans la salle de devant et Tellis, occupé à réparer la presse récalcitrante, se redressa.

Le garçon ne se retourna pas. Il percevait la nature du client : c'était un mage blanc. Une teinte révélatrice, blanche et rouge, avait envahi la boutique. Il s'obligea à se concentrer pour recopier une phrase supplémentaire, les doigts tremblants.

« Oui, honorable ? dit Tellis avec douceur.

— Avez-vous *La Fondation de Fyrad et des Terres Blanches* ? Sterol raconte que vous possédez des copies d'anciennes histoires.

— Oui, messire. Dans les bordeaux, au fond... voulez-vous que je vous montre ?

— S'il vous plaît. » Son ton respirait l'ennui.

« Ici. Celui-ci a été copié sur la version originale...

— Cela me paraît clair. Faites voir les dernières pages. »

Cerryl se força à commencer une nouvelle phrase en ancienne langue. Il fit crisser la craie, mais personne ne lui en fit la remarque. Le garçon s'arrêta et se servit du petit couteau à gratter en bronze pour retirer une imperfection sur le morceau qui lui servait à écrire.

«... *Le Bouclier Rouge de Rohrn*... ne m'intéresse pas... et *La Légende de Fornal* ?

— Je travaille encore dessus, cher mage. J'en ai encore pour deux huitaines, sans doute.

— Tenez. Un denier d'argent. Cela devrait suffire pour l'ouvrage sur Fornal, non ?

— Oui, messire.

— Je vois que vous avez *Histoires de Cyador*... et les deux volumes, qui plus est. Combien en demandez-vous ?

— Ils sont copiés à la main avec de l'encre soufrée, messire. Un denier d'or et deux d'argent, par exemple.

— Deux pièces d'or pour les deux et une de plus pour le Fornal lorsqu'il sera fini. C'est plus que celle d'argent que je viens de vous donner... si... s'il est prêt dans trois huitaines. »

Cerryl déglutit. Trois deniers d'or et un d'argent pour trois ouvrages ? Il n'avait jamais vu de pièce d'or. Avec son salaire, il lui faudrait des années pour en gagner une.

« Oui, messire. Il sera fini.

— Bien.

— Voulez-vous que je livre les histoires ?

— Je passerai les prendre... si vous me donnez quelque chose où les mettre.

— Un sac à ouvrages. J'en ai un pour vous ici, messire. » Un tiroir du meuble de la salle d'exposition crissa légèrement. « Il est en belle laine.

— Mettez-y les volumes. Doucement, scribe. En douceur. »

Cerryl avait les yeux posés sur ce qu'il venait d'écrire lorsque Tellis pénétra dans l'atelier.

« C'est mieux, jeune homme. Continue de regarder les modèles. » Le scribe alla jusqu'à l'établi. Il n'avait pas fini de remplir l'ardoise lorsque Tellis réapparut. Il regarda par-dessus son épaule.

« Tu as la main habile, jeune Cerryl, mais il ne suffit pas de faire de jolies lettres pour être un bon scribe. » Tellis secoua la tête. « Tu es capable de travailler. J'en suis persuadé, car tu l'as déjà fait sans louanges, ni punitions et que Dylert sait juger les hommes. »

Cerryl attendit. Il avait appris que se taire encourageait parfois ses interlocuteurs à ajouter autre chose.

« Mais même une main habile et un dur labeur ne suffisent pas toujours pour devenir un bon scribe, continua Tellis. Pas plus que l'aptitude à faire des reliures en cuir coloré ou de magnifiques coutures de feuillets. » Il s'arrêta et fixa le garçon.

« Que faut-il alors, maître Scribe ? demanda l'apprenti.

— Énormément d'amour pour les mots ou pour ce qu'ils signifient. Un scribe n'est pas qu'un relieur. Ni un simple copieur de vieilles histoires et légendes...

— Alors... encore en train de bourrer le crâne d'un pauvre garçon à coup de rêves et de tromperies ? » Lorsqu'il entendit cette voix piquante, Cerryl leva la tête.

La jeune femme qui se tenait dans l'entrée de la pièce était blonde, svelte et musclée. Son visage, en contre-jour, était plongé dans l'ombre, mais ses yeux d'un bleu profond paraissaient étinceler. « Donne-moi le nom de celui-là. S'il reste, je m'en souviendrais peut-être.

— Cerryl, madame, dit l'apprenti.

— En plus, il est poli. Tu les choisis toujours polis. Comme ça, ils ne te font jamais remarquer la vacuité de ta conversation. » Elle examina Cerryl. « Ho, je suis Benthann. Celle qui rend les journées de Tellis lamentables et ses nuits magnifiques.

— Benthann... » Le scribe garda un ton calme, détendu. « As-tu ramené le vélin ?

— Arkos le livrera dans l'après-midi. Je ne voulais pas m'embêter à le porter. » La femme sourit. « Et puis j'en ai obtenu un meilleur prix que celui que tu voulais mettre. Quatre deniers d'argent pour le lot. La dernière fois, il t'en avait coûté huit. Et celui-ci est meilleur. » Elle fit une pause.

Cerryl s'efforça de ne pas se retourner pour voir la réaction de Tellis.

« Tout ce qui compte, c'est l'argent, Tellis. Tu as vendu quelque chose aujourd'hui ? » Benthann jeta un coup d'œil à Cerryl. « La plupart des clients n'achètent rien, tu sais. Ils regardent, font des commentaires agréables puis repartent. » Elle considéra Tellis.

Les lèvres du scribe formèrent un léger sourire, mais il ne répondit pas à la question.

« La boutique ne lui sert à rien, continua Benthann. On le paierait plus s'il se contentait de recopier.

— Ce n'est pas vrai, répondit doucement Tellis. Je ne gagnerais rien si je n'étais pas un scribe et un relieur réputé qui possède une boutique. Tu le sais très bien, Benthann.

— Nul besoin de dépenser tant de temps et d'argent sur ces presses et sur les cuirs colorés... »

Cerryl se demanda pourquoi Tellis ne lui disait pas que quelqu'un venait d'acheter deux livres contre deux deniers d'or et qu'il en avait commandé un troisième. Il regarda le scribe.

« Le cuir protège les mots et les blancs estiment cette protection. » Son visage sec restait calme, presque indifférent.

« Tu as réponse à tout », dit Benthann, la voix pleine de sarcasmes. « On se verra plus tard. Bonne journée à toi, jeune Cerryl. »

Le garçon cligna des yeux. La jeune femme avait disparu.

« Elle n’a toujours pas compris que l’argent n’est pas essentiel. » Tellis secoua la tête. Son regard se porta vers Cerryl puis vers l’ardoise. « Efface-la et recommence, en ancienne langue, cette fois.

— Oui, messire. »

Tellis sourit et lui tendit un gros chiffon de laine. « Sers-toi de ça. À la fin de la journée, nettoie-le et pends-le au bout d’un râtelier », dit-il en désignant l’endroit dont il parlait.

Cerryl prit le chiffon et essuya l’ardoise. Quel genre de boutique tenait Tellis et qui était Benthann ?

Il effaça la craie, le visage dénué d’expression.

CERRYL BALAYAIT LA SCIURE dans la fosse de sciage, mais le vent froid qui entraît par la porte ramenait sans cesse les copeaux de bois qu'il venait d'enlever. La résine lui brûlait les bras et ses gants étaient complètement usés.

Derrière lui, la grande lame sonnait comme un carillon. *Clinnnngggg !!!*

« Debout... lève-toi, espèce de fainéant d'apprenti ! »

Du regard il balaya la pièce avec perplexité. Il ne se trouvait pas dans son garni. La penderie ouverte n'était pas la sienne. Et ses livres ? Il s'assit sur le lit, tremblant de froid. Et où étaient passées les autres couvertures ? Une seule ne suffisait pas.

« Le petit-déjeuner est presque prêt et tu dois encore te laver. »

Se laver ? Cerryl secoua la tête pour essayer d'émerger du brouillard blanc et du rêve duquel il ne parvenait pas à sortir.

Clinnggg !!

« Tu es réveillé ? » demanda une femme. Il se rendit enfin compte qu'il s'agissait de Beryal.

« Oui, maugréa-t-il.

— J'ai déjà entendu des grenouilles mortes plus vives que toi. Dépêche-toi. » La voix sembla s'éloigner.

Il posa doucement les pieds sur le sol de pierres froides et tressaillit. Puis il se leva et tira, d'un tiroir, une serviette élimée qu'il cala sur son épaule. Il alla jusqu'à la porte sur la pointe des pieds, son seau cabossé à la main. Sous les épais nuages qui emplissaient le ciel avant le lever du soleil, la cour se parait d'un gris qui la rendait lugubre. Un vent froid fouetta son torse nu le temps qu'il remplisse le seau et qu'il retourne dans sa chambre.

Une fois propre, il s'habilla en tremblant. Il quitta sa pièce, ouvrit le portail et vida le récipient dans la bouche d'égout. Il parcourut du regard la ruelle jusqu'à la voie des petits artisans, mais ne vit personne. Malgré la brise tourbillonnante, il ne perçut aucune trace de poussière blanche en suspension, ni aucun détrit. Et pas le moindre rongeur.

On lui avait dit que quelques-uns rodaient dans Havreclair, même s'il n'en avait jamais vu.

Les rues de la ville étaient plus propres que les planchers de la plupart des maisons de Hrisbarg. L'air n'avait guère d'odeur, à part une légère amertume qui lui rappelait celle de la scie après que Dylert l'ait nettoyée, aiguisée et huilée.

Il reboucha l'ouverture qui ne mesurait guère plus d'une demi-coudée. Si l'on se fiait au bruit qu'émettaient les déchets, l'égout était grand. Il regarda la pierre qui servait à le couvrir. Pourquoi était-elle si petite ? Encore un mystère qui ne méritait sans doute pas que l'on s'en préoccupe.

Il ferma le portail et, dans sa chambre, reposa le seau sur la cheville fichée dans le mur près de la porte. Il décida de ne pas mettre sa veste pour traverser la cour et se hâta jusqu'à la salle commune, afin de se réchauffer à côté du poêle. Il se glissa sur le banc vide, enveloppé de chaleur.

« Tu en as mis du temps. » Beryal lui servit deux tranches de pain frites et recouvertes d'une matière inconnue.

Il fixa, ébahi, la nourriture dans son assiette.

« Tu n'as jamais vu des œufs cuits sur du pain ?

— Non, messire.

— Beryal les cuisine bien, dit Tellis en s'asseyant sur la chaise au bout de la table. Elle fait les meilleurs œufs de Havreclair.

— Tu as l'air d'aller bien, ce matin, observa Beryal depuis le poêle où elle continuait à frire le pain.

— C'est une belle matinée. Un peu froide, mais l'hiver ici reste doux par rapport aux plaines de Jellicor, dit Tellis en baillant.

— Ha, les hommes. » Beryal afficha un sourire narquois et retourna près du poêle.

Cerryl parcourut du regard la salle commune. Benthann ? Il ne l'avait jamais vue au petit-déjeuner.

« Pas la peine de chercher sa grandeur, dit Beryal. Pas avant le milieu de la matinée, au moins. »

Cerryl se retint de tousser. Beryal n'était pas exactement chaude et protectrice avec sa fille. Il n'était même pas leur enfant, et pourtant ni Nall ni Syodor n'avaient prononcé des mots si blessants à son égard. Dylert lui non plus ne s'était jamais mis en colère de la sorte, même lorsque Brental avait failli détruire la grande lame à cause d'un nœud à l'intérieur d'un rondin de lorken.

Tellis toussa bruyamment.

« Inutile de tousser et de me grogner dessus, maître Tellis. Je cuisine et j'entretiens la maison, mais j'ai encore droit à la parole. » Le grésillement du pain frit donnait du poids à la déclaration de Beryal. Elle en ajouta un peu plus en posant une assiette d'œufs devant Tellis.

Cerryl ne leva les yeux de son assiette que pour prendre sa chope d'eau fraîche.

« Je ne sais pas pourquoi je vous garde, toutes les deux, chuchota Tellis.

— Nous le savons bien et il n'y a aucune raison pour continuer à en parler, répondit Beryal qui faisait cuire, à présent, son propre petit-déjeuner. Cerryl, tu en veux d'autre ?

— Un morceau de plus... s'il vous plaît.

— Bien sûr. Toi, au moins, tu demandes, pas comme d'autres qui dorment tout le temps. » Beryal apporta le poêlon et lui servit une troisième part d'œufs.

« C'était la vôtre...

— Il y en a encore. Je ne vais pas me laisser mourir de faim, pas dans cette maison. » Beryal sourit. « Merci de t'en préoccuper. »

Lorsqu'elle se retourna, Tellis fit un rictus à Cerryl.

Le garçon n'en comprit pas vraiment la signification et esquissa en retour un léger sourire. « Ce pain est excellent, messire.

— En effet, dit Tellis. Profite en pendant que tu peux. »

Beryal s'assit en face de Cerryl et commença à manger. Les trois prirent leur petit-déjeuner en silence. Le garçon se retrouva bien vite devant une assiette vide. Il refoula un rot, prit une dernière gorgée d'eau et se tourna vers Tellis.

« tu ferais mieux de le mettre au travail, Cerryl. J'arrive bientôt. Prépare le nécessaire pour copier le livre de *Sciences*, mais ne commence pas encore.

— Oui, messire. » Le garçon se leva et alla se rincer les mains sur la table à laver. Il les essuya et se rendit dans l'atelier. Là, il posa le livre sur le pupitre, mais ne l'ouvrit pas à la page marquée. Il s'empara ensuite du canif pour aiguïser sa plume, qu'il posa à côté de l'encrier.

Avec une brindille, il remua l'encre et vérifia sa consistance. Plus d'eau ? Il décida que non. Sur le meuble, il prit le parchemin du dessus et sortit le tampon en bois pour le préparer. Après avoir aplati la feuille, il régla son tabouret.

« Bien », dit Tellis en entrant, d'un air affairé, dans l'atelier. Le scribe farfouilla dans le fond du

coffre et en tira un morceau de parchemin rectangulaire qu'il étala sur la table d'écriture.

« Du parchemin d'entraînement. Pas pour écrire, mais pour gratter. » Il se couvrit la bouche et toussa. « Tu m'as déjà vu gratter pour effacer tes erreurs. » Tellis s'empara du couteau aiguisé. « Il est temps pour toi de t'améliorer et il n'y a qu'un seul moyen pour cela : tu dois t'entraîner. La lame doit être affûtée et propre. S'il reste de l'huile, elle risque de se mélanger avec l'encre et de faire des taches ou des points que tu devras enlever en grattant un peu plus profondément.

— Oui, messire. » Cerryl comprenait parfaitement.

« Et il te faut racler selon un certain angle, avec fermeté et assez de délicatesse pour détacher l'encre du parchemin. Comme ceci. Regarde. » Tellis essuya le couteau sur un chiffon blanc et propre qu'il pendit ensuite sur une cheville. Ses doigts dissimulaient presque le couteau lorsqu'il fit glisser la lame sur la ligne d'écriture située tout en haut du parchemin d'entraînement. « Tu vois ? »

Cerryl cligna des yeux. Là où, auparavant, se trouvaient trois mots, la feuille était vide. On aurait dit que rien n'y avait jamais été inscrit.

« Rien ne remplace un bon parchemin. Le papier, même celui tissé avec des roseaux, se transforme en poussière au bout de quelques années. Surtout ici à Havreclair. Un volume en parchemin durera toujours s'il est bien conservé. » Tellis s'arrêta quelques instants. « Je vais recommencer. Regarde. »

Cerryl obéit. Un autre groupe de mots disparut.

« A toi. »

Le garçon prit le couteau et le chiffon puis essuya la lame comme Tellis l'avait fait avant lui.

« Bien. N'appuie pas sur le tranchant. Cela l'émousse trop vite. »

L'apprenti appliqua la lame sur le mot suivant, conscient du bruit de raclement qu'il produisait en grattant.

« Non... non... » Tellis semblait exaspéré. « Comme je t'ai montré, moins d'angle. Il ne faut ôter qu'une minuscule portion du parchemin, simplement de quoi le nettoyer. Tu dois sentir sa fibre, même s'il a été bien aplati. »

Cerryl, mal à l'aise, posa le couteau sur le palimpseste usé et essaya de suivre les recommandations de Tellis.

« C'est mieux... bien mieux. » Le scribe se redressa. « Copie encore deux pages puis exerce-toi sur ce vieux morceau. Un bon palimpseste est tellement lisse et propre que le meilleur des scribes ne pourrait le différencier d'un vrai parchemin.

— Oui, messire.

— Si je ne suis pas revenu d'ici là, recopie deux autres pages et continue de t'entraîner. Je dois parler à Nivor des dernières galles de chêne. Elles ne poussent pas bien. » Tellis secoua la tête. « Et le fer gallique contient trop de soufre. L'encre que l'on en tirera finira par brûler les pages et je ne veux pas que cela arrive à mes livres.

— Dans combien de temps l'encre détériorera-t-elle les pages ? demanda Cerryl.

— Des années, mon gars, mais les livres doivent durer toujours et pas seulement quelques dizaines de mois. Quel intérêt y aurait-il à faire un livre qui deviendrait poussière avant son scribe ? »

Cerryl n'était pas tout à fait d'accord avec son maître, mais il acquiesça néanmoins. Beaucoup de personnes confectionnaient des objets qui ne leur survivaient pas, mais qui gardaient toute leur valeur. Et la majorité de ce qu'il avait copié ou lu ne lui paraissait contenir que des conseils de bon sens, ou des choses futiles, qui ne méritaient pas d'être posées sur le papier.

Une fois Tellis sorti dans le matin froid, Cerryl regarda le livre sur le pupitre de copie : *Les*

Sciences des Paradis. Il en lut une ligne à haute voix.

... pas toujours compris que toutes les étoiles n'étaient pas clouées sur une surface concave et éloignée, mais sont éparpillées à d'énormes distances l'une de l'autre dans un espace si grand qu'il en devient inimaginable...

Si grand qu'il en devient inimaginable ? Les mots résonnèrent dans le crâne de Cerryl. Si grand que personne ne pouvait comprendre ou appréhender sa taille ? Il secoua la tête. Pourquoi les mages blancs écrivaient-ils ce genre de choses ? Où se trouvaient les livres qui racontaient comment se servir du chaos ? Ou de l'ordre ? Les étoiles étaient si distantes que les anges antiques durent voyager longtemps. Mais en quoi ces faits pouvaient-ils l'aider à contrôler le chaos ?

Il prit une longue inspiration, puis une deuxième, avant de tremper la plume dans l'encre et de copier doucement la ligne suivante sur le manuscrit.

Il termina deux pages puis gratta pour effacer deux lignes sur le palimpseste et se remit à recopier *Les Sciences des Paradis*.

... les étoiles, disposées et éparpillées à de longues distances du soleil, ne peuvent recevoir les feux du chaos que l'astre dispense. Ainsi, elles doivent posséder leurs propres sources de chaos, qui nous apparaissent comme des points de lumière dans le ciel nocturne...

« Tu arrives à y voir ? » Benthann venait d'apparaître dans l'atelier. « Il fait sombre. On se croirait dans une caverne et tu n'as même pas allumé la bougie. »

Cerryl leva les yeux et s'aperçut que la pièce était plongée dans le noir. Il ne s'était pas rendu compte de l'obscurité grandissante. « Je n'avais pas vu... »

— Tu travailles tellement. Grâce à toi, Tellis économise même sur les chandelles et les lampes à huile. Tu ne saurais pas où il est passé ? »

Cerryl éloigna la plume du parchemin. « Il a dit qu'il allait chez Nivor, l'apothicaire.

— Evidemment, il y pense juste avant qu'il ne se mette à neiger. Il va encore fabriquer de l'encre ?

Je ne sais pas, Benthann. » Cerryl l'appelait par son nom parce qu'elle n'était pas beaucoup plus vieille que lui. Pourtant, elle dormait avec Tellis, sans être sa femme. Il se demandait si Tellis avait déjà eu une épouse.

« Grâce à la lumière, il n'est pas chez Arko. Si jamais il demande, tu pourras lui dire que je suis partie au marché. Avant qu'il ne se mette à neiger. » Elle rejeta la tête en arrière et le mouvement se propagea à ses cheveux blonds et courts. Elle passa ensuite dans la salle d'exposition puis sortit dans la rue, en laissant la porte entrouverte.

Cerryl posa son instrument sur le porte-plume et alla la fermer. Il resta quelques secondes devant l'ouverture, les mains sur la poignée, à regarder les flocons de neige danser devant le décor gris puis être emportés par des tourbillons, comme s'ils ne voulaient pas tomber sur les pierres de granit décolorées de la rue.

Benthann n'était déjà plus visible. Une rafale le fit frissonner. Il ferma la porte et retourna derrière le bureau où il prit le batte-feu pour allumer la bougie. Inutile d'attirer l'attention sur sa capacité à voir dans le noir.

Avant de se rasseoir, il essuya avec précaution la plume sur un chiffon puis il la trempa dans l'encre. Il essayait de percevoir quelle quantité de liquide remonterait dans le creux de son

instrument.

A ses yeux, l'encre de galle de chêne ressemblait un peu à la grosse scie. Il hocha la tête. Tous les deux contenaient du fer et il avait l'impression qu'il devait se méfier de ce métal, sans vraiment comprendre pourquoi. Après tout, il n'était pas un mage. Loin de là.

CERRYL TERMINA LE RAGOÛT avec un morceau de pain noir, puis il but une gorgée d'eau dans sa tasse de terre cuite abîmée. L'hiver touchait à sa fin, mais il faisait encore froid.

Le repas de midi parvenait à le réchauffer et il n'avait aucune envie de retourner copier dans l'atelier, loin du poêle de la cuisine. Il préférerait attendre que ses doigts deviennent un peu plus chauds.

« Ha, quel bon ragoût, dit Tellis en s'étirant.

— Tout ce que je prépare est bon, maître Tellis. » Beryal, assise en face de Cerryl, afficha un grand sourire. « Mais le prochain ne sera pas aussi savoureux.

— Il est excellent, confirma Benthann. Je ne me suis jamais plainte de tes repas, mère. » Elle leva son sourcil gauche si haut que Cerryl eut envie de rire.

« Ne commencez pas, lâcha aussitôt Tellis. Pour quelle raison le prochain ne sera pas aussi bon ?

— À cause des épices. Le poivre qu'il me reste n'assaisonnerait pas une tasse et il n'y a plus de safran, de cumin ni de...

— Assez ! J'ai compris ! » Tellis se couvrit la bouche et toussa.

« Es-tu déjà allé sur la place des marchands ? » demanda Beryal. Elle regardait Cerryl et ignorait délibérément le sourcil levé, le droit cette fois-ci, de Benthann.

« Non. Je n'étais jamais venu à Havreclair avant d'arriver ici, avoua Cerryl. Je ne suis allé que sur la place la plus proche et au marché fermier.

Havreclair ne ressemble à aucun autre endroit, dit Tellis. Lydiar est humide et décrépite. On parle de Jellico et de ses murs, mais la ville elle-même n'est composée que de ruelles tortueuses, de taudis et d'indigents. » Le scribe renifla. « L'histoire de Fenard est glorieuse, mais en dehors de ce passé et de ses murailles, la cité n'est qu'une porcherie.

— Les mages blancs n'ont pas besoin de murs, remarqua Beryal. Qui oserait attaquer Havreclair ? »

Cerryl ne répondit pas, mais il lui semblait que certains devaient en avoir envie... et si ce n'était pas le cas, cela arriverait tôt ou tard.

« Tu ne laisses pas assez sortir Cerryl, dit Beryal.

— Un apprenti doit mériter ses gages.

— Tu pourrais te passer un peu de lui, rétorqua Beryal. Il a besoin de connaître la ville au-delà de la rue des artisans si tu veux qu'il aille faire des courses pour toi.

— Je ne l'enverrai pas loin, répondit Tellis en poussant un soupir théâtral.

— Et il me faut quatre deniers d'argent », dit Beryal. Elle reposa les yeux sur le poêle, jusque-là sans surveillance. « Pour acheter des épices.

— Quatre ? » Tellis tenta de paraître incrédule. Puis il fit un clin d'œil à Cerryl et redevint sérieux lorsque Beryal leva la tête.

« Voire cinq, répliqua Beryal. Les épices sont chères en cette saison et elles vont encore augmenter.

— De l'argent... tu crois qu'il m'en pousse dans les poches.

— Pas du tout. Mais des prétextes, oui. » Beryal se tourna vers Cerryl. « Bon... tu n'as plus qu'à te préparer puisque tu as avalé ton assiette. »

Cerryl se leva du banc et alla devant la table à laver.

« Tu mettras ta nouvelle tunique lorsque tu te seras débarbouillé, dit Beryal. Celle que tu portes est élimée au niveau des coudes. Et prend ta veste. Je t'attends, dépêche-toi. » Puis, à l'adresse de sa fille : « Aujourd'hui, tu feras la vaisselle.

— S'il le faut. » Benthann leva les mains et haussa les épaules en un geste exagéré.

« Seulement si tu veux manger », répondit sa mère.

Cerryl fila dans sa chambre. Il enleva sa chemise tachée et enfila la tunique bleu clair que Tellis avait un jour posé sur sa paille, sans dire un mot.

« C'est mieux », dit Beryal lorsqu'il réapparut dans la salle commune, avec la veste en cuir de Dylert qui lui allait encore assez bien, Tellis était parti, sans doute dans l'atelier.

« On dirait un vrai apprenti », ajouta Benthann de la table où elle rinçait les assiettes dans une cuvette.

« Je n'aime pas la porter à côté des encres, des colorants et des colles, avoua Cerryl.

Le garçon pense à ses vêtements, dit Beryal, pas comme d'autres. Il y a tellement de risque de les tacher... rien que d'y penser. » Elle se tourna vers Benthann, un sourire crispé aux lèvres.

« Ouups... j'ai failli en laisser tomber une. » La jeune blonde jongla avec une assiette en terre cuite et la rattrapa.

« Tu as plutôt intérêt à ne pas en casser », dit sa mère. Elle ajusta le petit châle gris et bleu, trop épais pour servir d'écharpe et trop petit pour être une cape. « Maître Tellis ne rechigne pas à payer des habits, mais pour des couverts, ce serait une autre affaire. »

Cerryl regarda le sol de pierre qui venait d'être lavé.

« Allons-y », dit Beryal. Elle le prit par l'épaule. « Par l'entrée de devant ?

— Oui, Beryal. » Cerryl jeta un œil vers l'atelier où Tellis était penché sur une feuille étalée. Le scribe ne leva pas la tête lorsqu'ils sortirent dans la rue. Cerryl referma la porte doucement.

Derrière le ciel voilé, le soleil brillait sans réchauffer Havreclair. Cerryl ferma maladroitement le haut de sa veste et glissa ses mains sous le revers, pour les garder au chaud.

« La place des magiciens est à cinq pâtés de maisons d'ici, près de la tour blanche. » Beryal cala son panier sur son bras gauche et prit la rue qui rejoignait la place des artisans.

Cerryl frissonna lorsqu'ils passèrent dans l'ombre d'une voie étroite. Pour lutter contre le froid, les volets de toutes les boutiques étaient fermés. Une brise légère et changeante apportait parfois une odeur de cendres aux narines du garçon. Il crut entendre le cliquetement du métier à tisser lorsqu'il passa devant l'échoppe du tisserand, mais il aurait pu s'agir également d'un bruit de volets ou du son du maillet du tonnelier.

« Nous devons rapporter autre chose ? » demanda-t-il lorsqu'ils émergèrent de l'ombre, près de la place des artisans. L'endroit était vide. Seul un homme voûté et emmitoufflé sous une couverture était assis sur un banc de pierre blanche.

« A part les épices ? Non, à moins que nous dégottions une bonne affaire. » Beryal se mit à rire et tourna à gauche, sans ralentir le pas. « Tellis n'ouvre sa bourse que lorsque je suis à court. Lorsqu'il s'agit d'épices et de victuailles en tout cas. » Elle considéra l'homme sous la couverture. « Il va bientôt rejoindre l'équipe de la Grande Route Blanche. » Elle secoua la tête. « Certains n'apprennent jamais. C'est le pire qui peut leur arriver. »

Cerryl remarqua le sous-entendu acerbe. Il pensait savoir exactement de quoi parlait Beryal.

« Dans le livre d'histoire que Tellis m'a fait lire, il est écrit que le mage noir – celui qui a fondé

Recluce – travaillait sur la route blanche et qu’il s’en est échappé. Il est le seul à y être parvenu.

— Si c’est vrai... » Beryal lâcha un petit rire et baissa la voix jusqu’au murmure. « Il ne devait pas avoir peur des mages blancs.

— Et ce n’est pas bien ?

— Ce n’est pas quelque chose dont on peut parler. » Beryal remua la tête. « Surtout lorsqu’on peut nous entendre. Tellis en est capable.

— Tellis ?

— Oui, Tellis. » Beryal chuchota de nouveau. « Son père était un mage blanc. Mais il ne sait pas lequel.

— Quoi ? » lâcha Cerryl. Il réprima un frisson et se demanda soudain pourquoi Dylert l’avait envoyé chez Tellis.

« Les sorciers ne peuvent pas aimer une magicienne. » Beryal haussa les épaules. « Elle ne survivrait pas à l’accouchement. La plupart du temps, en tout cas. Comme les mages n’ont pas d’épouses, leurs enfants sont élevés dans la maison rose près de la place des magiciens. Une crèche, comme ils l’appellent. Certains deviennent magiciens, d’autre pas. Ceux qui ne possèdent pas le don apprennent les meilleurs métiers. Tellis est scribe. »

Cerryl se força à acquiescer. « Je ne le savais pas.

— Je m’en doutais. Il vaut mieux que tu sois au courant, mais reste discret. » Insensiblement, Beryal avait accéléré.

Le garçon allongea ses pas pour rester à sa hauteur.

Les boutiques des artisans furent remplacées par une rangée de constructions plus grandes : une écurie, puis un bâtiment dépourvu d’enseigne, mais muni d’une porte voûtée devant laquelle se trouvaient deux voitures.

Cerryl regarda la bâtisse de l’autre côté de l’avenue. Sa vue fut bouchée un instant par un chariot chargé de paquets enveloppés dans du tissu, et qui avançait dans la même direction que Beryal et lui. Le grondement des roues cerclées d’acier sur le granit blanc des pavés ressemblait un peu au bruit du tonnerre dans le lointain.

« La bourse aux graines, » expliqua Beryal. Elle avait haussé la voix pour couvrir le bruit du véhicule. Un autre chariot – dont les flancs, peints en bleu, arboraient le dessin d’un cheval – passa derrière le premier.

En quoi consistait le travail des grainetiers, se demanda Cerryl. « Comment peut-on échanger des graines ici ? Il n’y a ni chariots ni silos. »

Beryal éclata de rire. « Ils troquent des morceaux de parchemin. Sur chacun est inscrit le nombre de semences que le grainetier vendra ou quelque chose comme ça. Tellis me l’a expliqué une fois. »

Cerryl acquiesça. Il comprenait que ce système était bien plus pratique que transporter les graines elles-mêmes. « Existe-t-il d’autres bourses ? Pour d’autres marchandises ?

— Je crois bien. Tellis en a déjà parlé, mais j’ai oublié où elles se trouvent. Celle pour le bétail est sur une place, au sud de la tour des sorciers. Je m’en souviens, car elle est proche de l’endroit où l’on peut acheter des fleurs d’Hydlen. »

Beryal descendit du trottoir pour éviter une femme courtaude qui portait, en équilibre sur sa tête, un panier de linge plié. Cerryl lui emboîta le pas et regarda l’avenue devant lui. Un autre chariot se trouvait à une centaine de pas et arrivait dans leur direction. Il remonta sur le trottoir à côté de Beryal, sidéré par le nombre de véhicules qui se déplaçaient dans la rue.

Tellis, le fils d’un mage ? Il repoussa cette idée.

Ils traversèrent une rue plus étroite que la voie des petits artisans et longèrent ensuite de petites

boutiques de moins de dix coudées de large, dont les portes, aux armatures de métal, étaient ouvertes. Cerryl jeta un œil à travers une des ouvertures et observa brièvement un homme penché sur une table ou un bureau abîmé. Il perçut également l'éclat du métal.

« Le quartier des bijoutiers, dit Beryal. On y trouve des orfèvres qui travaillent l'or ou l'argent et ceux qui polissent les pierres précieuses. »

Un quartier entier pour de tels artisans ? Cerryl n'en croyait pas ses oreilles.

« Tu es ici depuis presque dix huitaines et tu n'es jamais venu ici ? »

— J'ai parcouru l'avenue, mais toujours dans la soirée, lorsque les portes sont verrouillées. Et je me demandais pourquoi.

— Tu comprends à présent. Même à Havreclair, les verrous en fer restent le meilleur moyen pour protéger l'or, l'argent et les gemmes. » Beryal lâcha un petit rire. « Et les voleurs ne sont pas nombreux à tenter leur chance.

— Qu'arrive-t-il à ceux qui se font attraper ? »

— La route. » Elle haussa les épaules. « Ils finissent toujours sur la route, sauf ceux qui offensent les mages. La plupart n'arrivent pas jusque-là, paraît-il. Je n'en sais rien... et je n'ai aucune envie de le découvrir. » Un frison la parcourut.

Beryal n'ajouta rien et Cerryl ne la relança pas. Il comprenait néanmoins pourquoi elle s'était mise à trembler, surtout après ce qu'il avait déjà vu... et entendu.

Les boutiques des bijoutiers furent remplacées par des maisons basses aux façades de granit blanc. Toutes possédaient un portillon pour les piétons et une entrée, ouverte, pour les chevaux et les voitures.

L'avenue s'élargit pour former un autre cercle autour d'une étendue pavée. Sur cette place, les colporteurs et les commerçants vendaient leurs produits sur des charrettes rouges, vertes, bleues ou dorées.

« Ne traîne pas. » Beryal passa rapidement devant les deux gardes en uniformes blancs qui surveillaient l'étendue pavée et le cercle de charrettes disposé dessus. Cerryl s'efforça de ne pas les regarder. Il essaya de se concentrer sur les étals et les grappes de gens qui les entouraient.

« Messire, désirez-vous des aigues-marines... ou des rubis vifs de Vent du Sud ? »

Cerryl secoua la tête, agressé par l'odeur d'une étoffe balancée sous son nez. Il recula et heurta une femme au visage carré, qui le fixait.

« Excusez-moi, dit-il avant de se retourner.

— Savons gras, aussi doux qu'une joue de bébé...

— Élixirs ! Venez acheter votre élixir... Aussi bleu que la mer... »

L'apprenti esquiva deux femmes minces qui s'affairaient autour de lui et de Beryal, comme si elles voulaient les séparer. Il se rapprocha alors de la mère de Benthann.

« Où est-elle... ? » se chuchota Beryal à elle-même lorsqu'elle passa à côté d'une charrette bleu crème remplie de paniers. Elle se dirigeait vers le milieu de la place.

Cerryl la suivit, ravi de sortir de la foule.

Des cheveux blonds aux reflets roux, qui contrastaient avec la peinture verte d'une charrette, captèrent soudain son attention. Il s'obligea à se retourner lentement, si lentement qu'il eut presque l'impression de ne pas bouger. La chevelure appartenait à une femme, âgée d'une dizaine d'années de plus que la fille dont Cerryl avait aperçu, une fois, le visage dans le verre de divination et qu'il n'avait jamais osé rechercher de nouveau. Elle s'éloigna rapidement de la charrette où une volaille était en train de rôtir. Le volatile tournait sur une pique depuis peu, car sa peau était encore brune et aucune odeur appétissante ne s'en dégagait encore.

Cerryl se tourna vers Beryal qui ne semblait pas avoir remarqué celle qui l'avait attirée.

« Là. » Beryal accéléra le pas vers la charrette rouge et la femme aux cheveux blancs enveloppée dans un châle en laine bleu.

« Épices, les meilleures épices... piments d'Austra, graines de fenouil, séritoiles de la lointaine Hamor... » La vendeuse se tut lorsque Beryal arriva devant elle. « Que puis-je pour vous, madame ? Un peu de séritoile ? Ou des feuilles de menthe douce ?

— Je pensais plutôt à des grains de poivre, dit Beryal. S'ils ne sont pas trop chers.

— Le meilleur poivre vient de Sarronnyn et vous avez de la chance parce qu'il m'en reste.

— Je ne fais pas la différence avec celui de Hydlen. Vous en avez ?

— Il est de moins bonne qualité. Regardez. » La femme aux cheveux blancs fouilla dans des sacs posés sur la charrette puis tendit les deux mains. « Les grains noirs viennent de Sarronnyn. Ils sont bien ronds. Les autres, ceux qui sont flétris... viennent de Hydlen.

— Les grains épais sont souvent doux.

— Ils sont fermes et lisses. Regardez. » La vendeuse en posa un dans la paume de Beryal.

Cerryl s'approcha de la charrette verte et dorée qui se trouvait près de celle de la marchande d'épices. Des couteaux et des dagues étaient posés sur un morceau de velours vert.

« Tu veux une lame, jeune homme ? » Le commerçant qui se tenait derrière le véhicule était bâti comme un tonneau. Malgré le froid, il ne portait qu'une tunique. Des dents noires constellaient son sourire factice.

Cerryl fit semblant d'examiner les armes puis secoua la tête.

« Des lames en bronze, en métal blanc, en fer, en acier, tout ce que tu peux imaginer, continua le vendeur.

— Elles sont belles, dit poliment Cerryl. Trop belles pour un pauvre apprenti.

— Celle-ci », dit l'homme en lui montrant une lame de fer noir qui mesurait moins d'un empan, « peut servir pour les repas, pour toutes sortes de découpes et même pour aiguiser. Elle ne coûte qu'un denier d'argent. Seulement un. »

Cerryl fit non de la tête, le visage triste. Il aurait aimé posséder une lame en fer, mais, sans qu'il ne parvienne à s'expliquer pourquoi, l'obscurité du métal l'inquiétait.

« Comme tu voudras, jeune homme. » Le vendeur se tourna vers un homme à la barbe brune qui portait des pantalons bleus et une veste en peau de mouton. « Et pour vous messire ? Un couteau à éplucher ? Le meilleur des contrées de l'est se trouve juste ici... »

Cerryl revint vers Beryal et scruta la place : aucune trace de la femme blonde aux reflets roux. Pourquoi pensait-il sans cesse à la fille dans le miroir ? Il l'avait aperçue il y a plus d'un an, et seulement sur du verre. Il secoua la tête et continua d'examiner la place des commerçants. Beryal, elle, marchandait encore.

« Vous appelez ça du cumin ? On dirait des graines d'oris trempées.

— Hélas, ma chère, Delapra a connu une année de sécheresse. » La vendeuse haussa les épaules. « C'est tout ce que j'ai. Cinq deniers de cuivre la paume et l'affaire est faite.

— Un denier et vous vous en tirez bien », répliqua Beryal.

Cerryl afficha un petit sourire.

CERRYL MARCHAIT LENTEMENT dans la rue des petits artisans. Son souffle produisait de minuscules nuages blancs. Il avançait, voûté, les mains enfouies sous le revers de sa veste en cuir, pour les tenir au chaud. Il aurait dû mettre ses gants, mais Tellis l'avait tellement pressé qu'il n'avait pas osé retourner les chercher dans sa chambre.

Il remarqua que les volets du tisserand étaient entrouverts et s'arrêta. Par l'ouverture, il vit Pattera. Elle travaillait sur le grand métier à tisser et Serai, sa sœur, s'affairait sur un autre, plus petit. Pattera était en train de mettre la navette dans un support de cuir sur l'armature de la machine. Lorsqu'elle aperçut Cerryl, elle s'enveloppa dans un châle marron et alla jusqu'à la porte.

Un petit sourire aux lèvres, le garçon recula de la fenêtre et attendit quelques instants que la jeune fille arrive. Puis il continua son chemin vers la boutique du tanneur. Le loquet fit un léger bruit et la porte s'ouvrit.

« Cerryl... attends, je peux arrêter de travailler pendant un moment. Mon père est parti à Vergren acheter de la laine.

— Pattera... maintenant qu'il est là, tu voudrais bien refermer complètement les volets ? cria Serai depuis l'intérieur.

— Ce n'est pas vraiment à cause de toi. » La jeune fille brune rougit et détourna le regard. Elle ferma les volets. « Je veux dire... que je les ai laissés ouverts. J'aime bien regarder les passants, mais pas Serai.

— Les gens sont différents, déclara Cerryl. Même les sœurs.

Surtout les sœurs. » Pattera se tut quelques instants. « Où vas-tu ?

— Chez Arko. Il a fini le vélin dont Tellis a besoin. » Cerryl afficha un sourire en coin. « Il ne veut pas le dire, mais je parie qu'il va recopier quelque chose pour les mages. Ils exigent toujours ce type de papier. »

Pattera hocha la tête. « Ils veulent aussi de la laine vierge.

— Pourquoi ? Tu sais ? » Cerryl avait sa propre idée, mais il voulait connaître l'avis de la jeune fille.

« Je peux avancer un peu avec toi, si tu es d'accord, dit-elle timidement.

— Évidemment. Et pour la laine ? », dit Cerryl en reprenant sa route vers la place. La maison d'Arko se trouvait bien après l'atelier de Fasse, au sud-est.

« Ho... Père dit que c'est parce que la laine vierge est solide et résiste mieux au chaos. Certains s'y frottent de près et il vaut mieux que leurs vêtements puissent le supporter. » Pattera se tut quelques instants, puis ajouta : « Tu ne crois pas ? »

Cerryl haussa les épaules. « Sans doute. Je ne suis pas le mieux placé pour le savoir. » Son regard alla des volets bleu clair de la boutique du potier, bien fermés pour lutter contre le froid, à la place vide, située droit devant lui. Le vent y soulevait une fine poussière qui retombait sur les pavés de granit blanc de la rue.

« La meilleure laine est produite par les moutons de Montgren. Seule la laine noire de Recluce est plus résistante, mais nous n'avons pas assez d'argent pour nous en procurer. » Pattera secoua la tête. « Il paraît qu'elle est éternelle.

— Tellis dit qu'un bon livre doit pouvoir se conserver pendant des générations. » Cerryl fronça les sourcils. « Il raconte aussi que ceux dont se servent les mages blancs ne durent pas aussi longtemps. Lorsqu'ils regardent des ouvrages dans la boutique, ils ne les touchent jamais.

— Bizarre.

— C'est aussi ce que je me dis, mentit Cerryl.

— Comment le sais-tu ? demanda Pattera.

— Je le devine, simplement, avoua-t-il. Je n'en ai jamais vu un poser la main sur un livre. Ils demandent à Tellis ou à moi de leur montrer le tome ou de l'ouvrir à une page. S'ils en achètent un, nous l'enveloppons pour qu'ils ne le touchent pas. » Il fit une pause avant de reprendre. « Ils doivent bien entrer en contact avec un ouvrage de temps en temps, mais je n'en ai jamais été témoin.

C'est vraiment étrange. » Cerryl s'arrêta au croisement avec l'avenue et regarda la tisserande « Tu veux venir avec moi ?

J'aimerais bien, mais Serai s'énervait et le répéterait à mon père. » Pattera sourit. « C'est ça d'avoir une sœur.

Je n'en sais rien, avoua Cerryl. Je suis fils unique.

Mon père a dit que tu étais orphelin.

J'ai été élevé par mon oncle et ma tante. Ils sont morts dans un incendie. » *Un feu de magicien et je ne sais même pas pourquoi.*

« Ho... Cerryl, je suis désolée. Il nous reste au moins notre père. » Pattera regarda la rue. « Je ferais mieux d'y aller. » Un bref sourire éclaira son visage puis elle se retourna et repartit vers sa boutique.

Le garçon la regarda quelques instants. Il attendit qu'un chariot, qui se dirigeait vers la sortie de Havreclair, passe, avant de traverser la place. Il replaça ses mains sous sa veste et accéléra le pas. Au moins, il ne pleuvait pas.

CERRYL ENFILA SA VESTE et s'enveloppa dans une couverture. Il ouvrit *La Grande Histoire de Candar* à la page indiquée par une bandelette de cuir. La reliure fatiguée témoignait de l'âge du livre, mais Tellis l'avait bien souligné : il s'agissait du volume le plus précis sur l'histoire du pays. Il avait également insisté pour que Cerryl le lise.

L'apprenti scribe bâilla et se força à lire. Malgré l'obscurité, les pages apparaissaient assez clairement grâce à sa vision nocturne. Il n'alluma pas de bougie.

... Relyn était aussi doué pour manier les mots que son épée. En effet, le démon noir Nylan lui avait donné une lame mystique ainsi qu'une main d'acier, en échange de sa propre main droite, que le mauvais Ryba avait coupé pour faire de Relyn l'esclave de Nylan...

Après les combats pour les Monts d'Ouest, Relyn partit vers l'est, charmant tous ceux qui voulaient bien l'écouter avec des mots doux et des phrases enchanteresses.

... Relyn ne se contenta pas de trahir l'héritage de Cyador. Il construisit également le premier temple noir à l'est des Monts d'Ouest et passa des années à prêcher contre l'existence du vieil Empire. L'endroit où fut construit le premier temple reste inconnu, car il a été brûlé par Fenardre le Grand, qui le considérait comme une abomination...

Plus tard, Relyn s'enfuit de Gallos et traversa l'antique Axait pour rejoindre Montgren où il passa de nombreuses heures avec les bergers qui vivaient là... Il apporta avec lui les enseignements du démon noir Nylan et les chants interdits d'Ayrlyn...

... Il leur apprit également la façon de forger le fer qui brûle le chaos et qui ne peut être brisé. Les bergers transformèrent leurs forêts en charbon et leurs collines en trous béants dépourvus de vie puis forgèrent les lames qui brisaient les âmes... C'est alors que Montgren la sanglante vit le jour...

Cerryl pencha la tête et bailla. Montgren la sanglante ? Les terres paisibles, calmes et vallonnées où les bergers produisaient de la bonne laine ?

Il se massa le front. Il ne parvenait toujours pas à comprendre tous les mots, mais il en apprenait un peu plus tous les jours. Et il arrivait parfois à deviner la signification de certains termes.

... à l'époque de la reconstruction de Jellico, beaucoup de ces écrits furent brûlés, car ils étaient maudits...

Il se frotta à nouveau le front. Comment pouvait-on croire que ces textes qui parlaient du passé ou des croyances soient maudits ? Un livre d'histoire pouvait se tromper. Et les convictions de certains étaient susceptibles d'énervier d'autres personnes. Mais les gens étaient-ils assez idiots pour croire que des mots sur une page possédaient un pouvoir qui dépassait leur signification ?

Il ferma doucement l'ouvrage. Si Fenardre le Grand avait décidé d'exterminer tous ceux qui

s'opposaient à ses croyances et brûlaient ses écrits, comment aurait-on pu le savoir ? Surtout si les scribes rédigeaient sous sa dictée.

Un frisson parcourut Cerryl. Comment pouvait-il être sûr que ce qu'il lisait était la vérité... et non pas ce que l'auteur voulait faire croire au lecteur ? Il n'était qu'un apprenti scribe qui n'avait pas parcouru le monde. Il connaissait les mines, la scierie, les arbres et possédait quelques acquis sur les plantes et les jardins. Il apprenait également les langues, la littérature et améliorait ses connaissances sur Havreclair.

Relyn était-il réellement mauvais ou seulement quelqu'un que Fenardre et les blancs n'aimaient pas ? Comment le savoir ?

Il repoussa le livre et s'allongea sur sa paillasse. Il garda longtemps les yeux grands ouverts, avant de les fermer enfin.

CERRYL REPOSA LA PLUME SUR SON SUPPORT ET BAILLA. Devant son bureau, Tellis leva les yeux du mince volume de cuir vert qu'il finissait de relier. Le garçon avait rarement assisté aux dernières étapes de ce processus, comme si son maître avait voulu l'en empêcher. Le scribe regarda son apprenti et le pupitre. « J'espère que tu bailles parce que tu as veillé tard pour lire la *Grande Histoire* et pas parce que tu trouves ce registre de commerce ennuyeux.

— J'ai lu », répondit Cerryl. Il ne tenait pas à lui avouer que copier *Règles, Lois et À-côté des Échanges Commerciaux* l'endormait.

« Et qu'as-tu appris sur la création de Havreclair ? » demanda Tellis en se redressant et en balayant un fragment de velours de l'ouvrage.

« Je n'en suis pas encore là... messire. Je viens juste de terminer le passage où Relyn apprend à forger le métal à ceux de Montgren... »

Tellis leva la main pour le couper. « Et cela ne t'apprend rien sur Havreclair ? Cerryl... Cerryl... tu dois lire ce qui est écrit et ce qui ne l'est pas. »

Le garçon arbora un masque d'incompréhension.

« Tu as donc lu le passage où les démons noirs ont détruit l'antique Cyador et se sont emparés de Candar jusqu'aux puissants Monts d'Ouest ?

— Oui, messire.

— Et celui où Relyn a commencé à diffuser son enseignement vers l'est ?

— Oui, messire.

— Alors... où sont allés les mages blancs ? Cela ne te donne pas une idée ? » Tellis, exaspéré, renifla.

« Ils ont dû aller vers l'est et fonder Havreclair ?

— Qu'évoque, pour toi, le nom de Havreclair ? »

Cerryl hocha la tête et se sentit stupide lorsqu'il comprit que Havreclair signifiait « refuge blanc ».

« Et bien ?

— Un refuge pour les blancs, hasarda Cerryl.

— Allons, jeune homme, je ne suis pas en colère. Personne ne t'a jamais appris à penser et un scribe doit acquérir cette faculté. Il doit surtout réfléchir sur les mots, leur sens et leur origine. » Tellis secoua la tête lentement. Il paraissait triste. « Les mots veulent dire tellement plus de choses qu'on ne le croit. Tellement plus.

— Maître Tellis ? osa Cerryl après un moment de silence.

— Oui ? » Tellis s'exprimait sur un ton patient.

— Comment peut-on savoir que ce qui est écrit est vrai ? Vous voyez, s'il s'agit de quelque chose qu'on ne connaît pas ? »

Tellis sourit. « Il reste de l'espoir te concernant. C'est une bonne question, une très bonne. Et qui n'amène pas de réponse simple. Enfin... je vais essayer. » Le scribe passa un doigt sur son menton rasé de près. « D'abord... rien de ce qui est écrit ne représente toute la vérité, même si chaque mot

est vrai. Parce que le scribe choisit de garder ou d'ôter telle ou telle partie de la vérité. »

Cerryl acquiesça. Cela paraissait logique, mais ne répondait pas vraiment à la question.

« Tu dois donc toujours garder à l'esprit l'idée que la vérité est absente. Puis, il faut que tu te demandes si les mots que l'auteur a utilisés s'accordent les uns aux autres. C'est pourquoi j'ai des doutes sur de nombreuses portions de *L'Histoire Naturelle de Candar*. Le livre est bien écrit, pour autant que ce critère puisse être pris en compte, mais... », Tellis fronça les sourcils, « Certaines parties ne vont pas ensemble. Il raconte que les premiers druides ont défait toutes les armées de Cyador à la Bataille de Lornth. Comment est-ce possible alors que l'historien a écrit auparavant que Nylan avait renoncé à la voie de l'épée et qu'il était entré sans armes dans la forêt de Naclos après le combat ? Ou que Ayrlyn avait tué des dizaines de personnes alors qu'elle était guérisseuse ? Il n'y a jamais eu de guérisseurs qui portaient l'épée. » Le scribe renifla. Pendant un instant, une expression mélancolique traversa son visage.

« Les choses ne se sont alors pas passées ainsi ? demanda Cerryl.

— C'est possible, mais... », Tellis accentua le dernier mot, « mais... les gens changent rarement et il est plus probable que l'historien ait commis une erreur plutôt que les personnages aient autant modifié leur comportement. »

Cerryl fronça les sourcils et s'efforça d'avoir l'air d'un apprenti réfléchissant aux paroles de son maître. Des questions lui traversaient tout de même l'esprit. Les mages blancs étaient jaloux de leurs pouvoirs ; cela signifiait-il qu'ils l'aient toujours été ? Si les gens ne changeaient jamais... était-ce pour cela que Candar ressemblait toujours à celle de l'époque de Cyador : avec un empire blanc en remplaçant un autre et un empire noir succédant au précédent ?

« Comment reconnaît-on un bon souverain ? » lâcha-t-il. Il cherchait autant à cacher son trouble qu'à obtenir une réponse.

« Encore une bonne question. » Un demi-sourire se forma sur les lèvres de Tellis. « Et à laquelle il est difficile de répondre. Un bon souverain ne doit pas être aimé par son peuple, car tous les peuples ont des aspirations plus grandes que leurs aptitudes, et doivent être réfrénés. Il s'agit d'un des devoirs du souverain. Il doit aussi entretenir les routes et s'assurer que les réserves de grains sont suffisantes pour les temps de famine et de peste. Ces deux tâches nécessitent de prélever des biens au peuple, et personne n'aime ça. » Tellis ramassa un petit bout de cuir ou de vélin, sans doute un morceau de l'appareil à relier, et l'envoya vers la poubelle. Le scribe manqua son coup et Cerryl pensa qu'il aurait à le ramasser plus tard.

« Vous semblez dire que personne n'aime les bons souverains », dit Cerryl. Il se demandait pourquoi Tellis avait employé un ton amer en parlant de ceux qui prennent aux autres.

« Les peuples sont ce qu'ils sont, répondit Tellis. Ça suffit. Tu écarquilles tellement les yeux qu'ils ressemblent à un miroir. Je crains d'en avoir trop dit et il faut que je finisse cette reliure. » Il s'étira et secoua ses doigts pour les détendre. « Et il te reste du travail à toi aussi. »

Cerryl prit sa plume et regarda le cuir vert, teint de façon homogène, déjà étendu et prêt à servir pour la reliure. « Vous ne m'avez pas montré comment relier.

— Tu te demandes pourquoi, jeune Cerryl, je t'en ai appris si peu sur la reliure et pourquoi je t'ai seulement laissé regarder ?

— Il me reste tant à connaître, » temporisa Cerryl. Il replaça la plume sur son support. Assis bien droit sur son tabouret, il se demandait quel livre Tellis venait de couvrir.

Le scribe rit avec douceur en montrant du doigt la page que le jeune homme avait copiée auparavant. « Ta main est déjà plus habile que la mienne. Devrais-je t'enlever ça ?

— Vous me flattez, messire.

— Pas vraiment. » Tellis secoua la tête. « En quoi la reliure t'intéresse ? Elle sert à protéger les mots à l'intérieur du livre. Rien de plus. Je fais de mon mieux pour orner cette protection. Mais à quoi sert une bonne reliure si l'encre s'efface sur le parchemin ?

— A rien, messire.

— C'est un autre problème, jeune Cerryl. Ceux qui ne connaissent pas les livres croient que tous les copistes peuvent faire le même travail que les véritables scribes. Se soucient-ils de la composition de l'encre ? Il faut savoir comment le mélanger, en quelles proportions et avec quels ingrédients. » Tellis fixait intensément son apprenti.

Cerryl hocha la tête. Il se demandait si, un jour, son maître allait perdre tellement de temps à parler qu'il finirait par se plaindre du faible nombre de pages que le garçon avait copié.

« Bon... quelle est la formule de l'encre ordinaire ?

— Des galles distillées, commença le jeune homme, de l'extrait de gland noir bouilli jusqu'à former un sirop, de la poudre de suie, la meilleure, et un peu de résine...

— Vraiment un peu, coupa Tellis. Et l'encre plus concentrée ?

— De l'écorce de chêne noir, du fer soufré... » Cerryl fit une pause. « Vous ne m'avez jamais donné les doses exactes. »

Tellis haussa les épaules. « Comment le pourrais-je ? Elles changent tout le temps, selon la teneur des éléments. Il faut ressentir l'encre, comme je le fais, si tu veux devenir un maître scribe. Ceci est vrai pour toutes choses.

— Quoi ?

— L'avenue est-elle la même chaque fois que tu te rends sur la place ? Ou un ruisseau ? On dirait qu'il ne change pas... mais est-ce vrai ?

— Quel vieux débat ! » Un rire éclatant résonna dans l'atelier, depuis le pas de la porte où se tenait Benthann. « Il fait de belles phrases, jeune Cerryl, mais il ne s'agit que de cela, de phrases. » Elle pénétra dans la pièce et s'approcha de Tellis. « J'ai besoin de deniers d'argent pour le marché. »

Tellis se recula du bureau. « Continue de copier, Cerryl. Je n'en ai que pour un instant.

— Oui, messire. »

Le scribe suivit Benthann dans la cuisine. Cerryl nettoya le bout de sa plume, l'aiguisa avec le canif avant de la tremper dans l'encre.

Les bœufs ne changeaient pas. Dylert n'avait jamais varié et Tellis disait que c'était le cas de la plupart des gens.

Il fixa la tache d'encre sur le mur de plâtre. Il n'avait pas envie de ressembler à la majorité. En aucun cas.

DANS L'OBSCURITE QUI PRÉCÈDE L'AUBE , Cerryl considérait le seau. De la glace était déjà en train de se former sur la surface. L'hiver allait-il encore durer longtemps ? Il frissonna à l'idée de se laver avec cette eau gelée. Les arbres n'avaient pas recommencé à bourgeonner et les feuilles persistantes restaient grises. Le printemps n'arriverait pas avant quelques semaines. Malheureusement, le garçon détestait autant l'eau froide que l'odeur qu'il dégageait lorsqu'il ne se lavait pas.

Il regrettait de ne pas pouvoir se servir du poêle pour réchauffer le liquide, comme le faisaient Benthann ou même Tellis. Ils exigeaient qu'il soit propre alors que l'eau gelait sur sa peau. Ce n'était pas juste.

Il secoua la tête. La vie n'était pas juste. Mais que pouvait-on y faire ? Il n'avait pas de poêle. Une rafale balaya la cour et il trembla de nouveau.

Il fronça les sourcils. Un poêle fonctionnait avec du feu. Comme le chaos. Il le savait, car il avait vu et senti sa chaleur.

Il fixa le seau et le givre à la surface et se concentra comme s'il s'agissait d'un verre de divination. Il essaya de reproduire la sensation de feu blanc, semblable à celui lancé par le fugitif, qu'il percevait dans les livres.

Puis il s'arrêta, prit le seau et retourna dans sa chambre. S'il parvenait à réchauffer son eau, autant le faire sans que personne, pas même Tellis, ne le voie. Par certains côtés, que le scribe soit le fils d'un mage restait difficile à croire et sur d'autres points cette filiation était... tellement évidente.

À l'intérieur, Cerryl se concentra sur l'eau du seau. Il perçut une flamme. Un minuscule point de feu blanc apparut au-dessus du baquet et se dissipa dès qu'il l'approcha de l'eau. Le liquide contenait-il trop d'une certaine substance ? D'ordre ?

Cerryl secoua la tête. Le vrai feu contenait du chaos et réchauffait pourtant bien l'eau.

« C'est idiot, chuchota-t-il. On ne peut pas mettre un tison dans un ruisseau. » Ni la brindille en feu qui sert à allumer l'amadou dans une cruche d'eau. Alors, comment chauffer le liquide ? S'il déplaçait sa flamme sous le seau, il brûlerait le bois. Faire apparaître du feu issu du chaos directement dans le seau produirait exactement le même résultat et Beryal et Tellis ne manqueraient pas de se poser des questions sur les marques.

Il parcourut la petite chambre du regard et s'arrêta sur le bougeoir de cuivre. Il coupa, avec son propre canif, une petite longueur de la corde qu'il avait toujours dans la poche puis la trempa dans l'eau froide. Il en laissa dépasser une partie, pendue à l'extérieur du seau. Puis il ôta la bougie du chandelier, la posa sur sa paillasse, et disposa le bougeoir de cuivre sur le sol, à côté du seau.

Il déglutit. Ce qu'il avait prévu allait-il marcher ?

Il enveloppa le cuivre de blanc chaotique, s'arrêtant juste avant qu'il ne se boursoufle sous l'effet de la chaleur. Puis il attacha la corde mouillée autour du métal et souleva le bougeoir pour le tremper aussitôt dans l'eau. Un trait de vapeur s'échappa en sifflant du seau.

Il avait mal à la tête... Chauffer du liquide, ne serait-ce que pour le rendre tiède, demandait beaucoup d'efforts. Il toussa pour s'éclaircir la gorge. Il s'était tellement contracté qu'il en avait presque oublié de respirer et sa bouche était sèche.

Il trempa son gant de toilette dans l'eau et se lava. C'était beaucoup plus agréable avec de l'eau légèrement chaude. Et il s'améliorerait avec de la pratique, exactement comme avec la copie.

Mais oserait-il s'entraîner ?

Il avala et regarda le seau puis la mince vapeur qui s'en dégageait et montait dans l'air glacial de la pièce. Il alla reposer le chandelier, maintenant terni, sur la table.

Il devrait trouver un meilleur moyen. Le cuivre ne tiendrait pas longtemps. Il se massa le front ; sa tête non plus.

Il se dépêcha de s'habiller. S'il ne se rendait pas très vite dans la salle commune, Beryal ou Tellis viendraient frapper à sa porte.

Il laissa sa chambre entrouverte pour que le vent froid puisse faire disparaître la légère odeur de métal chauffé et le soupçon de chaos, puis il traversa la cour.

Même si elle n'était que tiède, l'eau était plus agréable ainsi, que glacée. Bien plus.

ET LORSQU'ILS ARRIVÈRENT sur l'île déserte qu'était Recluce, Creslin le noir tua toutes les garnisons du Duc qui refusaient de lui porter allégeance. Il attacha les autres avec les chaînes de l'ordre sombre.

Une fois cet acte maléfique perpétré, des mages noirs sortirent de l'ombre, se liguèrent avec Creslin et les ténèbres voilèrent le soleil.

Lorsqu'ils furent témoin du pouvoir de Creslin et de l'obscurité qui les masquait, lui et les mages noirs sans visage, une poignée de braves guerriers prêta serment. Ils jurèrent de combattre le mal et de chercher un moyen de rendre à Recluce sa clarté, sa paix et sa prospérité.

Avec l'aide de parfums et d'essence, la rusée Megaera les charma et éclata de rire lorsqu'ils lui révélèrent leur loyauté et leur fidélité au Duc de Montgren et à la Voie Blanche de la Vérité.

Elle retourna ses pouvoirs contre eux et les brûla en expliquant que ces braves avaient essayé de lui voler sa vertu et qu'elle n'avait fait que se défendre.

Creslin et les mages noirs déclarèrent que cela était vrai. Il en fut pris acte et on le nota dans les registres de la Guilde...

CERRYL VERIFIA L'ENCRE, prépara la plume et prit le mince volume de cuir brun que Tellis lui avait donné, deux jours auparavant. Même s'il était moins épais que le *Registre de Commerce* que le scribe et lui avaient enfin donné à un commerçant de la bourse aux grains, *La Science des Mesures et des Comptes* aurait fait passer la lecture des histoires de Candar pour une partie de plaisir.

Il jeta un œil dans la salle d'exposition. Il se demandait où pouvait bien être Tellis et s'il devait ouvrir la porte d'entrée ou, au moins, les volets. Le maître Scribe ne se trouvait pas à table lorsque Cerryl avait mangé son grua. Beryal n'avait rien dit et avait simplement poussé Cerryl à se dépêcher de se mettre au travail.

« Ouvre les volets de la façade ! Tu aurais pu y penser... » La voix râpeuse de Tellis, provenait de la salle de devant.

Cerryl posa le livre sur le pupitre et obéit.

Tellis se traîna jusqu'à son bureau et s'écroula sur un tabouret. Au bout d'un moment, il se leva et alla près du coffre. Chaque mouvement qu'il exécutait paraissait être douloureux. Il retira un objet du meuble puis revint à sa table et baissa les yeux sur le velours vert décoloré qui entourait un mince ouvrage.

« Puis-je faire quelque chose, messire ? »

— Tu vas devoir. J'ai promis ceci... je le ferai bien moi-même, mais ce rhume... » Tellis toussa. Il posa les mains sur son front et ferma les yeux un instant.

« Je vais m'en occuper, messire » dit Cerryl en fixant le velours vert.

« Je sais. Tu es digne de confiance. » Tellis recommença à se masser le front puis leva la tête. « Maître Muneat voulait que je lui apporte ceci dès que j'aurais fini. » Cerryl s'approcha du bureau. Un mince volume en cuir vert était posé sur un carré de velours de la même couleur. Il savait vaguement que le scribe avait travaillé sur ce livre, mais il s'agissait d'un de ceux que son maître ne partageait pas avec lui.

« Ne l'ouvre pas. »

— Mais de quoi s'agit-il... si je peux le savoir, messire ?

— C'est de... la poésie... d'un genre particulier. » Tellis se mit à rougir.

« Ho... »

— Cela s'appelle *Les Contes Merveilleux de l'Ange Vert*. Et je ne sais pas pourquoi. » Tellis toussa si fort qu'il en eut un haut-le-cœur. Il se redressa aussitôt. « Mais Muneat le voulait... et le travail est allé plus lentement que je l'aurais souhaité... mais je ne peux pas cracher sur deux deniers d'or pour un livre de moins de cent pages... »

Deux deniers d'or ?

« J'ai promis et il faut donc le livrer. » Tellis regarda Cerryl.

« Tu peux livrer un ouvrage, n'est-ce pas ? »

— Oui, messire... ha... où dois-je aller ?

— Chez maître Muneat. Tu vois la maison après la bourse ? Derrière le quartier des bijoutiers ? » Tellis essaya de se racler la gorge.

« Oui, messire, juste après la place des marchands ?

— Il habite dans la première maison sur le côté opposé, la toute première. Il y a une fontaine avec deux oiseaux dans la cour devant la façade. Tu entres par-devant. » Tellis fit une pause puis déglutit douloureusement. « Tu dois le remettre en main propre à maître Muneat. Il est petit, pas beaucoup plus grand que toi et porte une grosse moustache blanche. Il est chauve, également.

— Que...

— Tu dis seulement à la personne qui ouvre la porte que tu dois donner le livre à Muneat et à lui seul et que tu attendras ou que tu repasseras plus tard s'il le faut. Tu dois être très poli et ne le confier qu'à lui ou bien rentrer.

— Oui, messire.

Et mets ta belle tunique. Va la chercher et reviens. »

Lorsque Cerryl réapparut, Tellis avait enveloppé le volume dans le velours et l'avait attaché avec des bandes de vélin. Ainsi, on ne pouvait pas voir le livre. Le garçon regretta de ne pas savoir quels contes extraordinaires il contenait. Des anges verts ? Il avait déjà entendu parler des anges noirs de Vent d'Ouest, mais jamais d'anges verts.

« Tu ne fais pas de détours et tu reviens directement, d'accord ?

— Oui, messire. Je me rends tout droit chez maître Muneat. La première maison après la place des commerçants, sur le trottoir d'en face. Une fontaine avec deux oiseaux.

— Bien... »

Cerryl inclina la tête puis prit le livre avec précaution. Tellis ne bougea pas et l'apprenti sortit par la porte de devant.

Dehors, l'air était froid. Le soleil réchauffa un peu Cerryl lorsqu'il descendit l'allée des petits artisans vers la place. Les volets du tisserand étaient toujours fermés, mais il entendait néanmoins le bruit de la navette qui passait sur le métier à tisser.

De l'autre côté de la place des marchands, la porte de Fasse était entrouverte et un chariot stationnait au bord du trottoir. Quelqu'un venait prendre livraison de meubles ? Qui possédait assez d'argent pour pouvoir s'en payer d'aussi beaux, à part, évidemment, les Ducs et les Vicomtes ?

Cerryl tourna pour prendre l'avenue, passa devant l'auberge et son odeur de pain fraîchement cuit puis devant l'écurie qui, elle, dégageait des senteurs provenant des balles de foin entreposées derrière sa porte. Du foin ? Au tout début du printemps ? Il avait dû être stocké ailleurs pendant tout l'hiver.

Trois voitures étaient alignées devant la bourse aux grains ; leurs chauffeurs attendaient près de celle du milieu.

« Bonjour, mon garçon ! cria le plus vieux d'entre eux.

— Bonjour, monsieur. » Cerryl, le visage réchauffé par le soleil, souriait en descendant l'allée des bijoutiers. Les portes en fer des boutiques étaient toujours fermées. Il perçut l'odeur du métal chaud du dernier magasin avant d'arriver sur la place des marchands. Les charrettes multicolores la remplissaient déjà, mais seuls quelques clients potentiels flânaient.

Cerryl ralentit le pas en traversant la place. La première maison sur le trottoir opposé... Il s'arrêta devant le portail de fer forgé ouvert et regarda l'étendue d'herbe verte, entourée par des taillis longeant le muret, et traversée par un chemin de granit poli qui menait à une fontaine. Il y avait deux oiseaux, de chaque côté du jet d'eau qui plongeait dans le bassin. Comme l'avait dit Tellis.

Le garçon fixa la façade de l'habitation encore quelques instants. Le chemin faisait le tour de la fontaine et se terminait sur un portique aux colonnes et au toit de pierre qui abritait une immense porte en chêne rouge, à l'armature d'acier. Il avait cru que toutes les maisons de l'avenue étaient de plain-

pied, mais ce n'était pas le cas. Elles étaient tellement larges qu'elles donnaient cette impression. La résidence qui lui faisait face ne semblait posséder qu'un niveau, mais il était deux fois plus haut que la plupart des boutiques de l'allée des petits artisans.

Les volets, ouverts, révélaient des fenêtres en véritable verre. Il y en avait au moins une dizaine, de chaque côté du portique d'entrée. Chacune était composée d'une douzaine de vitres en losange qui captaient les rayons du soleil matinal et projetaient un reflet argenté sur l'herbe foncée devant le petit palais.

Bordant les pierres lisses qui formaient le chemin de granit, des massifs de fleurs, rectangulaires, exhibaient des plantes aux fragiles fleurs blanches. Leurs odeurs, composées de parfums qu'il n'avait jamais sentis, dérivait autour de lui.

Il redressa les épaules, passa le portail puis avança doucement, mais avec détermination, le long du chemin. Tellis lui avait dit de se rendre à la porte principale.

Quelques gouttes d'eau l'éclaboussèrent lorsqu'il passa près de la fontaine et il prit le livre de la main gauche, pour le mettre à l'abri.

À l'ombre du portique, un espace si grand qu'il se sentit soudain tout petit, il souleva le lourd heurtoir brillant et le laissa retomber.

Toc ! Le fort impact sur le heurtoir brisa le silence. Cerryl attendit.

Un homme aux cheveux gris, qui portait une tunique et un pantalon verts, ouvrit la porte. « Les marchands passent par la porte de service.

— Maître Tellis m'a dit de livrer ceci à maître Muneat, en main propre.

— Je lui donnerai, mon garçon, dit le serviteur avec un sourire aimable.

— Non, messire. En mains propres. Je peux attendre, si vous voulez. Ou revenir plus tard. »

L'homme en bleu fronça les sourcils. « Attends. » Il ferma la porte.

Cerryl trépigna. Le soleil le frappait dans le dos.

La porte s'ouvrit de nouveau et le serviteur regarda Cerryl. « Tu as bien dit maître Tellis ?

— Oui, messire. Le scribe. »

L'homme esquissa un sourire. « Je suis Shallis. Ne m'appelle pas messire, je ne suis que le sénéchal. » Il recula d'un pas. « Entre et attends dans le vestibule. »

Cerryl s'exécuta. Le plafond de l'entrée était deux fois plus haut que celui de la salle d'exposition de Tellis. Des planches de bois noir reliaient les voûtes de granit qui le soutenaient. La base de chaque pilier, en pierre polie aux teintes roses, était si lisse qu'elle brillait sous la lumière extérieure provenant de la porte ouverte.

« Tu peux t'asseoir ici, sur le banc. » Shallis ferma derrière le garçon et désigna un banc de chêne blanc au dossier bas, disposé devant un lambris de marbre rose. Il avisa les bottes de Cerryl puis hocha la tête. « Maître Muneat viendra lorsqu'il pourra.

— Merci. » Le garçon ne savait pas quoi ajouter. Il s'installa sur le banc tandis que Shallis passait sous la voûte pour pénétrer dans la demeure proprement dite.

Cerryl suivit des yeux le sénéchal et eut un aperçu de la pièce située derrière le vestibule, plus grande que la salle commune de la maison de Tellis, et même plus vaste que la cuisine de Dylert.

De là où il se trouvait, la seule voûte qu'il distinguait était drapée d'un tissu bleu qui chatoyait sous la lumière indirecte issue des fenêtres invisibles au garçon. Le sol de l'entrée qui menait à la pièce suivante était en carreaux de marbre poli qui s'emboîtaient si parfaitement que Cerryl n'aurait pas osé marcher dessus.

Sur le mur pendait un portrait encadré de dorures dont le garçon ne parvenait pas à discerner les traits. Il voyait seulement qu'il s'agissait d'un homme aux cheveux blancs, qui portait une chemise

immaculée, une sorte de courte veste bleue et des pantalons noirs. Deux lampes posées dans des appliques en bronze lustré, encadraient la peinture.

L'odeur des fleurs, plus forte dans le vestibule, rappela à Cerryl le jardin de Dyella, près de la scierie. Il se repositionna sur le banc et baissa les yeux vers le livre enveloppé de velours.

Il capta un bruissement presque inaudible et regarda vers la salle, où une femme, d'une minceur incroyable, traversa l'étendue de marbre blanc pour pénétrer dans la pièce de gauche, en passant à côté des draperies. Sa robe, d'un rouge profond, chatoyait sous la lumière indirecte. Cerryl avait cru qu'elle portait des bijoux argentés dans ses cheveux noirs, mais elle s'était déplacée avec tant de grâce et dans un tel silence qu'il n'en était pas sûr.

Il perçut une odeur différente, comme celle de fruits mélangés à des roses, qui s'évanouit aussitôt.

La gorge de Cerryl se serra lorsqu'il entendit un cliquetis sur le marbre. Une petite silhouette vêtue de bleu, avec des bottes en cuir de la même couleur, marchait vers le vestibule. L'homme portait une chemise de soie blanche, une longue veste et des pantalons assortis, de velours azur. Il était dégarni et sa moustache ainsi que ses cheveux blancs confirmèrent à Cerryl qu'il s'agissait bien de Muneat. Le garçon se leva et attendit. Le sénéchal, pâle, suivait Muneat.

« Jeune homme... Shallis m'a dit que tu es envoyé par Tellis. » Un sourire étonnamment timide traversa son visage épais, qui se terminait sur un menton carré.

« Oui, messire. Maître Tellis m'a demandé de vous apporter ceci. » Cerryl tendit le livre. « Il m'a bien ordonné de vous le remettre en mains propres. »

— En mains propres, ha ! » Muneat s'esclaffa et prit le livre. « En main propre. J'aimerais que les autres soient aussi droits. »

Ne sachant pas quoi répondre, Cerryl attendit que le vieil homme arrête de rire.

« Et tu n'aurais pas désobéi, pas aux ordres de Tellis en tout cas. Verial était pareil. J'ai promis deux deniers d'or à ton maître et je vais lui donner. Et un denier d'argent pour toi et deux de plus pour lui. »

Cerryl se tut lorsque Muneat lui tendit une petite bourse en cuir, puis une pièce d'argent. « Les deniers de ton maître sont dans le petit sac. La pièce est pour toi. »

— Je vous remercie, messire. » Cerryl inclina la tête. « Et maître Tellis également. »

— C'est toujours un plaisir de faire affaire avec Tellis. Toujours un plaisir. » Muneat eut un large sourire. « Et je suis ravi de t'avoir rencontré, jeune homme. Comment t'appelles-tu ? »

— Cerryl, messire.

— Cerryl. Un joli nom. Et bonne journée à toi. » Muneat éclata de rire à nouveau et se tourna vers le sénéchal.

Shallis s'avança pour ouvrir la porte.

« Merci, messire, répéta Cerryl. »

— Bonne journée à toi et à ton maître. Dis-lui que je lui en prendrai un autre, dans une huitaine à peu près.

— Oui, messire. »

Cerryl resta sur les pierres de granit, face à la fontaine, pendant un long moment. Puis il glissa la bourse dans sa chemise et le denier d'argent dans une fente, à l'intérieur de sa ceinture. Pour lui, cet endroit était bien plus sûr qu'une besace, même s'il n'avait jamais entendu parler d'un seul vol de bourse à Havreclair. Mais il n'avait aucune envie de découvrir l'existence de ce genre de pratique à ses dépens.

De retour sur l'avenue, Cerryl se retourna pour jeter un dernier coup d'œil à la maison, au

palace plutôt, puis il passa en revue la demi-douzaine de demeures identiques situées à côté. Il remua la tête. Il n'avait aucune idée de ce qu'être riche signifiait. Dylert se considérait comme un homme riche. Il détourna le regard de l'avenue. Il sentait encore l'odeur des fleurs qui parfumaient la maison de Muneat.

Et la robe rouge ; il fallait vraiment avoir beaucoup d'argent pour porter de tels vêtements sans raison particulière. Il s'obligea à traverser la place des marchands assez vite et passa devant les bijoutiers et les artisans avant d'arriver dans la rue de Tellis. Il ne pensait plus au denier d'argent qu'il avait dans la ceinture. Il était facile de dépenser des pièces, mais les obtenir était une autre histoire. Sauf pour les gens comme Muneat.

Dans la boutique, il se rendit directement dans l'atelier. Tellis était effondré sur son bureau.

« Vous allez bien, Messire ? »

Tellis se redressa doucement. « Il était là ? Tu lui as bien donné ? »

— Oui, messire. » Cerryl tendit la bourse. « Il m'a donné ceci et m'a dit qu'elle contenait deux deniers d'or et deux d'argent pour vous. »

Les yeux du scribe brillèrent. Il prit le petit sac de ses mains tremblantes et l'ouvrit.

Il fit tomber les pièces sur le bureau.

« Il y a trois deniers d'argent, en plus de ceux d'or. Tu n'as pas recompté ? »

Il m'a tendu la bourse, messire. Et c'est ce qu'il a dit. J'ai pensé qu'il ne valait mieux pas mettre sa parole en doute.

— Muneat nous joue des tours, mais, contrairement à d'autres, il est généreux. » Les lèvres de Tellis formèrent un sourire fatigué. « Il t'a donné quelque chose ? »

— Oui, messire. Un denier d'argent.

— Bien. Mets-le à l'abri. » Son sourire s'évanouit. « Ne t'attends pas à en revoir de sitôt. »

— Non, messire. J'en suis bien conscient. » Cerryl fit une pause. « Maître Muneat a dit qu'il en voudrait un autre, dans une huitaine à peu près. »

— L'a-t-il ouvert en ta présence ? »

— Non, messire. »

Tellis hocha la tête lentement.

« Messire... Comment se fait-il... je veux dire... je suis resté assis dans le vestibule... avec du marbre poli... »

— Il a plus d'argent que beaucoup », dit Tellis avec sérieux. Il se massait le front sans regarder Cerryl. « C'est l'un des plus grands marchands de graines de Candar. Je crois qu'il a même quelques navires qui voguent jusqu'à Lydiar. »

Cerryl parcourut du regard l'atelier qu'il trouva soudain très exigü. Il était plus petit que le vestibule du palais de Muneat.

« Il n'est pas le seul à être riche à Havreclair, Cerryl. Loin de là. »

L'apprenti se demanda à quoi pouvait bien ressembler l'intérieur des demeures des autres nantis.

« Apporte-moi un peu du thé que Beryal a préparé. »

— Oui, messire. » Cerryl partit dans la cuisine.

« Du thé jaune... du thé jaune... » marmonna Tellis dans le dos du garçon. « Les ténèbres détestent ce breuvage... »

Beryal leva les yeux de la table de la cuisine où elle versait un liquide chaud dans une tasse. « Tu es déjà revenu ? »

— Ils ne m'ont pas fait attendre. Tellis veut du thé. » Il regarda la salle commune, propre, petite et claire. Très claire.

« Il est têtue », dit Beryal en tendant à Cerryl une petite tasse. « Il ne veut pas rester au lit. Non... il préfère se lever et nous faire partager son mal.

— Il n'a pas l'air bien.

— C'est ce qui arrive lorsqu'on boit trop d'hydromel, à l'auberge le soir. Benthann ne peut même pas se lever. » Beryal fronça les sourcils. « Apporte au maître son thé jaune. »

Cerryl retourna dans l'atelier.

Tellis prit la tasse sans rien dire.

Le garçon tailla sa plume puis remua l'encre. Il posa *La Science des Mesures et des Comptes* sur le pupitre et l'ouvrit à la page marquée. Il voyait encore le marbre poli, les tentures chatoyantes, la robe rouge... et même le velours bleu et la chemise en soie portés par Muneat. Cerryl avait appris, en parlant avec Pattera, que la chemise seule coûtait au moins un denier d'or. Il n'avait jamais vu ça de toute sa vie.

Il prit une profonde inspiration. Il ne pouvait pas changer les choses. Pas encore, et peut-être qu'il ne le pourrait jamais. Il trempa la plume dans l'encre. Mais tu peux devenir quelqu'un d'autre et pas seulement un scribe... tu le peux !

À son bureau, Tellis buvait une gorgée de thé jaune.

CERRYL TREMPA LA PLUME DANS L'ENCRIER puis recommença à écrire sur la page devant lui. Il essayait de se concentrer sur les mots et la forme des lettres. Il savait que, même si sa copie ressemblait très exactement au modèle du scribe, son maître suggérerait néanmoins quelques améliorations à apporter. Parfois, Tellis chantait ses louanges et à d'autres moments, il se plaignait de la façon dont Cerryl copiait tel ou tel type de lettres ou du fait qu'il n'appréhendait pas complètement les difficultés du métier de scribe.

L'apprenti retint un soupir. Trop de soupirs, avait-il découvert, suscitaient des questions gênantes. Il se concentra sur le livre posé sur le pupitre.

... il faut décoller l'intérieur de l'écorce des roseaux, puis la faire sécher jusqu'à ce qu'elle devienne rigide. On doit ensuite la réduire en une poudre très fine à l'aide d'un pilon...

Pour quelle raison la poudre d'écorce de roseau repoussait-elle le chaos ? Qui avait découvert cette propriété ? Malgré tous les livres que Tellis l'avait obligé à lire, Cerryl avait l'impression d'en savoir encore moins que lorsqu'il était arrivé à Havreclair, il y a plus d'une saison. Chaque ouvrage offrait plus de questions que de réponses.

Scrittchhh... En entendant le bruit de la porte d'entrée, Tellis recula presque jusqu'à la grande poubelle qui lui arrivait à la taille, puis il fit le tour de son bureau pour se rendre dans la salle d'exposition.

« Continue de copier cet herbier », dit le maître scribe en passant à côté de Cerryl.

Le garçon se dit que connaître les plantes qui soignent était intéressant, sans doute plus que les livres de comptes, mais que cela n'allait pas l'aider à contrôler le chaos. Il fronça les sourcils et pensa à ce qu'il avait ressenti lorsqu'il avait essayé de réchauffer son eau. La poudre d'écorce de roseau l'aiderait-elle à réduire la chaleur dans son corps et le mal de tête qu'il ressentait chaque fois qu'il invoquait le chaos ?

Grâce à la porte ouverte, Cerryl apercevait un éclat blanc dans l'autre pièce. Il se redressa et écouta attentivement.

« ... comment pourrais-je vous être utile, très cher sire ? Vous désirez un livre d'histoire... ? »

Cerryl n'entendit pas la réponse, prononcée trop bas.

« Ha, oui... Cela prendra plusieurs huitaines, peut-être plus... vous comprenez ? »

— ... comprends... épaisse reliure... vélin vierge... combien... ?

— Trois deniers d'or, honorable sire.

— C'est cher.

— Rien que le vélin et le cuir coûtent...

— Pas plus de cinq huitaines, scribe, ou tu ne toucheras pas une pièce. Et tout par ta main. Aucune autre âme ne doit avoir accès à l'original. Compris ? »

De là où il se trouvait, Cerryl perçut tout de même la froideur et le pouvoir dans la réponse du mage.

« Oui, messire. Avant cinq huitaines, avec une reliure épaisse et le plus beau vélin vierge.

— Personne d'autre que toi.

— Oui, messire. »

Cerryl dut écarter très vite la plume de la page pour empêcher qu'un peu d'encre ne coule dessus. Il essuya la tache sur le bois, nettoya la pointe puis reprit son laborieux travail de copie *Des Herbes et leurs Remèdes*, en prenant un air occupé, pour anticiper le moment où Tellis reviendrait dans la pièce.

« Je ne sais pas où je vais trouver le temps. Mais trois pièces d'or, ça ne se refuse pas. » Le scribe fronça les sourcils, toussa, puis baissa les yeux sur l'ouvrage usé qu'il tenait dans les mains. « On mérite sa paye, lorsqu'on travaille avec les mages.

— Je pourrais le copier, messire, proposa Cerryl.

— Je m'en occuperai moi-même, rétorqua Tellis.

— Si cela devient trop difficile, je peux m'en occuper. » Le scribe secoua la tête. « Les blancs exigent que certains ouvrages ne soient copiés que par les maîtres.

— Pourquoi ça ?

— Cerryl... » Cette fois, ce fut Tellis qui soupira, sans aucune discrétion. « Tu n'écoutes donc pas ? Le Conseil Blanc homologue chaque artisan de Havreclair. Tu vois l'étoile cerclée au-dessus de la porte ? Dois-je te rappeler ce que ce symbole signifie ? Sans cette étoile, je n'obtiendrais aucun travail de la part du Conseil... ou d'aucun des mages.

— Mais vous êtes le meilleur de Havreclair. Tout le monde le dit dans le quartier, lança Cerryl sur un ton vif.

— Tu es fidèle, je ne peux pas te retirer ça, répondit Tellis. Les mages demandent plus que du talent, Cerryl. Ils exigent aussi de la loyauté. Sans l'approbation du Conseil Blanc, un marchand ou un artisan ne peut pas devenir un travailleur assermenté. Et ceux qui ne le sont pas, ne travaillent pas avec le Conseil. » Tellis renifla. « Ni avec beaucoup d'autres clients, d'ailleurs.

— Même ceux qui sont compétents ?

— Quel marchand oserait faire du commerce avec un scribe qui n'est pas reconnu par le Conseil ? Même Muneat abandonnerait ses petits plaisirs.

— Il a de l'argent...

— L'argent ne donne pas le pouvoir, Cerryl. Même si parfois les riches parviennent à se l'acheter. Bon... je ferais mieux de commencer. Pose l'herbier sur l'étagère du haut. Tu pourras copier lorsque je me reposerais. Va me chercher l'écorce de chêne et le vélin dont je vais avoir besoin. »

Cerryl nettoya la plume, puis s'essuya les mains. Il se leva et prit *Des Herbes et leurs Remèdes*.

Tellis posa le livre, dont la couverture ne portait aucune mention, sur le pupitre et l'ouvrit à la page de garde.

Cerryl avisa les mots inscrits dessus et se figea, pendant un instant qui lui parut trop long, en lisant le titre : *Les Couleurs du Blanc*. Tellis avait le volume entier sous les yeux ; pas seulement la première partie, mais l'ouvrage complet, celui qu'il rêvait de lire depuis si longtemps. Et il n'avait pas le droit de le toucher.

« Ne reste pas là. Vas-y. Passe d'abord chez Nivor pour l'écorce de chêne noir. Tu sais de quoi je parle. J'aurais ensuite besoin de vélin vierge. Mais reviens ici mettre l'écorce à tremper avant de repartir chez Arkos. »

Même s'il allait devoir parcourir le double de distance, le garçon acquiesça poliment. « Ha, messire... Je vais devoir payer Nivor, non ?

— Mince... oui. Arkos me fera crédit, mais Nivor ne fait confiance à personne. » Tellis fouilla dans sa bourse. « Pas plus d'un denier d'argent et cinq de cuivre pour dix longueurs d'écorce, quoi qu'il te dise. S'il refuse... ne prends rien.

— Oui, messire. » Cerryl regarda les pièces et les transféra dans sa propre bourse, là où se trouvaient déjà ses trois deniers de cuivre.

« Tu lui répéteras ce que je viens de dire. » Tellis changea de position sur le tabouret. « Il est plus proche du bandit que de l'apothicaire... mais ne lui dis pas ça. Vas-y, maintenant.

— Oui, messire. »

Quelques instants plus tard, Cerryl avait enfilé sa plus belle tunique, celle qu'il portait pour les courses et les jours de congé, et s'était élancé dehors, dans l'après-midi printanier. Un soupçon de froideur hivernale persistait et le ciel était gris, annonciateur d'une averse qui tomberait avant le soir. Il espérait que la pluie ne serait ni trop forte, ni trop persistante ; le mal de tête qui accompagnait les précipitations ne le réjouissait guère.

Il s'étira puis longea l'allée des petits artisans. Au bout d'une douzaine de pas, il jeta un œil vers la fenêtre de Pattera, entrouverte, comme à l'accoutumée. Seul son père travaillait devant le grand métier à tisser. Il tourna son regard vers la place.

« Toi ! »

La voix, tranchante et haut perchée, venait de derrière Cerryl. Il s'arrêta presque. Qui pouvait bien l'appeler ? Ne s'adressait-on pas au maître tisserand ?

« Toi là... en bleu. »

Cerryl se retourna. Sa gorge se serra lorsqu'il vit la tunique, la chemise et les pantalons blancs. Il s'inclina aussitôt. « Je ne m'étais pas rendu compte... excusez-moi, messire...

Non, en effet, tu n'avais pas réalisé. » La phrase fut ponctuée par un rire musical dont la tonalité glaça Cerryl. Il s'aperçut alors que le mage était une femme, une silhouette attirante aux cheveux rouge vif et dont les yeux, perforants, semblaient posséder à la fois toutes les couleurs et aucune. Il sentit un léger parfum, du bois de santal, dériver jusqu'à lui.

Silencieux, il s'inclina de nouveau.

« Tu habites ici, jeune homme ?

— Oui, messire. Je suis l'apprenti de Tellis.

— Le scribe ? » Elle rit une nouvelle fois. « Très intéressant ? Tu sais lire ?

— Oui, messire. » Comment un apprenti scribe aurait-il bien pu ne pas savoir lire ? Cerryl garda cette remarque pour lui.

« Les deux langues ?

— J'ai plus de mal avec celle du Temple qu'avec l'ancienne vraie langue, admit-il.

— L'ancienne vraie langue, dit-elle d'un air songeur. Et tu dis ce que tu penses. De mieux en mieux. Quel est ton nom ?

— Cerryl, messire. » Le garçon avait du mal à contenir les tremblements dans sa voix. Il avait l'impression de passer un examen, une évaluation dangereuse, sans qu'il puisse en juger la nature ni la cause.

« Cerryl, l'apprenti scribe... » Elle éclata d'un rire encore plus musical que le précédent. « Continue d'apprendre les lettres et tout ce qui peut te servir. Cela pourrait suffire. » Elle fit une pause et sa voix se fit soudain plus dure. « Tu peux continuer la course que ton maître t'a envoyé faire. »

Cerryl essaya de reprendre contenance en inclinant la tête.

« Pars.

— Oui, messire. » Il salua encore, se retourna et se hâta vers la place puis vers la boutique de Nivor, l'apothicaire.

La femme en blanc, assurément une magicienne, n'était guère plus vieille que Cerryl. Il frissonna en se rappelant les yeux froids qui changeaient de couleur à chaque mot et son rire cruel. Il n'avait guère envie de savoir ce qu'elle avait voulu dire à propos de son apprentissage. Il suffirait. Mais à quoi ?

Il n'arrivait pas à cesser de trembler. Il y avait tellement de choses cachées à Havreclair. Son bref passage chez maître Muneat lui avait montré un aspect inconnu jusqu'alors, mais il en subsistait d'autres. Même s'il ne parvenait à voir qu'une petite partie du pouvoir du chaos qui était dissimulé, il arrivait tout de même, contrairement à l'argent du grainetier, à le ressentir.

Et la puissance cachée du chaos, à l'inverse des deniers d'or, le faisait frémir.

CERRYL ALLONGE SUR LE DOS, la fine couverture et sa veste en cuir posées sur lui, ne tremblait pas vraiment ; mais il n'avait pas non plus très chaud. Il regardait les poutres du plafond et ses pensées se projetaient bien au-delà.

Tellis possédait un exemplaire complet des *Couleurs du blanc*. Ce volume contenait les passages manquants de l'ouvrage que Syodor lui avait donné. L'apprenti scribe se tourna sur un côté et replia les jambes pour se mettre en boule. Il essaya de ne plus songer au livre enfermé dans le meuble de l'atelier et d'effacer de sa mémoire l'existence de la clef cachée dans une niche, près de la porte.

« Ce n'est pas comme si... ? » murmura-t-il. Pas comme si quoi ? Comme s'il allait voler ? Il n'abîmerait pas le livre. Il le lirait dans l'atelier, dans le noir. Volerait-il du savoir ? Pour commencer, la connaissance appartenait-elle à quelqu'un ? Ou était-ce ainsi que les mages restaient au pouvoir ; en gardant pour eux leur savoir ?

Cerryl se tourna une nouvelle fois et reprit son examen des poutres du plafond. Soupirer ne servirait à rien. Il sentait presque l'appel de l'ouvrage blanc.

Tellis n'avait pas ordonné de ne pas le lire, il avait simplement dit que personne ne devait le copier. Cerryl se rendit compte de son aveuglement. On ne devait pas le toucher parce que les mages blancs n'autorisaient personne, à part le maître artisan, à le lire. Un scribe qui s'avérerait être le fils d'un mage ?

Ils découvriront bien un jour que tu peux agir sur le chaos... s'ils ne le savent pas déjà. Ne vaudrait-il mieux pas que tu apprennes ce que tu peux dès à présent ? Il repoussa cette idée et se tourna sur sa paillasse. Puis il se retourna encore. Quelques instants plus tard, il regardait de nouveau le plafond.

Il finit par s'asseoir au bord du lit et balança ses pieds sans qu'ils ne touchent le sol froid. Puis il se leva. Il ouvrit sa porte et balaya du regard la cour, silencieuse et obscure. Les seuls sons audibles étaient produits par le vent ainsi que par des sabots et des roues d'un chariot qui passait au loin dans l'avenue.

En silence, Cerryl prit une profonde inspiration. Il traversa la cour sans faire de bruit, seulement vêtu de sa veste et de ses sous-vêtements. La porte de la salle commune ne grinça pas très fort. Il la referma et marcha dans la cuisine.

Il se glissa dans l'atelier et, grâce à sa vision nocturne, n'eut pas besoin d'allumer une bougie. Il sortit la clé du renforcement où elle se trouvait et s'en servit pour ouvrir la porte du meuble. Le livre se trouvait dans le premier tiroir, illuminé en partie, aux yeux de Cerryl, par les traces de chaos qui le constellaient. Pendant quelques instants, il ne le toucha pas.

Aucun des mages blancs ne pourrait deviner que Cerryl l'avait lu : leur immense pouvoir recouvrerait les résidus de chaos qu'il pourrait laisser. Il se rinça tout de même les mains dans l'eau froide qui restait au fond de la cruche. Il espérait ôter un peu des traces de l'énergie chaotique qui le parcourait et qui s'échappait par le bout de ses doigts. Il s'essuya sur sa serviette qui n'avait pas séché depuis le dîner, puis se retourna et prit le livre dans le tiroir pour l'apporter sur le pupitre. Il

l'installa et l'ouvrit vers le milieu, là où il pensait que la deuxième partie commençait.

Dans l'obscurité, et malgré sa vision nocturne, il avait du mal à lire.

Un mage doit se servir de l'ordre pour canaliser le chaos, car rien d'autre ne peut maîtriser la flamme pure du chaos. Mais cet ordre ne doit pas prendre le dessus ; son pouvoir risquerait alors de ne plus servir le bien...

Cerryl avança de quelques pages. Il voulait des réponses, pas de la philosophie.

... il existe deux manières de soigner. Une à base d'ordre pour fortifier le corps et une autre qui se sert du chaos afin de détruire toutes les maladies qui prennent pour origine les endroits où le monde mortifie la chair... Pour la deuxième, le mage doit vérifier la source de la mortification... ses énergies doivent détruire cette source et aucune autre, car toute autre destruction entraînerait assurément la mort du patient...

Cerryl avait envie de se donner des coups sur le front. Comment pouvait-il arriver à concentrer des énergies chaotiques à l'intérieur de quelqu'un ? Il comprenait les idées, même celles qu'il découvrait. Mais la technique restait un problème. Il tourna quelques pages.

... ceux qui contrôlent les feux aériens doivent comprendre que l'éther agit comme s'il était un élément de l'ordre et qu'il repousse les énergies chaotiques lancées par le mage...

Il n'apprenait rien de plus et s'en rendait bien compte. Malgré l'air froid nocturne, son front était couvert de sueur. Il continua sa lecture.

... afin qu'au moins une ligne de chaos se reforme dans le globe d'un tel feu fondamental, lancé grâce à son propre pouvoir, même sur une infime distance...

Cerryl se força pour continuer à lire. Il n'en savait peut-être pas assez.

Il n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé lorsqu'il rangea l'ouvrage. Il lui semblait que sa tête tournait sur ses épaules et qu'elle était pleine de sciure brûlante. Il referma le meuble, remit la clé dans sa niche et retourna en silence dans sa chambre.

Il ferma la porte et fronça les sourcils en regardant, dans le noir, sa paillasse. Rien ne bougeait et le silence n'était troublé que par le bruit du vent. Pourtant, il avait tout de même l'impression que quelqu'un l'observait.

Il se glissa sous la couverture en tremblant et se rendit compte que ses pieds étaient aussi froids que des blocs de glace. Il frissonna une nouvelle fois et s'endormit avant d'avoir l'occasion de recommencer.

CERRYL, INSTALLÉ SUR LA TABLE DE TRAVAIL , copiait *Des Herbes et leurs Remèdes*. Il se détourna du livre et réprima un bâillement. Le temps qu'il passait, la nuit, à lire au lieu de dormir, se remarquait surtout en fin de journée. Il essayait pourtant de ne pas trop bailler devant Tellis.

« Tu sommeilles encore », observa le maître scribe depuis le bureau où il travaillait sur *Les Couleurs du Blanc*. « C'est à cause du livre d'histoire. Tu l'as terminé ? »

— Je l'ai lu, répondit Cerryl. Il reste beaucoup de choses que je ne comprends pas. » Il plissa le nez en sentant une légère odeur. Provenait-elle de la surface de la table ou des restes de galles de chêne pourrissant au fond de la poubelle ?

« Alors n'hésite pas à demander », répliqua Tellis, les yeux fixés sur l'ouvrage. Ses doigts fermes traçaient les mots qu'il copiait sur le vélin vierge. « Que trouves-tu difficile à comprendre ? »

Cerryl trempa sa plume puis copia un moment avant de répondre. « Tellement de choses. » Il s'arrêta, vérifia que son instrument ne touchait plus le vélin et répondit : « Le livre parle d'oiseaux de fers qui ont apporté la voie blanche à Candar, mais rien n'est dit sur l'époque qui a précédé Cyador.

— Je pensais que tes questions concernaient des sujets difficiles à comprendre. »

Tellis continuait de copier et fixait l'ouvrage. Sa plume disparaissait presque entre ses doigts assurés.

« J'en ai aussi à ce sujet, maître Tellis. » Cerryl acquiesça et recopia quelques mots, la tête ailleurs. Il essayait de trouver une question à poser à propos de l'histoire.

« Je t'écoute, dit Tellis.

— Il y en a tellement, mais Vent d'Ouest me pose problème. Comment pouvait-on vivre sur le toit du monde ? Plus personne n'y habite, mais les livres d'histoire racontent qu'il y faisait plus froid à l'époque. Pourtant, Vent d'Ouest a prospéré jusqu'à ce que le temps se réchauffe. » Cerryl aurait aimé sourire. Il était parvenu à trouver une question. Il se contenta pourtant de tremper sa plume et de continuer à copier.

« Ho, Cerryl. » Tellis poussa un soupir. « Tu lis et tu comprends les mots. Mais tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez. Lorsque les hivers étaient plus froids, seuls les anges pouvaient supporter d'être sur le toit du monde pendant la majeure partie de l'année. Inutile pour eux de dépenser de l'or et des efforts pour se protéger. Rares étaient ceux capables d'atteindre leur citadelle. Après le grand changement, lorsque les saisons sont devenues plus clémentes, les terres de l'ouest se sont rappelé ce qui, autrefois, leur appartenait. Elles ont alors juré de reconquérir ces domaines, parce que l'augmentation des températures avait rendu les étés dans les plaines plus durs pour les troupeaux et l'herbe verte des montagnes plus attirante. Le toit du monde était accessible pendant la quasi-totalité de l'année et les gardes réduits à leur portion congrue. Tu comprends ? »

— C'est évident lorsque vous l'expliquez ainsi, maître Tellis, mais les livres d'histoire ne le racontent pas de la même façon. » Cerryl fronça les sourcils en remarquant l'élargissement des traits de ses lettres. Il essuya la pointe de la plume et sortit le canif pour l'aiguiser.

« Les ouvrages historiques sont écrits pour les hommes qui réfléchissent, pas pour ceux qui veulent que chaque mot soit expliqué. »

La voix de Tellis restait douce, mais Cerryl ne put s'empêcher de tressaillir. Il méritait sans doute cette réprimande. Il essaya la pointe retaillée sur le palimpseste, puis hocha la tête : l'épaisseur était bonne.

« Ton esprit et ton cœur sont plus jeunes que tu ne l'es en réalité, ajouta Tellis. Je ne peux rien faire pour ton cœur, mais par amitié pour Dylert, je t'apprendrai à réfléchir. Tu as une autre question ? Une meilleure ? »

Cerryl ne répondit pas immédiatement. Il étouffa de nouveau un bâillement.

« Qu'importe ta fatigue, tu dois toujours garder l'esprit vif et alerte. » Tellis attendit quelques instants puis ajouta, « surtout à Havreclair. »

Le garçon baissa les yeux et essaya de trouver une meilleure question. Après un silence bien trop long, il ouvrit la bouche. « Il n'est dit nulle part comment les mages noirs parviennent à contrôler les vents. Les magiciens blancs peuvent créer le feu et je sais que le feu forme des déplacements d'air, mais... » Il laissa sa phrase en suspens.

« C'est une interrogation bien plus intéressante », dit Tellis.

Cerryl était rassuré. De l'arrière de sa main libre, il se couvrit la bouche. Cherchait-il à bloquer l'odeur qui suintait de la table abîmée ou simplement à cacher sa fatigue ?

« On nous apprend que les grands vents naissent dans les endroits froids, au-dessus du toit du monde et dans le Grand Nord. C'est du moins de là qu'ils semblent provenir. Les mages noirs, comme leurs ancêtres les anges noirs, sont des créatures du froid et sont donc plus proches du vent et de la froideur. Les mages blancs, eux, sont issus de la chaleur du soleil et maîtrisent les flammes et la prospérité. » Tellis hocha la tête.

« Mais il faut du feu pour forger le métal et les mages blancs ne supportent pas son contact, objecta Cerryl.

— J'ai touché du fer glacé un jour. Il aspirait toute la chaleur de mon corps. » Tellis sourit. « Souviens-toi que rien n'est ce qu'il paraît. J'ai beau faire de mon mieux pour t'instruire, il y a bien des choses qu'un maître scribe ne connaît pas, même s'il a eu la chance de recevoir une éducation comme la mienne. »

Cerryl couvrit encore sa bouche. Allait-il arrêter de bâiller ?

« Heureusement que nous avons presque fini notre journée. » Tellis fixa Cerryl puis secoua la tête. « Vas-y. Une petite sieste te fera du bien. Beryal ou Benthann viendront frapper à ta porte. Ne lis pas, dors, reviens dîner et profite d'une bonne nuit de sommeil. Demain, je serai à la tour. Ils ont besoin d'un scribe. Pendant ce temps, tu continueras à copier l'herbier. Hier, Nivor a demandé où tu en étais.

Oui, messire. » Cerryl acquiesça poliment. L'herbier, sans être complètement ennuyeux, n'était pas aussi intéressant que le livre d'histoire qu'il lisait pour pouvoir répondre aux questions de Tellis.

« Tu peux y aller. »

Cerryl ferma l'herbier, nettoya la plume, reboucha l'encrier et se lava les mains. Tellis ne leva pas les yeux de sa copie des *Couleurs du Blanc*.

« Nous allons bientôt dîner », annonça Beryal depuis la cuisine lorsque le garçon traversa la salle commune.

« Merci, Beryal. » Dehors, le vent était froid et apportait des effluves de laine mouillée en provenance de la ruelle. Il s'essuya le front avec le revers de sa chemise.

Il fit deux pas puis s'arrêta au milieu de la cour. Il se tourna vers le portail, assuré d'y voir Pattera. Mais son regard ne trouva personne. Il fronça les sourcils, persuadé que quelqu'un l'observait.

Il attendit quelques instants puis se retourna vers la maison. Personne non plus devant la porte de la salle commune. Retour vers le portail, puis vers la chambre que Tellis et Benthann partageaient. Les portes étaient fermées et l'allée vide.

Il se remit à marcher vers la pièce où il dormait, mais la sensation d'être observé persista lorsqu'il y entra. L'endroit était pourtant vide.

Cette impression disparut aussi vite qu'elle était arrivée. Cerryl haussa les épaules et ferma la porte.

Transi de froid, il n'arriverait pas à dormir. Il ferma les volets puis, presque à la dérobée, sortit le verre de divination de derrière le panneau de bois qu'il avait détaché, là où se trouvaient ses livres.

Avait-il le droit ? Il regarda le miroir encadré d'argent. Le reflet lui montra le visage d'un garçon mince, avec quelques poils au menton. Pas encore un homme. Pourquoi envisageait-il seulement d'utiliser le verre ? Il se tourna vers les volets fermés. Il devait pourtant agir. Il avait de plus en plus l'impression qu'on cherchait à le diriger, que les autres possédaient des réponses et que, s'il attendait trop longtemps, il aurait de moins en moins de choix.

Il reporta son regard vers le verre puis fronça les sourcils. Oserait-il ? Ou pas ? Serait-ce la blonde aux reflets rouge ou la rousse ?

Il aurait dû oublier la fille en vert, mais il n'y arrivait pas. Pourquoi ? Comment un apprenti scribe pouvait-il aspirer à prendre une épouse ?

« Épouse ? » Il murmura ce mot. Quelle idée idiote. Il n'avait aucune chance de devenir un mage blanc, même avec son don et son apprentissage secret. Pas plus que de devenir aussi riche de Muneat.

Il écarta ces pensées, déglutit, et regarda le miroir. Lorsqu'il se concentra, le brouillard blanc se forma puis s'effaça.

La jeune femme était assise derrière un bureau de chêne doré, dans une petite pièce. Des tentures vertes cachaient les murs et derrière elle se trouvait un lit haut, recouvert d'oreillers et de draps en soie bleus et verts. Les volets en bois étaient fermés.

Une plume à la main, elle écrivait, concentrée. Elle posa l'instrument sur son support puis fronça soudain les sourcils.

Cerryl s'aperçut qu'elle était plus âgée. Mais il l'était lui aussi. Elle leva les yeux du bureau et les tourna dans une direction puis à l'opposé.

Elle se leva et alla à la fenêtre puis fit demi-tour. Elle avisa alors le miroir sur le mur.

Cerryl cessa aussitôt de se concentrer sur le verre. Elle savait que quelqu'un l'observait, mais comment ?

Dès qu'il avait arrêté de fixer le miroir, l'objet s'était mis à irradier de la chaleur, comme s'il avait été chargé de feu chaotique. Il s'essuya le front et se sentit soudain encore plus fatigué qu'auparavant.

À toute vitesse, de peur d'être observé par un autre voyant, il remit le miroir dans sa cachette. Il attendit quelques instants et prit ensuite une grande inspiration, rassuré. Le sentiment d'être observé avait disparu. Il s'était servi du verre et s'en était tiré.

Pour cette fois, lui rappela une petite voix dans sa tête. *Pour cette fois*.

Il esquaissa un sourire, retira ses bottes et s'allongea sur sa paillasse. À peine étendu, il ferma les yeux.

Il se retrouva presque aussitôt en train de marcher dans une salle au plafond haut et voûté, dont les murs tenaient grâce à des colonnes cannelées en pierre blanche. La pièce était vide et pourtant, elle ne l'était pas.

« Toi... l'apprenti du scribe, tu n'as rien à faire ici. Si tu restes, il va te réduire en cendre. »

La voix était sensuelle, mais Cerryl n'arrivait pas à distinguer le visage. Il se retourna. Derrière lui, personne.

« Tu ne me verras pas, à moins que je le désire. Nous, les blancs, contrôlons la lumière. Si tu étais doué, tu pourrais le faire, toi aussi. A une moindre échelle, évidemment. » Il avait déjà entendu le rire invisible et cruel qui ponctua la phrase.

Toc !

« Debout, dormeur. Le dîner est prêt ! »

Cerryl s'extirpa du brouillard blanc. La magicienne rousse était-elle vraiment apparue dans son rêve ? Il ne l'avait pas vu, mais avait reconnu sa voix. Comment aurait-il pu l'oublier ? Il frissonna.

« Cerryl !

— J'arrive, cria-t-il. J'arrive. » Il avait l'impression que sa tête était passée dans la presse à relier.

« Tu as intérêt. » Benthann s'éloigna et il s'assit sur sa paille pour mettre ses bottes.

Il se leva quelques instants plus tard et eut du mal à rester debout, gêné par un mal de tête qui le lançait par intermittence. Il se reprit, sortit de sa chambre et traversa la cour pour arriver dans la salle commune.

« Tu as fait un somme ? » Tellis leva les yeux de la burkha qui fumait dans son assiette.

« Oui, messire. Vous aviez raison, j'étais fatigué. » Cerryl s'assit sur le banc en essayant de ne pas se mettre trop près de Beryal. Il coupa un morceau de pain noir et le posa à côté de son assiette. Puis il se servit une louche de ragoût à la menthe. « Ça sent bon.

— C'est vrai. Et tu le répètes chaque fois. » Beryal se mit à rire. L'apprenti haussa les épaules et enfourna une cuillère de ragoût qu'il fit passer avec du pain.

« C'est bientôt l'été. Le véritable été », grogna Tellis en reprenant une part de burkha.

« Il a fait chaud aujourd'hui », dit Cerryl. Il but une gorgée. Le bon goût de l'eau de Havreclair l'étonnait encore.

« Dans une huitaine, les températures auront encore augmenté. Les gens passeront toutes leurs journées dans les rues. » Beryal renifla. « Rester dedans sera insupportable.

— Cette après-midi, dans la cour, j'ai senti quelqu'un m'observer, dit Benthann en se tournant vers Beryal. Tellis et Cerryl étaient tous les deux dans l'atelier et tu étais au marché. Lorsque j'ai regardé dans la ruelle, il n'y avait personne. » Elle fronça les sourcils. « Cela m'est déjà arrivé, la huitaine passée.

— Je pourrais jurer avoir entendu quelqu'un dans la rue hier soir. » Le regard de Beryal passa de son assiette à Cerryl. « Pas toi ?

— Je me suis endormi en essayant de lire un ouvrage d'histoire. » Le garçon prit un air penaud et baissa les yeux. Ce n'était pas la première fois qu'il s'écroulait ainsi de sommeil. « Eh bien mon garçon... » Tellis se racla la gorge.

« Même ton apprenti consciencieux ne parvient pas à rester éveillé devant ces vieux livres. » Benthann éclata de rire. « Cela prouve au moins qu'il est normal.

— Il l'est bel et bien. » Beryal esquissa un léger sourire.

Cerryl rougit.

Benthann se remit à rire. « Un scribe n'est pas censé s'endormir sur un livre, dit Tellis, qu'il soit normal ou pas.

— Quel rabat-joie. » Benthann fit une moue exagérée.

« Mange », ordonna Beryal.

Cerryll obéit. Avec une telle migraine, il valait mieux éviter l'affrontement ; et il mourait de faim.

Après le dîner, Tellis et Benthann disparurent dans leur chambre. Il aida Beryal en silence et ses pensées dérivèrent vers la fille en vert et la puissance qu'elle avait déployée sur son miroir. Il traversa la cour jusqu'au portail puis sortit dans la rue. La fille était devenue une femme à présent. Sa famille était riche, se disait-il, mais pas autant que Muneat. Les gens avaient-ils besoin de tout cet argent, de toutes ces soieries ?

Mais avait-on besoin de maîtriser le chaos ? Sa propre question le fit rire tandis qu'il tournait au bout de la ruelle pour prendre la rue des petits artisans. Sous la lumière crépusculaire, il continua jusqu'à la place en ayant le sentiment d'être observé. Il ne se retourna pas, car il savait qu'il ne trouverait personne. Il essaya alors d'ignorer le picotement sur sa nuque et les battements dans son crâne.

« Cerryll ! » Pattera surgit de la boutique du tisserand. « Où étais-tu cette huitaine ?

— Maître Tellis avait une grosse commande de... une grosse commande et j'ai dû travailler sur des copies tout en m'occupant des corvées. » Il haussa les épaules. « En plus, il veut que je lise des livres d'histoire. » L'apprenti bailla sans retenue.

« Tu as des poches sous les yeux. Ho, Cerryll... » Pattera jeta un coup d'œil sur la lumière qui émanait de l'intérieur de la boutique. « Je peux marcher jusqu'à la place avec toi ? Où vas-tu ?

— J'étais juste en train de me promener, répondit-il. J'ai mal à la tête. » Cerryll reprit son chemin.

« Ton maître te fait trop travailler sur ces livres. » Pattera lui emboîta le pas.

« Il faut bien les étudier si l'on veut devenir scribe.

— Mais il ne faut pas y passer tout son temps.

— Le plus de temps possible. » Il s'arrêta pour laisser passer une charrette tirée par un petit âne. La conductrice, qui empestait le poulet rôti, ne tourna pas la tête.

Ils traversèrent le trottoir blanc et Cerryll se massa les tempes avec la main gauche pour essayer d'atténuer la douleur qu'il ressentait.

« Pas comme ça, dit Pattera. Arrête. Assieds-toi. » Il s'installa sur le deuxième banc en pierre de la place. Les doigts de la jeune fille le détendirent au niveau des épaules et du cou. Ses bras dégageaient un léger parfum de laine mouillée et il se demanda s'il répandait, lui aussi, l'odeur âcre de l'encre de galle.

Comment quelqu'un qui empestait l'encre pouvait penser à une femme aux robes et aux tentures de soie ?

C'était pourtant son cas, même s'il se sentait coupable d'accepter les soins de Pattera alors que ses pensées étaient entièrement tournées vers la blonde vêtue de vert.

« BON... CONCENTRE TOI SUR LA COPIE », dit Tellis sur le pas de la porte. « Ne pense pas à ta jeune amie la tisserande. Pas tant que tu as une plume entre les mains. » Le maître scribe sourit.

Cerryl rougit. « Oui, messire.

— Lorsque tu deviendras un artisan assermenté... » Tellis fit une pause. « Jusqu'à ce jour-là, tu n'écouteras pas. Je ne le faisais pas non plus, mais j'ai eu la chance avec moi avant de la perdre complètement. Elynnya était quelqu'un de spécial. » Il secoua la tête. « Profite de ce que tu as tant que tu le peux et ne pose pas trop de questions. » Sa voix redevint plus enjouée. « Je vais aller chez Arkos, chez Nivor puis je passerais le reste de la journée à la tour. L'honorable Sterol veut que je lui copie un ouvrage qui ne doit pas sortir de là-bas. » Le scribe leva la main et pointa du doigt son apprenti. « J'attends de toi que tu avances bien dans ta copie et que les lettres conservent leur largeur.

— Oui, messire. »

Tellis hocha la tête puis partit.

Sa jeune amie la tisserande ? Pattera était plutôt gentille, et sa peau mate l'attirait. De plus, elle semblait amoureuse de Cerryl. Mais cela ne suffisait pas. Que lui fallait-il ? Une fille aux cheveux blonds et aux reflets roux dont le père mépriserait l'apprenti scribe ? Et il y avait aussi la rousse qui apparaissait dans ses rêves ; une sorte de mage. Elle l'attirait physiquement, mais elle lui donnait la chair de poule. Il n'avait jamais pensé à une femme de cette façon auparavant.

Quelques instants plus tard, Cerryl entendit s'ouvrir la porte de devant. Il perçut la cloche, qui sonnait faux, du chariot de détritrus avant que Tellis ne referme derrière lui.

Le garçon se précipita sur la poubelle près du bureau. Il souleva la corbeille en bois épais et la porta dehors à la suite de Beryal qui s'occupait des ordures de la cuisine.

Ils attendirent que le chariot, qui n'avancait pas plus vite qu'un homme à pied, arrive à leur hauteur. Deux gardes en uniforme encadraient le véhicule. Ils regardèrent Beryal et Cerryl d'un air hautain.

Cerryl versa le contenu de la poubelle – des bouts de cuirs inutilisables, des fragments de palimpsestes, des galles de chêne vides – dans le chariot puis recula.

« Tellis n'est jamais là quand le véhicule passe. Tu as remarqué ? » Beryal tint la porte de la boutique pour le garçon.

« C'est lui le maître scribe.

— Et il pourrait posséder bien plus que ce titre. » Beryal secoua la tête. « Mais cela n'arrivera jamais. Ceux qui ont de l'argent ne le partagent pas. »

Benthann passa près d'eux pour aller vers la porte sans les regarder. Dans la rue, elle courut pour rattraper le wagon, une petite boîte de déchets dans les mains.

« Il y en a d'autres qui croient que le véhicule à ordures les attend. » Beryal fit un rictus et ferma la porte avant de retourner dans la cuisine.

Avec un chiffon, Cerryl essuya les côtés et les rebords de la poubelle avant de la remettre en place. Il s'assit ensuite au bureau et se mit à nettoyer la plume qu'il avait abandonnée en entendant la cloche du chariot.

Sur le pas de la porte de l'atelier, Benthann fixait le garçon. « Tu aurais pu m'appeler.

— Je n'ai pas entendu le véhicule avant qu'il ne soit presque ici. Et la grande poubelle était pleine. » Il leva les yeux, mais Benthann n'était pas restée écouter sa réponse. Il haussa les épaules et se dit qu'il ne comprendrait sans doute jamais la jeune femme. Il y avait bien d'autres choses qu'il ne comprenait pas, des sentiments qu'il sentait poindre sans en connaître la cause, comme la tristesse de Tellis lorsqu'il parlait de son épouse. Il aurait voulu en savoir plus, mais n'osait presque jamais poser de questions.

Lorsqu'il eut fini d'aiguiser la pointe de la plume, il lissa le vélin et plongea l'instrument dans l'encre. Tellis avait raison ; il devait avancer sur cet herbier ennuyeux.

Il fronça les sourcils en se rappelant les mots de Tellis : une copie qui ne pouvait pas quitter la tour des mages. Les ouvrages qui enseignaient comment maîtriser le chaos étaient-ils donc en permanence gardés par les sorciers ? Si c'était le cas, comment pourrait-il apprendre ? Il ne lui restait que l'expérimentation, qui s'avérait dangereuse.

Il s'obligea à se concentrer sur le pupitre et se mit à reproduire les lettres sur le vélin neuf.

... marrons, sèches et en poudre, les feuilles peuvent alors servir à purger les intestins... pas plus d'un dé à coudre pour un adulte... et ne jamais en donner à un enfant ou à une personne de moins de cinquante-six livres...

Un autre visage apparut dans l'embrasure de la porte qui menait à la salle d'exposition.

« Cerryl, je vais au marché, lança Beryal. Benthann est partie et seules les ténèbres savent pour combien de temps. Si Shanandra apporte les fines herbes qu'elle m'a promises, tu lui donneras les deux deniers de cuivres qui sont sur la table de la salle commune. Deux pièces pour le paquet, pas plus. C'est compris ?

— Quelle taille le paquet ? Et quelles sortes d'herbes ?

— Ha... contrairement à ma fille, tu as la tête bien remplie. Il faut que le panier sur la table soit rempli sans que les feuilles ne soient trop tassées. Il devrait y avoir de la sauge, de l'estragon, du fenouil... Elles doivent être sèches, mais ne pas se réduire en poudre entre tes doigts. » Beryal hocha la tête puis partit.

Avec précaution, Cerryl nettoya la pointe, il avait peur que l'encre n'ait bouché la plume, puis il la trempa dans l'encrier. Il traça une ligne sur le palimpseste de brouillon. « Bien. »

Son regard se tourna vers le pupitre et l'herbier qui s'y trouvait.

DANS LA PÉNOMBRE QUI PRÉCÉDAIT L'AUBE, Cerryl portait son pot de chambre jusqu'à la bouche d'égout. Il le posa sur les pavés blancs et poussiéreux, retira le couvercle de pierre et, en un geste vif, versa son contenu. Pendant qu'il remplaçait le clapet, il retint sa respiration pour éviter de sentir les vapeurs fétides qui remontaient. Ces émanations pouvaient s'avérer intenables tandis qu'à d'autres moments, elles étaient quasi inexistantes.

Il rapporta le pot dans la cour et le remplit d'un peu d'eau pour en rincer le fond. Puis il retourna devant l'égout et le vida de nouveau. Avec précaution, il renifla le récipient et décida qu'il sentait assez bon pour le remettre dans sa chambre.

Il se retourna en entendant un bruit qui provenait de la ruelle, au niveau du croisement avec l'allée des petits artisans. Kotwin le potier, son pot à la main, versait du liquide dans sa propre bouche d'égout.

Cerryl perçut la légère odeur acide du charbon qui brûlait dans le poêle lorsqu'il fit demi-tour. Il sourit, ferma le portail et traversa la cour pour retourner dans sa chambre où l'attendait le seau d'eau qu'il avait déjà tiré afin de se laver.

Il jeta un bref coup d'œil à la porte et aux volets fermés et regarda le liquide. Il se concentra dessus et imagina du feu chaotique sous la forme d'un tisonnier plongé dans le seau.

Pschhhhhh... De la vapeur s'éleva du récipient et Cerryl afficha un sourire. Mieux valait de l'eau chaude que celle, glacée, qui provenait de la pompe. Il ôta sa chemise de nuit usée et s'étira.

Un froid soudain pénétra dans la chambre et le garçon eut l'impression d'être scruté, d'une manière froide, comme s'il n'était qu'un morceau de viande ou une truite éventrée. Il acheva de se laver et de s'habiller aussi normalement que possible. Il avait le sentiment que réagir à cette inspection compromettrait sa position à Havreclair. Il espérait surtout que l'observateur invisible n'avait pas assisté à sa démonstration avec le feu du chaos.

Il n'invoquait jamais les puissances chaotiques lorsqu'il se sentait observé, mais il était certain que quelqu'un essayait de localiser ceux qui le faisaient. Devrait-il recommencer à se laver à l'eau froide ? À cette pensée, il réprima un frisson.

Il enfila sa tunique et continua à s'interroger sur la raison pour laquelle un mage blanc se servait d'un miroir pour suivre ses faits et gestes. S'agissait-il de la magicienne rousse ?

Demain, se dit-il, pas d'eau chaude. Il avait pourtant déjà pris cette résolution la veille. Il s'assit sur sa paille et mit ses bottes. Il alla vider le liquide dans l'égout, accrocha le seau au mur sur une cheville et traversa la cour vers la salle commune où l'attendait son petit-déjeuner.

« Je t'ai vu arriver. » Avant même qu'il ne s'assoie, Beryal posa devant lui une assiette d'œufs cuits sur du pain.

« Merci. » Il se servit un peu de thé jaune amer qui, il le savait, aiderait à faire passer le pain.

« Cerryl ? gronda Tellis.

— Oui, messire.

— Hier soir, en rentrant, j'ai regardé l'herbier. » Le scribe marmonnait. « C'est du bon travail, l'épaisseur des lettres ne varie qu'à peine. Rien de grave.

— Merci. » Cerryl fourra une grosse part de pain dans sa bouche et la fit descendre avec un peu

de thé.

« Il faut continuer. Le grand sorcier veut que j'y retourne aujourd'hui et je risque d'y rester tard le soir, pendant une ou deux huitaines. Il y a beaucoup de travail.

— Personne d'autre n'est capable de s'en occuper ? demanda Beryal. Ils pourraient avoir leurs propres scribes. »

Sans changer d'expression, Cerryl avala une autre bouchée d'œufs et laissa à son maître le soin de répondre à la question.

« Ils le font eux-mêmes, mais pas pour les œuvres qui doivent durer, celles qui doivent résister au chaos. Je te l'ai déjà dit, Beryal ; pourquoi n'écoutes-tu pas ? S'ils devaient copier ces ouvrages, les originaux et les copies dureraient moins longtemps. » Tellis s'humidifia les lèvres puis il but une gorgée et prit la dernière portion de pain qui restait dans son assiette. « Une autre part, s'il te plaît. Une longue journée m'attend. »

Beryal se leva du banc et alla jusqu'au poêle où elle prit une cuillerée de suif qu'elle transféra dans la casserole.

« Que dois-je faire d'autre, maître Tellis ? », dit Cerryl en terminant son assiette.

« Tu continues l'herbier. Tu as bientôt fini, non ?

— Oui, messire. Plus que quelques jours, voire moins.

— Je vais avoir besoin d'un autre lot de galles de chêne. Et toi aussi. Je prends le grand pot.

— Pain aux œufs. » Beryal lui servit deux tranches. « Et une pour l'apprenti.

— Merci. » Cerryl sourit et but une gorgée de thé.

« N'oublie pas de nettoyer les pots avant d'y ajouter de l'encre.

— Oui, messire. » Cerryl se reprit et demanda avec désinvolture « Quel genre de livres copiez-vous, là-bas ?

— Tous ceux que l'on me confie, répondit Tellis avec un sourire énigmatique.

— Je ne parlais pas de l'intérieur des ouvrages, messire. Je me demandais juste...

— Je ne comprends pas la plupart de ce qu'ils contiennent, mon cher apprenti, et cela ne m'intéresse pas. » Tellis afficha un air sévère. « Et tu ne devrais pas le chercher à savoir non plus. C'est un défi et un honneur que d'être convoqué par un des mages supérieurs.

— Mieux que ça, intervint Beryal. C'est très bien payé. »

Tellis ignore son commentaire et se leva. « Il ne s'agit pas d'arriver en retard. Pas chez les sorciers. Je n'aimerais pas que leurs miroirs m'espionnent.

— Vous espionnent ? Pourquoi feraient-ils ça ? demanda Cerryl innocemment.

— Qui sait ? » Tellis haussa les épaules. « Je n'ai pas grand-chose à cacher, mais même les murs ont des yeux, à Havreclair. Souviens-t'en, Cerryl. Même lorsque tu es avec ton amie la tisserande. » Le scribe exhiba un large sourire, fit un petit signe de tête et alla jusqu'à la table à laver.

« C'est vrai, dit Beryal. Ils voient quasiment tout. »

Cerryl avala d'un trait sa dernière bouchée de pain aux œufs.

« Et lave-toi les mains », ajouta Tellis avant de sortir de la salle commune pour prendre des fournitures dans l'atelier.

Cerryl acquiesça. Se laver les mains puis passer une autre journée à copier et à se demander s'il s'était déjà condamné, comme son père.

Il pensa à l'amulette cachée dans sa chambre. Finirait-il ainsi ? Ne resterait-il de lui qu'un bijou et quelques souvenirs partagés par une poignée de personnes ?

Il se força à finir son thé. Il allait avoir besoin de la chaleur qu'il dégageait.

C'ÉTAIT LE DEBUT DE L'APRÈS-MIDI et Cerryl, assis à la table sur tréteaux, mâchait un morceau du pain encore chaud que Beryal avait laissé. Il avait coupé plusieurs petits bouts du fromage à la croûte jaune.

« Tellis ne rentrera pas avant la fermeture des tavernes », avait dit Beryal en grognant, juste avant que le scribe ne parte, le matin même. « Ma fille n'a qu'à cuisiner si elle veut manger. Le pain et le fromage sont pour toi. Je pars voir Assurala, ma cousine. Elle habite à Ghuarl, juste avant Weevett. »

À ces mots, Beryal était sortie par la porte de devant, avant même que Cerryl ne puisse lui demander comment elle allait s'y rendre.

Il avait alors copié jusqu'à avoir les doigts engourdis puis était retourné dans la salle commune pour se restaurer. Encore une bonne après-midi de travail et il aurait fini l'herbier.

Un léger vent entra par la porte et les volets qu'il avait ouverts avant de s'asseoir. L'air apportait des senteurs de roses et d'autres fleurs qui ne se trouvaient pourtant pas dans la cour. Tellis n'aimait pas ce genre de décoration.

La cour était calme et la porte de la chambre de Tellis et Benthann fermée. Les volets qui la jouxtaient, eux, étaient ouverts.

De la main gauche, Cerryl se massa la nuque. Si seulement Tellis n'avait pas emporté *Les Couleurs du Blanc*. Il aurait pu en apprendre un peu plus en l'étudiant encore. Il essayait de détendre ses épaules et son cou.

Il finit par se lever puis rangea le fromage dans le meuble qui gardait le frais et le pain dans le coffre au-dessus du garde-manger. Il sortit dans la cour pour se laver à la pompe. La température était assez clémente pour qu'il n'ait pas à vider la cuvette et à remplir la cruche de la salle commune.

Lorsqu'il passa de l'ombre au soleil, il se rendit compte qu'il faisait plus chaud qu'il ne le pensait. La lumière semblait tomber en cascade autour de lui, comme une pluie de chaleur, de feu. Il s'arrêta et essaya de percevoir les rayons du soleil, de s'en imprégner.

Après un long moment, il déglutit. La clarté ressemblait à du feu chaotique... mais restait différente. La lumière l'inonda quelques instants et il laissa ses sens s'en abreuver.

Puis il secoua la tête et avança vers la pompe. Il se lava en vitesse et se redressa lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Son premier réflexe fut de regarder vers le portail. Mais il n'y avait personne.

« Tu rayonnais presque, là-bas, au milieu de la cour. » Benthann se tenait dans l'ombre, près de la porte de sa chambre.

Cerryl secoua les mains pour les essorer et essaya d'éviter de regarder la blonde appuyée contre le mur.

« C'est vrai, tu sais ? Tu es un jeune homme en or. » Son visage s'assombrit pendant un instant. « Et tu ne le sais même pas. Pas plus que ton amie la tisserande. »

Cerryl ne savait pas trop quoi répondre.

« Tu es seul ici, fit remarquer la blonde. Ma mère est partie jacasser avec sa cousine Assurala. » Son ronronnement enroué s'était transformé en une imitation de voix aiguë. « C'était mieux avant,

Assurala, ha, ça c'est sûr, du temps où les jeunes écoutaient. » Benthann afficha le sourire le plus féminin que Cerryl lui eut jamais vu.

Il hocha la tête et s'efforça de ne pas regarder Benthann, dont la fine chemise laissait peu de place à l'imagination. « Je dois retourner travailler, dit-il.

— J'imagine que tu en as envie. » Elle sourit une nouvelle fois et partit devant Cerryl vers la salle commune. Lorsqu'elle passa de l'ombre de l'avant-toit au soleil, le garçon déglutit. Sous la lumière, sa chemise ressemblait à un voile et elle ne portait rien en dessous. Rien.

Cerryl la laissa entrer dans la partie principale de la maison et attendit un peu avant de la suivre et d'ouvrir la porte.

Benthann, de dos près de la table, lança : « Je me demandais si tu allais venir.

— Je dois finir de copier.

Je suis une vraie garce », dit Benthann. Elle se tourna et s'étira de sorte que le fin tissu épouse chacune de ses courbes. « Je le sais. Tellis le sait. Et ma mère aussi sans doute.

— Tu... tu as été... correcte avec moi.

— Tu veux dire que je me suis moins moqué de toi que des autres ? » Elle eut un sourire narquois. « Tu dois te demander.

— Me demander quoi ? » Cerryl avait l'impression d'être idiot et chaque mot qu'il prononçait lui semblait moins intelligent que le précédent.

« Pourquoi Tellis vit avec moi. Tu ne voudrais pas savoir pourquoi Tellis partage sa chambre avec moi ? » La blonde déboutonna deux boutons de sa chemise.

Malgré le désir qu'il ressentait, Cerryl secoua la tête avec un petit sourire. « Tu es bien trop riche pour moi, Benthann.

— Tu es comme les autres. Un lâche », dit-elle d'une voix étonnamment peu agressive. Avec volupté, elle passa sa langue sur ses lèvres.

« C'est parfois bien d'être un couard », dit Cerryl. Il réprima une soudaine envie de déglutir et essaya de garder un ton détaché. « Surtout si l'on en est conscient.

— Tu n'es pas obligé d'être lâche. » Elle fit un pas vers lui. Cerryl sentit un parfum de rose mêlé à une autre odeur, attirante. Il ne bougea pas et se retint à peine de se jeter sur la jeune femme. Il la désirait autant qu'il souhaitait retourner dans la demeure de Muneat, ou invoquer l'image de la fille en vert encore et encore. « Il n'y a que nous ici. Personne pour nous dénoncer.

— Je suis là, » dit-il finalement d'une voix trop rauque. Étonnamment, Benthann se mit à sourire. « Tu es plus intelligent que les autres. » Elle recula.

Cerryl fit non de la tête. « Je ne suis pas si brillant. J'observe les gens qui m'entourent et j'apprends. » Il se demanda si refuser ses avances avait été une décision si maligne. Il déglutit une nouvelle fois.

« C'est dur, hein ? » Le sourire de Benthann devint plus doux. « Lorsqu'une femme te dit qu'elle te désire. Une jolie femme.

— Tu es belle. » C'était la vérité et cela n'engageait à rien.

« C'est vrai. Je sais au moins ça, pour ce que ça vaut. Belle et bonne pour vendre mon corps. Tu ne te demandes pas pourquoi ma mère habite avec moi ? » Benthann éclata de rire. « Je nous ai sauvées, toutes les deux. Je me suis allongée dans le lit de Tellis et je ne le regrette pas. Il était triste et avait besoin de réconfort.

— À cause de sa femme ? hasarda Cerryl.

— Et de son fils. À peine plus âgé que toi. Il est parti vers l'île noire. » Benthann fit un demi-sourire. « Je connaissais Vieral ; c'est grâce à lui que j'ai rencontré Tellis. C'était mieux que

travailler pour payer ses dettes et mourir sur la route blanche à cause d'un père qui jouait et buvait. »

Cerryl aurait aimé secouer la tête. Au lieu de ça, il écouta, le regard attiré par la chemise et la silhouette aux courbes attirantes qu'elle recouvrait.

« A Havreclair, le seul pouvoir que possède une femme est le sexe. Souviens-t'en. Même si elle est riche à millions ou, que la lumière me pardonne, qu'elle est un mage, le sexe reste son seul vrai pouvoir. » Son sourire s'élargit. « Mais je t'aime bien, Cerryl. Tu me regardes comme si j'étais réelle.

— Tu es réelle, » dit-il d'une voix rauque.

Elle répondit par une dénégation de la tête. « Non. Tout ceci n'est qu'une mascarade. Oh, je suis à peu près honnête avec moi-même, mais peu important mes actes. Au final, pour une femme, on en revient toujours au sexe. »

Cerryl chercha ses mots avant de réagir. « Et ces femmes diaboliques, celles qui se servent d'épées à doubles lames ?

— Vent d'Ouest ? Elles sont toutes mortes, non ? » Benthann s'étira une nouvelle fois.

Cerryl discernait le bout de ses seins à travers le mince tissu de sa chemise. Il s'obligea à penser aux différentes façons d'écrire la lettre tok en Temple et en langue ancienne.

« Une femme obligée de se défendre avec une arme ne connaît pas son vrai pouvoir. » Ses doigts jouèrent une fois encore avec son vêtement et Cerryl aperçut un téton, point sombre qui contrastait avec la peau blanche. « Celle qui paye pour avoir des hommes est ignorante, elle aussi. »

Il déglutit en silence.

« Je vais te montrer. » Elle se pencha vers lui et ses lèvres effleurèrent sa joue. « Je pourrais... je t'aime bien. Tu n'as pas haleté ou fait cet affreux sourire. »

Il sentit son pantalon rétrécir. « Je te crois. Inutile de me montrer. »

Benthann posa un doigt sur le quatrième bouton de sa chemise et s'approcha de lui.

Cette fois, Cerryl déglutit.

« Je suis bien plus jolie que cette tisserande.

— Oui, dit Cerryl. C'est vrai. »

Il ne pouvait plus bouger lorsqu'elle se colla à lui, lèvres contre lèvres, poitrine contre poitrine. Elle recula aussitôt. « Tu es un menteur, comme tous les autres. Mais tu es un gentil menteur. Tu essayes de bien agir. » Elle afficha un sourire trop éclatant. « Je ne vais pas faire de nous deux des menteurs. »

La gorge de Cerryl se serra. Il nageait encore dans un brouillard de roses et de fleurs inconnues, qui flottaient autour de lui.

Benthann s'appuya contre la table. « Je suis une garce. Je te l'ai déjà dit. »

Il secoua la tête.

« Les mages blancs sont pareils, tu sais ? »

Cerryl perçut la confusion envahir son visage avant qu'il ne puisse se reprendre.

« Ce sont des hommes. Ils aiment le sexe. Malgré ce qu'ils disent, c'est la seule chose que les femmes leur procurent.

— Les femmes ont bien plus à offrir, répliqua Cerryl.

— Tu es si jeune, Cerryl. Tu ne penseras plus ainsi dans dix ans. Ou même dans cinq. » Benthann partit d'un petit rire. « Cela ne marche pas dans ce sens. La seule chose qu'un homme peut vraiment offrir à une femme, c'est le pouvoir. L'argent représente le pouvoir. N'oublie pas ça. Le sexe achète le pouvoir et vice-versa, le monde fonctionne ainsi. Tellis avait le pouvoir de nous sauver, en échange je lui ai offert du sexe. Et parfois, il est gentil. »

Cerryl afficha une expression consternée.

« Je pourrais t'aimer simplement pour ce regard. Tellis est plutôt bon avec moi, mais derrière cette façade, il reste porté sur la chose. Qui penserait cela de la part d'un scribe convenable, hein ? »

Son apprenti aurait pu s'en douter. Surtout lorsqu'il se souvenait du livre sur l'ange vert. Il se dit qu'émettre une telle opinion à cet instant n'était pas la meilleure chose à faire. « Nous ne voyons pas toujours tout, même si l'on observe attentivement.

— Certains s'aveuglent consciemment.

— Je m'en aperçois. » Cerryl avança d'un pas vers la cuisine.

Benthann fit un sourire las. « Tu es toujours inquiet ?

— Oui. » Un autre pas.

« Tu as des raisons de l'être. » Elle fit une pause puis ajouta : « Tu sais, Cerryl, j'aurais pu te mettre dans mon lit si j'avais voulu.

— Je sais », avoua Cerryl en se glissant doucement jusqu'à la porte de devant. « Je sais.

— Tu es trop gentil. Tu ne fais pas semblant d'écouter. Tu écoutes vraiment.

— La prochaine fois, répondit-il la main sur la poignée, je ne serais peut-être pas si gentil.

— Je m'en souviendrais. »

Cerryl sourit, presque tristement, en comprenant qu'il n'y aurait pas de prochaine fois. Benthann le savait aussi. Aucun d'eux ne pouvait se le permettre.

DANS LA CHALEUR DE L'ATELIER, Cerryl posa le pot d'encre sur le bureau.

« Voyons voir. » Tellis versa un peu de liquide dans l'encrier puis prit une des plus vieilles plumes du présentoir pour la tremper dedans. « Ça m'a l'air bien. »

Avec une fluidité que Cerryl lui enviait, le maître scribe écrivit trois mots sur son palimpseste de brouillon. Puis il reposa la plume et examina ce qu'il venait de rédiger. Il finit par acquiescer. « Je ne peux pas encore savoir combien de temps il durera, mais à mon avis, tu as fait du bon travail. Il me paraît bon. Tu travailles bien.

— Merci, messire. » Cerryl ne savait pas quoi ajouter.

« Tu écoutes, Cerryl. Je n'en étais pas sûr, au début. Tu es toujours si poli. Certains sont polis, mais ne prêtent pas attention. » Tellis s'éclaircit la voix. « Ça suffit pour les compliments. Tu dois te remettre au travail. » Il jeta un œil sur l'ouvrage posé sur le pupitre : *Un Manuel d'Alchimie*.

Cerryl acquiesça. Il avait déjà parcouru les premières pages et le livre semblait encore plus ennuyeux que l'herbier et que le volume sur les mesures.

« Lorsque tu auras fini de nettoyer », ajouta Tellis.

Clamp ! La porte s'ouvrit et une brise chaude entra en apportant un peu de poussière blanche ainsi que des bruits de conversations de la rue.

« C'est ici ?

— Fais-moi confiance, Fydel.

— Je ne fais confiance à personne, chère Anya. »

Tellis s'adressa à Cerryl. « Tu restes ici. Remplis les encriers puis range l'encre. » Le scribe contourna le bureau et se rendit dans la salle d'exposition. « Puis-je vous aider, messire ?

— Avez-vous *Le Livre d'Ayrlyn* » Bien que sévère, la voix était celle d'une femme. Cerryl pensa aussitôt qu'il l'avait déjà entendue. La magicienne de la rue ? Que faisait-elle chez le scribe ? Le rythme de son cœur s'accéléra. Pourquoi pénétrait-elle dans la boutique ?

« Je suis désolé, mais je ne connais pas cet ouvrage. »

Cerryl fronça les sourcils et remplit les encriers sur le bureau. Tellis mentait ; même le garçon s'en apercevait.

« Vous ne le connaissez pas ?

— Tous les scribes connaissent cet ouvrage. Mais aucun de nous n'oserait le toucher et encore moins le copier. »

Cerryl sentait que le scribe disait vrai. Il se concentra sur son travail et remplit son propre encrier.

« Ha... » L'homme partit d'un rire musical. « C'est plus honnête, scribe. Avez-vous déjà vu le livre ?

— Il y a des années à Lydiar, le Duc en avait un exemplaire. Son scribe personnel me l'a montré. Je ne l'ai pas touché et n'en ai pas lu une ligne.

— Et bien... Vous nous respectez vraiment. C'est bien. Et *Les Couleurs du Blanc* ? »

Cerryl rangea le pot à encre sur l'étagère et se dirigea vers la table à laver.

« Je l'ai copié pour le vénérable Sterol. »

Un jeune homme trapu, vêtu de blanc et à la barbe épaisse et noire, regarda à travers la porte vers l'atelier. Il fixa Cerryl quelques instants.

Le garçon eut l'impression d'être observé par l'intermédiaire d'un verre de divination.

« Je peux vous aider, messire ? »

— Non, je regardais simplement. » Il esquissa un sourire indolent. « Es-tu l'apprenti scribe ? »

— Oui, messire.

— Le seul ? »

Cerryl acquiesça.

« J'imagine que tu ne t'occupes que de mélanger les encres et de nettoyer l'atelier ? » La voix du mage, agréable, gardait tout de même une pointe de condescendance.

« Oui, messire. » Cerryl n'osa pas croiser le regard de l'homme. Il baissa les yeux de peur que l'on puisse y lire la colère et la peur qui l'habitaient. « Je copie également et je fais les courses lorsque maître Tellis le demande. »

— Tu sais lire ? » Le mage s'approcha du bureau. Il ouvrit le livre puis le referma avec mépris. « Oui, messire. »

— Les deux langues ? »

— Oui, messire.

— Je parie que tu es plus à l'aise avec celle du Temple ? »

— Non, avec l'ancienne langue, avoua Cerryl.

« Merci. » Le mage hocha la tête et fit demi-tour pour rejoindre Tellis. Le garçon écouta.

« Qu'y a-t-il là derrière ? demanda la femme mage. »

— Seulement l'apprenti et un livre d'alchimie. » Il ponctua sa phrase d'un éclat de rire. « Je crois que nous pouvons y aller, Anya. »

— Merci, maître scribe. »

On referma la porte et Tellis retourna dans l'atelier, le front couvert de sueur. Cerryl transpirait lui aussi.

« Que voulait le barbu ? demanda Tellis. »

— Il désirait savoir si j'étais le seul apprenti. J'ai répondu que oui.

— Qu'as-tu donc fait, Cerryl ? » La voix de Tellis se fit plus perçante. « Qu'as-tu donc fait ? »

— Rien. » L'apprenti semblait désespéré. « Rien qui ne sorte de l'ordinaire. J'ai lu, fait des courses et copié. Je ne me suis même pas approché de leur tour. »

— Connais-tu des mages noirs ? » Les épais sourcils du scribe paraissaient saillir de son visage.

Cerryl plongea son regard dans celui de Tellis. « Je serais incapable de reconnaître un mage noir, même s'il entraînait dans la salle d'exposition, messire. »

— Je ne comprends pas. J'ai fait très attention. » Tellis se frotta le menton. « Pourquoi sont-ils venus ? » Il regarda Cerryl. « Es-tu certain de n'y être pour rien ? »

— Messire, dit prudemment Cerryl, nous avons tous eu l'impression d'être observés. Beryal nous l'a dit. J'ai le sentiment que quel qu'un me regarde depuis la ruelle. » Il haussa les épaules. « Je n'ai rien fait de particulier. Je n'ai jamais volé ni insulté personne. Je ne suis pas non plus allé dans un endroit interdit. »

— Alors pourquoi les mages blancs ont-ils débarqué ici ? Ils ne voulaient pas de livre. Ils m'ont parlé d'un ouvrage interdit.

— *Le Livre d'Ayrllyn*. Vous ne l'avez jamais évoqué. Qu'est-ce que c'est ? » Cerryl jeta un coup d'œil à Tellis. « Pourquoi mentionner cet ouvrage ? Vous ne copiez que ceux qu'ils veulent. »

— Justement. » Le scribe se frotta de nouveau le menton, les sourcils froncés. « Je ne comprends pas pourquoi ils en ont parlé.

— Je ne connais pas ce livre », lança Cerryl. Il espérait que Tellis lui donnerait un indice.

« Ho... c'est un faux. Il est censé raconter l'histoire d'un des anciens anges noirs. Mais cela n'existe pas. Il ne reste rien de cette période. Il n'y avait pas de scribes. La guilde en garderait une trace.

— Alors, ils cherchent un faux ? Ils devraient être au courant.

— Oui, ils devraient, dit Tellis. Tu n'as rien copié d'autre ?

— Non, messire, seulement ce que vous me demandez. Rien d'autre.

— Je te crois. » Tellis fronça les sourcils. « Ça n'a pas de sens. Que cherchent-ils ? »

Cerryl eut envie de répondre « moi ». *Mais pourquoi ? Pas à cause d'Oncle Syodor et de Tante Nall. Ils devaient déjà avoir décelé le chaos en moi.* « On dirait qu'ils cherchent quelque chose, mais peut-être posent-ils les mêmes questions à tous les scribes et à tous les possesseurs de livres. Ils ne semblaient pas particulièrement contrariés lorsqu'ils sont partis.

— C'est vrai. » Le visage de Tellis s'éclaira légèrement. « Dès que quelqu'un agit mal, ils l'envoient sur la route. » Une ride apparut sur son front. « Mais cela reste embêtant.

— Oui. » Cerryl toussa pour s'éclaircir la gorge. « Lorsqu'il était face à moi, j'avais du mal à répondre.

— Tu comprends pourquoi il ne vaut mieux pas croiser leur route ? Ils savent tout.

Oui, messire. » Cerryl espéra qu'ils ne savaient pas vraiment tout. Il avait toujours l'estomac noué et parler devenait difficile. Il comprit qu'il devrait abandonner l'eau chaude et les livres interdits pendant très longtemps.

Sa gorge se serra.

« Bien... mages blancs ou pas... tu as du travail. » Le ton de Tellis ne semblait pas naturel et il s'essuya le front.

« Oui, messire. » Cerryl sentit que sa voix sonnait faux elle aussi.

« Vide l'encre et remets-toi au bureau.

— J'ai déjà rempli les encriers. » Le garçon s'installa derrière le pupitre.

« Bien. Je dois aller chez Nivor. Je n'en ai pas pour longtemps. Vois ce que tu peux faire. Ne t'occupe pas des illustrations au verso. Je les ferai. Commence au texte proprement dit. »

Cerryl sortit son canif en espérant que ses mains ne trembleraient pas trop et que Tellis partirait bientôt, pour qu'il puisse se reprendre.

« Et pense à l'épaisseur des lettres. » Tellis resta quelques instants dans l'embrasure de la porte de l'atelier puis écarta brusquement sa tête. Il ferma la porte si vivement que Cerryl pensa qu'il l'avait claquée.

Le garçon, assis sur le tabouret, attendit que ses mains cessent de trembler avant d'oser aiguïser la plume.

CERRYL SE FROTTA LES YEUX puis ramassa le pot de chambre. Il traversa la cour et se rendit jusqu'à la bouche d'égout, en chemise de nuit. Pourquoi la façon dont il était habillé lui importait ?

Sans doute parce que les mages blancs espionnaient tous les endroits de ce genre. Il fronça les sourcils, souleva le couvercle et retint sa respiration le temps de verser le contenu odoriférant dans les eaux usées, nauséabondes, qui coulaient dans un vaste conduit de briques vernissées. Combien de lieues de canalisations y avait-il sous Havreclair... et pourquoi ? Pour que la ville sente meilleur ?

Lorsque le pot de chambre fut vide, il remit le couvercle et alla à la pompe, rincer le récipient. Puis il retourna à la bouche d'égout. Inutile de le rincer une fois de plus. Il n'avait guère envie de se laver avec de l'eau froide comme il l'avait fait durant la huitaine écoulée. Il n'osait plus chauffer l'eau depuis la visite des deux mages. Il s'était rendu compte que Tellis le surveillait et grognait à chacun de ses gestes, comme s'il était soudain devenu un voleur, ou pire.

« Cerryl... »

Il leva les yeux. Pattera était appuyée contre le mur de briques blanches de la ruelle, à moins d'une douzaine de coudées de la bouche d'égout et du portail.

« Ne dis rien, chuchota-t-elle. On raconte que les mages vont venir te chercher ; que tu es un renégat. C'est ce qu'on dit.

— Qui ? » siffla Cerryl en se retournant.

« Des habitants de la ville.

— Lesquels ?

— Je... je dois y aller. Pars avant qu'ils n'arrivent. Va-t'en... s'il te plaît. »

Elle fit demi-tour et Cerryl la regarda descendre la ruelle. Le châle qui couvrait sa chemise de nuit ondulait au rythme de ses pas.

Un renégat ? Lui ? Parce qu'il avait chauffé de l'eau ? Ils ne pouvaient pas savoir qu'il avait lu *Les Couleurs du blanc*. Et de plus, le livre ne lui avait pas été d'une grande utilité. Il n'y avait rien appris, sauf dans la partie historique. Il avait lu les mêmes faits dans les ouvrages d'histoire que Tellis lui avait donné et ceux-là n'étaient pas interdits. Le scribe n'aurait jamais osé posséder un livre prohibé.

Il jeta un dernier coup d'œil dans la ruelle puis reprit le pot de chambre et rentra dans la cour. Il ferma le portail derrière lui et regarda à nouveau dans la rue. Elle était vide. Il ne restait plus aucun indice de la présence de Pattera.

Pieds nus, il retourna dans sa chambre. Pourquoi était-elle venue le prévenir ? Et que savait-elle exactement ? La guilde des tisserands était-elle au courant ? Ou son père avait-il surpris une conversation ?

Cerryl s'humecta les lèvres et ouvrit la porte.

Lorsqu'il eut rangé le pot dans un coin de la pièce, il revint près de la pompe avec son seau. De l'eau froide éclaboussa ses mains lorsqu'il le remplit.

De l'eau froide ? Pendant combien de temps ? Pour le reste de sa vie ? Ou jusqu'au moment où quelqu'un viendrait pour le traiter de renégat ?

Il marcha lentement jusqu'à sa chambre.

Devait-il s'enfuir ?

Il secoua la tête. Partir les inciterait à penser qu'il avait fait quelque chose de mal. Et ils le tueraient comme ils avaient tué son père et le fugitif, chez Dylert.

Ils pourraient le faire de toute façon, mais le garçon n'avait pas mal agi à ce point. Il en était persuadé. Mais... en tiendraient-ils compte ?

Devait-il se débarrasser des livres et de l'amulette de son père ? Non... s'ils venaient le chercher, cela ne changerait rien. Il n'allait pas jeter le peu qu'il avait hérité de son père, simplement parce qu'il avait peur.

Il frissonna en plongeant son gant de toilette dans le seau d'eau trop froide. Malgré tous ses espoirs, tous ses rêves, il n'avait nulle part où aller et aucun moyen de s'échapper. Le liquide froid sur son visage ne le revigora qu'un instant.

TELLIS SE RACLA LA GORGE. « Je ne cesse de me poser des questions à propos de ces mages. Personne n'en a parlé à la tour et hier, Sterol a demandé que j'y retourne après-demain, pour copier des livres. » Le scribe se gratta l'arrière de la tête puis se frotta le menton.

Cerryl continuait de balayer le sol pavé de l'atelier et se penchait pour mettre les déchets, petits morceaux de cuir, de vélin et de colle séchée, dans la pelle en bois. Tellis parlait des mages depuis des jours. Il posait des questions à Cerryl sans trop insister sur la responsabilité du garçon.

« Qu'en penses-tu, Cerryl ? »

L'apprenti cessa de balayer. Il se redressa pour vider le contenu de la pelle dans la corbeille et répondit : « Je ne sais pas, messire.

— Ils sont venus ici. Comment peux-tu ne pas avoir d'opinion ?

— J'étais effrayé », avoua Cerryl. *Et je le suis encore.* « Je n'avais vu qu'un seul mage blanc avant d'arriver à Havreclair.

— Il t'a même posé des questions. » La voix de Tellis laissait transparaître un soupçon de reproche.

« Il m'a simplement demandé ce que je faisais et si j'étais le seul apprenti. » Cerryl accrocha la pelle sur une cheville et posa le balai dans un coin. Puis il se lava les mains. « Il m'a regardé un moment et puis il est parti.

— C'est tout ?

— Oui, messire. » Combien de fois Cerryl avait raconté cette scène à Tellis ?

« Mais pourquoi m'interroger sur ce livre ? » Tellis se caressa le menton une nouvelle fois. « Ils savent bien que je ne les contrarierais jamais.

— Moi non plus », ajouta Cerryl. *Pas ouvertement en tout cas. Trop dangereux.* « Je ne connaissais même pas l'existence d'un tel livre. »

Tellis toussa. « J'ai toujours un chat dans la gorge, rien n'y fait. » Il toussa encore. « Je ne comprends pas. J'ai toujours suivi les règles. Toujours. » Sa voix se cassa légèrement.

« Ce sont des mages », dit Cerryl d'un ton égal. Il s'essuya les mains et s'installa au bureau où l'attendait *Un Manuel d'Alchimie*.

« C'est sûr, reprit Tellis. Ils ont forcément une raison. Obligatoirement.

— Exactement. » Cerryl se pencha pour examiner la plume sur son support. Il essayait d'empêcher sa voix de dérailler et ses mains de trembler. « Ce sont des mages. » Il fit une pause. « Voulez-vous que je continue à travailler là-dessus, messire ?

— Sur quoi ? » Le visage de Tellis se contracta. « Ho. Le manuel pour Nivor ? Si tu parviens à écrire assez fin. La dernière page n'est pas très bonne. Honnête pour un artisan quelconque, mais pas digne de Tellis le scribe. » Il fronça les sourcils. « Tu ne m'écoutes pas assez, ces temps-ci.

— J'essaye, messire. Je coupe les pointes de plumes comme vous me l'avez montré hier et je compare l'épaisseur des lettres.

— Tu ne devrais pas avoir besoin de comparer. Tu devrais le sentir.

— Oui, messire. » Cerryl prit la plume.

« Concentre-toi sur ce que tu fais. »

L'apprenti acquiesça.

« Je ne comprends toujours pas les mages... Sterol me fait confiance avec ses livres. Pourquoi envoie-t-il des mages mineurs dans ma boutique ? Pourquoi ? »

Cerryl respirait de façon régulière. Il sortit son canif et aiguisa encore sa plume. Puis il se leva et attendit près du bureau. Il espérait pouvoir reprendre la copie ou aller faire une course.

« Ma boutique, répéta Tellis. Pour quelle raison un mage pourrait bien venir dans ma boutique ? Celle-ci en particulier.

— Arrête de geindre, Tellis » dit Beryal depuis l'embrasure de la porte. « S'ils avaient voulu t'envoyer sur la route, tu serais déjà en train de casser des cailloux. Le puissant Sterol aurait pu t'écraser comme un lézard sous sa botte blanche. Pareil pour ton apprenti. Ils cherchaient quelque chose qu'ils n'ont pas trouvé ici. Estime-toi heureux et arrête de te plaindre. S'ils étaient à tes trousses, ils ne te donneraient plus de travail. »

Cerryl eut envie de pousser un soupir de soulagement, mais il se retint.

« Beryal... pas la peine de me faire la leçon. » Tellis se retourna pour regarder la femme.

« Je venais te dire que je pars au marché, messire. » Beryal inclina la tête. « Deria m'a dit que des poulets à la chair tendre étaient arrivés de Howlett. Quelques volailles rôties nous feraient du bien. Evidemment, il me faudrait un demi-denier d'argent pour en acheter et pour prendre quelques autres provisions. »

Tellis soupira puis regarda Cerryl. « Fais ce que tu peux avec le livre d'Ivor. Pense à la finesse des lettres. À mon retour, tu balayeras le sol de la salle d'exposition.

— Oui, messire.

— Et ensuite, tu nettoieras la cour.

— Oui, messire.

— Le marché, messire ? dit Beryal. Je n'ai pas envie de me retrouver la dernière de la file d'attente pour les poulets. »

Tellis soupira encore une fois et sortit de l'atelier, Beryal sur ses talons.

Cerryl souffla en silence.

CERRYL N'ÉTAIT PAS ENCORE SORTI DE L'ATELIER lorsque Tellis hurla. « Cerryl, les lettres sur cette feuille sont trop épaisses. Elle ne vaut rien. Nivor ne va pas payer pour un travail si négligé. Je vais devoir recommencer cette page et la précédente. » Tellis arracha les feuilles de vélin. « On dirait des palimpsestes de brouillon.

— Oui, messire. Si vous voulez, je peux les refaire avec des lettres plus fines ». Cerryl, dans l'embrasement de la porte, s'exprimait d'un ton régulier.

« Pourquoi ne l'as-tu pas fait dès le départ ? » La voix de Tellis dérapait dans les aigus. « Je te l'ai montré des dizaines de fois.

— Je croyais bien faire, messire. » Cerryl avait du mal à continuer de parler sans montrer son émotion.

« Ce n'est pas comme ça que je t'ai appris. Tu ne peux donc rien faire de bon ? » Tellis agita le vélin.

Cerryl ne répondit pas.

« Tu ne peux pas faire d'efforts ? J'ai passé des saisons à t'apprendre et tes lettres restent toujours trop épaisses. »

Les yeux du scribe allèrent de Cerryl à la porte de devant. « Je n'avais jamais reçu la visite de mages blancs, sauf pour acheter des livres. Et maintenant... nous sommes surveillés et interrogés. Qu'as-tu à répondre ?

— Je n'ai rien fait de mal, messire. » Discuter ne servait à rien, mais se taire aurait été pire.

« Tu n'es bon qu'à faire les courses et balayer le sol. Même ton encre va se décolorer trop tôt.

Oui, messire. » Cerryl comprenait. Tellis ne voulait pas jeter Cerryl dehors, mais il allait lui rendre la vie impossible... si impossible que l'apprenti ne pourrait pas rester. Mais pour l'instant, il n'osait pas partir. Pas si ses sentiments, la seule chose à laquelle il pouvait se fier, étaient vrais.

« Tous tes salaires ne suffiraient pas pour rembourser le vélin que tu as gâché.

Gardez-les, messire. Je ne désire pas vous contrarier.

— Trop tard, c'est déjà fait. » Tellis renifla. « Va vider les pots de chambre.

— Oui, messire.

— Et lave-les.

— Oui, messire.

— Nettoie-les bien. »

Cerryl inclina la tête et se retourna.

« Puis tu iras chercher du plâtre. Il faut que je fabrique de la colle à reliure.

— Oui, messire. »

Lorsqu'il sortit de l'atelier, l'apprenti entendit Tellis marmonner.

« Rendre un service à Dylert... et voilà où ça m'a mené. Parce qu'il a aidé mon fils... et alors, en quoi, au nom de la lumière, est-ce juste ? Si je survivais, alors oui, nous serons quittes. »

Cerryl entra dans la cuisine. Il se demandait ce qu'il pouvait faire, comment rester, au moins jusqu'à ce que les mages blancs l'oublient.

« Où vas-tu ? demanda Beryal.

— Tellis m’a demandé de vider les pots de chambre et de les laver. »

La femme sourit. « Ne le fais pas. Le tien est propre. Je t’ai vu le rincer. Le mien l’est aussi et ma fille aura ta peau avant Tellis si tu la réveillés si tôt.

— Que puis-je faire ? » dit Cerryl en jetant un coup d’œil dans l’atelier.

« Tu pourrais balayer la cour. Tellis a bien besoin de rester seul. Je lui dirai que c’est moi qui te l’ai demandé après que tu te sois occupé des pots de chambre. » Beryal fixa Cerryl. « Il a peur. Il sait ce que font les mages à ceux qui les contrarient. Il a vu cela trop souvent.

— Mais il n’a rien fait et les mages le savent. » Cerryl regarda à nouveau par-dessus son épaule.

« Son fils... » chuchota Beryal, les yeux tournés vers la salle d’exposition. « Nous avons tous nos anges noirs et la peur est celui de Tellis. Plus tard... » Elle reprit sa voix habituelle. « Va balayer la cour. »

Cerryl prit le balai et traversa la salle commune. Dans la cour, il se demanda si Tellis allait aussi se plaindre de sa façon de nettoyer le sol. Beryal avait commencé à parler du fils du scribe. S’agissait-il du Verial que Benthann avait mentionné ?

Le garçon avait envie de crier et de pleurer, en même temps. Personne ne lui disait rien et il ne pouvait pas demander. Pourtant, les réponses qu’il obtenait le touchaient. La vie serait-elle toujours ainsi ?

Il soupira en silence et se mit à balayer dans un coin, près de la porte, en s’appliquant à passer les brins de paille entre les pavés. Il se dit qu’il brosserait de nouveau les pierres lorsqu’il aurait fini.

« Cerryl ! »

Il leva les yeux. Dans l’embrasure de la porte, Tellis était plus pâle que le granit de l’avenue.

« Oui, messire.

— Les mages veulent te voir. »

Cerryl refusa de regarder le portail, la seule issue possible, mais qui pouvait s’avérer être un piège. Peut-être que la vie elle-même n’était qu’un piège. Il se retourna vers Tellis, le balai à la main.

« Moi, messire ? »

Tellis répondit d’un geste.

Le garçon avança jusqu’à la porte, ne ralentissant que pour poser son outil contre un mur.

« Là-bas », dit Tellis d’une voix éraillée. Il poussa son apprenti devant lui et vers la salle d’exposition, aux murs couverts d’étagères remplies d’ouvrages manuscrits.

Cerryl traversa la salle commune et la cuisine. Il savait que Beryal s’y trouvait, mais il ne la vit pas. Il ignora les murmures du scribe.

« Voilà ce que rendre service à Dylert me rapporte... les gardes blancs à la porte de ma boutique. » Tellis renifla.

Un seul mage, vêtu de blanc, se trouvait dans la pièce. Il était blond, grand et taillé à la serpe, avec une marbrure pourpre sur la joue. Cerryl ne l’avait jamais vu.

« Tu es l’apprenti du scribe ? »

Le garçon s’inclina. « Oui, messire.

— Tu t’appelles Cerryl ?

— Oui, messire.

— Tu dois venir avec moi. Tout de suite. Tu n’as besoin de rien.

— Oui, messire. »

Le mage se tourna vers Tellis. « Tu ne me dois rien et tu as le droit de prendre un autre apprenti.

Bonne journée, scribe. » Les yeux gris rehaussés d'un éclat doré, fixèrent Cerryl. « Allons-y.

— Oui, messire. » Cerryl comprit qu'il n'avait aucune chance de s'enfuir. Son seul espoir était de rester sûr de lui, poli, et de n'avouer que ce que les mages savaient déjà. Il s'inclina et ouvrit la porte.

Six gardes blancs stationnaient devant la boutique. Il y avait également deux autres hommes vêtus de tuniques et de pantalons semblables à ceux des magiciens, mais qui s'en différenciait par une fine bande rouge sur chaque manche.

Il faisait déjà chaud et une fine poussière blanche voletait à la moindre brise. Au lieu de se gratter le nez, Cerryl le plissa pour essayer de stopper la démangeaison.

« Marche à côté de moi. » Le mage fit un sourire qui manquait de chaleur et ôta, l'air absent, un fil noir accroché à sa tunique blanche.

Le sorcier hocha la tête à l'adresse des gardes et des deux autres hommes en blanc.

Sur le chemin qui menait à la place des artisans, les volets et les portes, malgré le soleil et la chaleur de la matinée, étaient toutes fermés.

Lorsqu'il se retrouva sur l'avenue principale, en direction de la place des mages et de la tour blanche, Cerryl devint plus attentif à son environnement.

Ils passèrent devant la dernière boutique et quittèrent la place. Un valet sortit un alezan sellé de son écurie et l'amena à un homme grand et habillé en bleu, qui attendait devant la petite auberge. Les sacoches que portait le cheval étaient remplies ; il s'agissait probablement d'un voyageur. Après l'écurie se trouvait la bourse au grain. Ses portes et ses fenêtres étaient ouvertes, mais il n'y avait aucun chariot devant sa façade. Deux hommes, vêtus de tuniques marron, discutaient sous la porte voûtée.

Lorsqu'il entendit le grincement de roues cerclées de fer, Cerryl sentit les gardes blancs se rapprocher. Pensaient-ils qu'il essaierait de se jeter sous le chariot ? Le véhicule marron, tiré par deux chevaux, souleva un peu de l'omniprésente poussière blanche en les doublant. Dans sa remorque, une demi-douzaine d'immenses tonneaux, presque aussi hauts que des hommes, étaient attachés les uns aux autres. Qui pouvait bien utiliser de si grands barils ?

Cerryl passa du trottoir étroit à la large promenade pavée du quartier des bijoutiers. Son front était trempé de sueur. La moitié des portes d'aciers étaient ouvertes et l'air charriait des odeurs âcres d'huile, de métal chaud et d'autres matières brûlées. Cerryl regarda le mage blanc, mais son visage ovale demeura impassible.

Une longue rangée de grandes maisons, toutes entourées de murets de granit blanc, suivait les boutiques des orfèvres. Dans le jardin de la demeure qui précédait celle de Muneat, deux enfants gambadaient. À l'ombre d'un arbre taillé en forme de boule, une jeune femme mince les surveillait. Un couple de jardiniers élaguait, dans le parc de l'habitation suivante, des plantes grimpantes accrochées à une tonnelle.

Cerryl n'entendait que les cris amusés des enfants ; il se demanda combien de temps encore ils seraient heureux à Havreclair. L'éclat de leurs voix s'évanouit et fut remplacé par le bourdonnement des bavardages qui provenaient du marché. Le tohu-bohu des vendeurs et des acheteurs recouvrit peu à peu le bruit des bottes des gardes qui heurtaient le granit.

Personne ne tourna la tête vers Cerryl et son cortège lorsqu'ils traversèrent la place du marché. Ils reprirent l'avenue et longèrent à nouveau de grandes maisons avec jardins et murs d'enceinte.

En s'approchant de la place des magiciens, Cerryl cligna des yeux face au soleil du matin. La tour des mages dépassait de près de soixante coudées les autres bâtiments du parvis et ressemblait à une tâche de pierre blanche qui, en cachant le soleil, plongeait l'avenue dans l'obscurité.

Son éclat paraissait vibrer. Chaque pierre semblait projeter des flèches brillantes et son ombre n'offrait que peu de protection face à l'astre, qui était devenu de plus en plus chaud à mesure que Cerryl s'était éloigné de la boutique de Tellis.

Le garçon percevait l'invisible blancheur chaotique, sorte de fumée imperceptible, qui ondulait près de la tour. Face à la lumière et au chaos, il eut du mal à discerner les édifices qui entouraient la place circulaire. Construits en un granit encore plus blanc que celui des pavés, ils ne mesuraient pas plus de deux étages.

Au centre de la place, une statue posée sur un piédestal était entourée d'une étendue d'herbe si foncée qu'elle semblait presque noire sous la lumière de la fin de la matinée. La tour des mages ne se trouvait pas au centre d'un bâtiment, et n'était pas non plus isolée, mais elle s'élevait depuis la façade sud d'un immeuble qui ne mesurait, par ailleurs, que deux étages. Depuis l'avenue, on ne voyait nulle entrée permettant d'y pénétrer directement.

Le mage désigna un porche carré de vingt coudées de large. Trois marches y menaient. « Par là. »

La pierre de voûte de l'entrée du bâtiment ne culminait qu'à huit coudées. Aucune sculpture ne l'ornait et nulle fenêtre n'encadrait l'ouverture. Cerryl trouva les pierres blanches unies perturbantes. Il entra dans le vestibule au plafond haut en soulevant un peu de poussière avec ses bottes. À sa droite se trouvait une autre arche tandis que la salle se prolongeait devant lui.

« Ici, » dit le mage en montrant, sur sa gauche, un escalier à la rampe de pierre.

Cerryl prit la direction indiquée et monta les escaliers. Il se rendit alors compte que les deux autres hommes en blanc et les gardes étaient restés dans la salle et que seul le mage l'accompagnait. Au sommet, ils débouchèrent sur une autre ouverture sans porte, encadrée par deux soldats.

Ils inclinèrent la tête vers le magicien qui fit signe à Cerryl de continuer. Le garçon entra et aperçut un autre escalier sur sa droite.

« Nous montons, ordonna le mage. Jusqu'au deuxième étage. »

Après quelques marches Cerryl haletait déjà, tandis que le mage grimpait en silence, sans efforts. Le garçon remarqua que, malgré la taille du bâtiment, son granit brillant et ses raccords ajustés, il n'y avait aucune décoration, mais seulement des murs lisses. La fine poussière blanche qui pénétrait dans sa gorge et ses poumons rendait sa respiration encore plus difficile.

Lorsque le mage s'arrêta sur un palier, devant une porte en chêne blanc près de laquelle était posté un garde, Cerryl essaya de reprendre son souffle. Le sorcier resta à côté de lui, silencieux.

« Entre, Kinowin », dit une voix râpeuse qui provenait de l'intérieur de la pièce. « Et fais entrer le jeune homme. »

Kinowin, toujours impassible, ouvrit la porte et fit signe à Cerryl de passer devant. Il le suivit puis se tourna vers le seul mage qui se trouvait dans la pièce.

« Voici l'apprenti du scribe, comme vous l'avez demandé, vénérable Sterol.

— Bien. » Le sorcier vêtu de blanc qui les attendait avait les épaules larges et, sans être aussi grand que celui qui avait escorté le garçon, mesurait tout de même une tête de plus que Cerryl. Ses cheveux courts étaient de la même couleur gris acier que sa barbe bien taillée et son visage possédait un teint rougeaud. On aurait dit qu'il avait pris un coup de soleil. Il portait une amulette autour du cou et une épingle ressemblant à une étoile sur le col. « Tu peux y aller, Kinowin. Attends dehors jusqu'à ce que je t'appelle. »

Kinowin s'inclina et sortit. La lourde porte en chêne blanc claqua en se refermant.

Une paire d'yeux bruns mouchetés de rouge examina Cerryl quelques instants.

Le garçon attendit, rassuré que le mage n'ait pas essayé d'invoquer du chaos ; en tout cas, s'il

l'avait fait, Cerryl n'avait rien perçu. La pièce était un grand appartement. Elle contenait un bureau et un siège assortis, plusieurs bibliothèques en bois blanc remplies d'ouvrages reliés de cuir et une table, entourée de quatre chaises, sur laquelle était posé un verre de divination circulaire. À l'autre extrémité, derrière le mage, il y avait une alcôve, plus grande que la chambre de Cerryl chez Tellis, meublée par un lit double et une table de toilette. Contre le mur de pierre, à gauche du sorcier, une sonnette en bronze était posée sur une tablette.

« Tu vas répondre à mes questions.

— Oui, messire.

— Où es-tu né ?

— Je ne sais pas, messire. » C'était vrai. Cerryl n'en avait aucune idée.

« Tes parents ne te l'ont pas dit ? » Le mage fixait le garçon comme s'il s'agissait d'un imbécile.

« Ils sont morts lorsque j'étais très jeune. Ma tante et mon oncle m'ont dit que je suis venu au monde alors que mes parents étaient en chemin pour retourner à Hrisbarg.

— Pas de détails sur l'endroit exact ?

— Cela devait être à plusieurs jours de trajet de Hrisbarg ou de Lydiar. Et mon oncle et ma tante étaient de Montgren. »

Le mage soupira. « Kinowin dit que tu arrives à invoquer le chaos, C'est vrai ?

— Je ne sais pas, messire. Une fois, j'ai regardé dans un miroir et quelqu'un en blanc l'a cassé. » C'était presque vrai.

Le front de l'homme aux cheveux gris se plissa. Il toucha, de la main droite, l'amulette autour de son cou. « Tu penses que je vais te croire ?

— On aurait dit que le verre était cassé, corrigea Cerryl, mais en fait, il ne l'était pas. Ensuite, j'ai eu mal à la tête pendant longtemps. » C'était la vérité.

« N'essaye même pas de mentir. Cela nous ferait perdre notre temps, à tous les deux.

— Oui, messire.

— Tu sais lire, je suppose.

— Oui, messire, répéta Cerryl.

— Le Temple mieux que l'ancienne langue ?

— Non, messire. Je maîtrise davantage le vieux langage.

— C'est bien d'avouer ceci, mais je n'en attendais pas moins de l'apprenti de Tellis », dit le mage blanc en grognant. « Sais-tu que seuls les frères blancs peuvent façonner le feu blanc ?

— Oui, messire. C'est pour cela que je n'ai pas voulu réitérer l'expérience avec le miroir.

— Tu ne savais pas que tu utilisais le chaos ? » Le mage parlait sur un ton incrédule et dédaigneux.

« Je n'en étais pas certain avant cette fois-là, avoua Cerryl. Je m'en doutais, mais j'avais peur d'en parler et de demander. Comment aurais-je pu ?

— Tu as bien fait. » Sterol hocha la tête. « Quels sont tes autres secrets ? »

Cerryl rougit.

Le mage aux cheveux gris patientait.

« Je crois... que je peux voir du blanc parfois, sauf que ce n'est pas vraiment comme si je le voyais. Et cela pourrait être de l'énergie « chaotique. » Le garçon baissa les yeux.

« Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je ne sais pas. Le verre en était recouvert, la fois dont je vous parle, et le mage qui m'a amené ici en avait tout autour de lui. »

Sterol éclata d'un rire bref.

« Tu as de la chance, jeune homme. Je vais te laisser l'opportunité d'apprendre. » Il rit une nouvelle fois. « Et en plus, la présence d'un orphelin et apprenti scribe va leur montrer qu'ils ne sont pas aussi puissants qu'ils le croient. » Ses yeux perçants fixèrent Cerryl. « Tu vas regarder et tout enregistrer sans rien dire à personne ?

— Oui, votre grandeur.

— Honorable Sterol suffira. Un jour, je te demanderai peut-être ce que tu penses de la résidence des mages. En attendant, garde tes remarques pour toi. C'est compris ?

— Oui, honorable Sterol.

— Il existe des mages blancs vieux et d'autres intrépides, mais tu n'en trouveras aucun qui soit les deux à la fois. » Sterol se remit à rire et fit sonner deux fois la cloche de bronze sur la tablette.

La porte s'ouvrit. Kinowin réapparut et s'inclina en regardant Sterol.

« Notre jeune ami n'a pas outrepassé les règles. Il peut donc être instruit. » Sterol sourit et dévoila des dents blanches. « Emmène-le voir Jeslek pour qu'il lui dispense un enseignement. Et dis au puissant Jeslek qu'il ne devra pas le punir fortement.

— Oui, Sterol. » Kinowin baissa la tête.

Sterol regarda Cerryl. « Tu peux y aller.

— Oui, vénérable Sterol. » Cerryl s'inclina de nouveau dans l'attente d'un hochement de tête ou d'un signe.

« Va. »

Le garçon fit demi-tour et sortit par la porte que venait d'ouvrir Kinowin.

« Tu as beaucoup de chance, jeune Cerryl », dit Kinowin tandis qu'ils descendaient l'escalier.

« Oui, messire, je sais.

— Qu'as-tu dit à Sterol ? demanda Kinowin, une pointe de curiosité dans la voix.

« La vérité, messire. » *En tout cas, les éléments dont j'ai osé parler.*

Kinowin éclata de rire. La note joviale, incongrue entre ces austères murs blancs, résonna dans la cage d'escalier. « En grandissant, tu risques de devenir dangereux, Cerryl. La vérité ! Ha ! » Il rit de nouveau.

Sous sa tunique, Cerryl frissonna, mais il continua à descendre vers les deux gardes blancs qui stationnaient à l'entrée de la tour. Près d'eux, un garçon vêtu de rouge était assis sur un tabouret. Ni les soldats, ni le jeune homme ne prêtèrent attention à Cerryl ou au mage qui l'accompagnait.

« Jeslek pourrait avoir ses quartiers dans la tour, mais il préfère vivre dans le vieux bâtiment derrière le hall principal. » Kinowin descendit rapidement les larges marches qui menaient dans l'entrée, tourna à gauche vers la salle qu'ils n'avaient pas traversée lorsqu'ils étaient entrés. « Il est cultivé et très puissant. »

Cerryl comprit les sous-entendus : Jeslek était dangereux et en concurrence avec Sterol. « À mes yeux, tous les mages paraissent puissants.

— Certains le sont plus que d'autres. »

A l'autre bout de la pièce, Kinowin fit passer Cerryl sous une série de voûtes puis ils traversèrent une cour extérieure. En son centre, il y avait une fontaine ovale, en pierre, d'où partait un unique jet d'eau qui retombait dans un bassin circulaire.

Les quartiers de Jeslek étaient situés au premier étage, à l'arrière du vieux bâtiment construit en une pierre encore plus blanche que celle de la tour, et le plus loin possible, estima Cerryl, de l'habitation de Sterol.

Près de la porte, un soldat en blanc montait la garde. « Le vénérable Jeslek a demandé à ne pas être dérangé.

— Je viens de la part du grand sorcier, dit Kinowin. Nous attendrons. » Il alla s'asseoir sur le banc situé en face de la grande porte blanche.

Cerryl fit de même.

« As-tu des questions ? » demanda Kinowin sur un ton doux, qui contrastait avec son apparence rude.

« Tout ceci est arrivé si vite... » Cerryl secoua la tête. « J'ai du mal à croire que je suis ici.

— C'est ce qui arrive à la plupart des élèves, dit le mage d'une voix chaude. « Le don apparaît souvent sans prévenir, à peu près à ton âge. Nous essayons de le trouver avant qu'il ne devienne dangereux. » Après un long moment de silence, il ajouta : « Ceux qui n'apprennent pas à s'en servir et à le maîtriser peuvent se détruire eux, et ceux qui les entourent. Certains croient que nous sommes trop sévères. » Il fixa Cerryl et sa marbrure pourpre sembla plus grosse. « As-tu déjà vu un renégat blanc ?

— Une fois. Il lançait des boules de feu. Un autre mage blanc le poursuivait. »

Kinowin hocha la tête. « Beaucoup assistent à ce genre de choses. Les gens nous voient tuer des jeunes hommes qui étaient leurs voisins. Mais ils ne savent rien du pouvoir de destruction qui s'est emparé de l'individu, ni de la mort qu'entraîne l'utilisation incontrôlée de cette puissance. » Il secoua la tête d'un geste dédaigneux.

Cerryl fut surpris par l'inquiétude qui transparaissait dans la voix du magicien et par la froideur dans ses yeux.

« Pour survivre à ton don, Cerryl, tu devras rester docile jusqu'au moment où tu comprendras ton pouvoir et ses limites. Sinon... » Kinowin toussa et s'éclaircit la voix. « Sinon, tu te détruiras toi-même, si la guilde ne s'en charge pas la première. »

Cerryl frissonna.

Soudain, la porte s'ouvrit et un mage aux cheveux blancs apparut. Il regarda le garde puis les deux individus sur le banc. « Tu n'as qu'à rentrer, Kinowin. Comment pourrais-je me concentrer alors que tu rumines devant mes appartements ? Entrez. » Il se retourna et pénétra dans la pièce.

Kinowin se leva. Cerryl fit de même aussi vite qu'il put et suivit le magicien blond. Le soldat referma la porte derrière eux.

« Votre garde a dit que vous ne vouliez pas être dérangé. Mais Sterol m'a ordonné de venir et d'attendre que vous soyez prêt pour vous livrer mon fardeau. » Kinowin s'inclina et désigna Cerryl.

La tunique blanche, les pantalons et les bottes de Jeslek miroitaient. Cerryl déglutit et ferma la bouche. Le mage avait le visage d'un jeune homme, mais ses cheveux étaient blancs et scintillaient. Comme Sterol, Jeslek portait une étoile en or sur le col, mais contrairement à l'autre mage, il n'avait pas d'amulette. Ses yeux dorés passèrent de Kinowin à Cerryl puis revinrent vers le magicien blond. « Aujourd'hui, tu viens de la part du vénérable Sterol ? »

Une autre silhouette en blanc, un trait rouge sur les manches de sa tunique, se tenait près d'un verre de divination posé sur une table.

Kinowin s'inclina une nouvelle fois. « Honorable Jeslek, le grand sorcier m'a enjoint de vous amener le jeune Cerryl pour que vous l'instruisiez. » Kinowin sourit sans conviction.

« Et... c'est tout ? Tu as autre chose à dire, Kinowin ? demanda Jeslek. Tu ne joues à l'aide dévoué que lorsque cela t'arrange.

— On m'a ordonné de vous informer que vous ne deviez pas le punir fortement. » Les mots sonnaient creux.

Jeslek arbora un large sourire factice. Cerryl aurait voulu disparaître sous la dalle de pierre qui était sous ses pieds. « Ha... je vois. Le vénérable Sterol est trop occupé pour enseigner à ses propres

apprentis. » Au bout d'un moment, il afficha un autre sourire. « Dis au grand sorcier, lorsque ses nombreuses obligations lui permettront de te recevoir à nouveau, que j'offrirais à son apprenti tous les avantages dont les miens bénéficient et que je traiterai ce jeune homme comme tous les autres.

— Je n'y manquerai pas, honorable Jeslek. » Kinowin s'inclina à nouveau avant de quitter la pièce.

Jeslek attendit que la porte soit refermée. Puis il examina l'ancien apprenti scribe. « Tu t'appelles Cerryl ?

— Oui, messire.

— Que faisais-tu avant d'arriver à la tour ?

— J'étais apprenti chez Tellis, le scribe.

— Alors, tu sais lire.

— Oui, messire.

— As-tu d'autres talents ?

— Je connais un peu les différentes sortes de bois, messire. J'ai travaillé pour un maître scieur.

— Bien. Tu as travaillé avec tes mains. » Jeslek fit un léger sourire. « Tu es un élève mage à présent, un apprenti magicien si tu préfères. Peu importe ce que tu as fait ou pas auparavant, tu ne devras pas essayer de travailler sur le chaos, ou sur l'ordre à moins qu'on ne te l'ordonne. Si tu désobéis, et que tu te fais attraper, ton esprit sera endigué et tu travailleras jusqu'à la mort sur la route blanche. Tu comprends ?

— Oui, messire.

— Au fait, je suis capable de voir si tu as utilisé le chaos durant la huitaine passée voire plus. Je m'aperçois que tu as fait attention, mais les traces demeurent. » Le sourire avait disparu.

— Messire ? » La gorge de Cerryl se serra.

— Oui ? » répondit Jeslek sur un ton glacial.

— Parfois j'arrive à déterminer si le chaos a été utilisé. Est-ce qu'essayer de voir cela équivaut à s'en servir ?

— Non. Regarder ne laisse d'ailleurs pas de traces. J'encourage tous mes élèves à observer soigneusement. Mais à regarder seulement, à moins que je vous ordonne d'agir autrement.

— Oui, messire. » Cerryl s'inclina et attendit.

« Pas d'autres questions ?

— Messire... je n'en sais pas assez pour demander autre chose », avoua Cerryl en sachant qu'il prenait un léger risque, mais qui, à ses yeux, en valait la peine.

« Ha ! Je comprends pourquoi Sterol t'a accepté. » Jeslek se tourna vers le jeune homme près de la table. Il portait une tunique blanche aux manches rayées de rouge. « Kesrik, assure-toi que Cerryl rejoigne ses quartiers avec les autres élèves. Donne-lui une tunique correcte, des pantalons et des bottes blanches. Les siennes ont l'air robuste ; essaye de les échanger pour une fois. Et fais en sorte qu'il obtienne son propre exemplaire des *Couleurs* dans la huitaine prochaine. »

Kesrik s'inclina. Il avait le visage impassible et ses yeux bleus étaient froids.

« Va avec Kesrik. » Le regard doré de Jeslek scintilla.

« Suis-moi. » Kesrik partit. Cerryl dut se dépêcher pour le suivre.

CERRYL N'ÉTAIT CHEZ LES MAGES que depuis quelques jours et dehors, la pluie s'abattait à torrents sur Havreclair. Elle sifflait bruyamment en heurtant la pierre, tandis que l'air chargé d'humidité pénétrait à l'intérieur par les persiennes. Assis sur le bord du siège, attablé en face de Jeslek, le garçon luttait contre le martèlement croissant qui était apparu dans son crâne en même temps que l'orage.

Jeslek examina Cerryl quelques instants et le jeune homme eut l'impression que le mage n'utilisait pas que ses yeux pour le regarder.

Finalement, Jeslek afficha un sourire en coin. « Que signifie être mage, à ton avis ?

— Je ne sais pas vraiment ce que font les magiciens, messire.

— Dis-moi simplement ce que tu crois être notre rôle. »

Cerryl passa sa langue sur ses lèvres. « Les magiciens contrôlent Havreclair. Ils se servent de la puissance du chaos et ils étudient de nombreux domaines.

— Comment sais-tu que nous étudions... » Le rire de Jeslek l'empêcha de finir sa question. « J'oubliais que tu étais un apprenti scribe. Ici, tu vas étudier plus que tu ne l'aurais cru possible. Et il y aura également des examens. Parfois tu ne les reconnaîtras même pas lorsqu'ils se présenteront. » Le mage aux cheveux blancs et aux yeux dorés fit une pause. « Pourquoi crois-tu que les mages étudient autant ?

— Pour mieux régner ? essaya Cerryl.

Ta supposition est en partie juste. Nous apprenons pour mieux gouverner. Gouverner n'est pas régner. L'Empereur d'Hamor, le Duc de Lydiar, ou le Vicomte de Certis règnent. La guilde gouverne. Certes, nous établissons des règles, mais la plupart ressemblent plus à un code de bonne conduite et de bon sens. Les ordures provoquent un chaos diffus qui provoque des maladies. Nous faisons donc en sorte que les détritrus soient rejetés hors de la ville. Les mendiants et autres parasites sont responsables de maladies et de vols. Nous les tenons à l'écart de Havreclair. Si l'argent seul régnait, alors la ville tomberait aux mains des plus riches. C'est pour cela que nous surveillons ceux qui ne pensent qu'à l'argent. L'eau propre éloigne la maladie et nous nous assurons que celle de la cité le soit. Il n'y a rien de magique là-dedans. » Jeslek sourit jovialement.

Cerryl attendit sans savoir quoi répondre.

« Une fois de temps en temps, quelqu'un voit un mage lancer du feu chaotique et tout le monde se met alors à croire que c'est la seule chose dont sont capables les magiciens. Si la Guilde n'était que ça – un groupe de sorciers qui envoient du feu – Havreclair serait tombée il y a des générations.

— Oui, messire.

— Je comprends que tu veuilles te montrer respectueux, mais inutile de dire ça chaque fois que je cesse de parler. Un silence poli suffit. » Jeslek se leva. « Tu dois en apprendre plus sur la vraie nature de la guilde et la raison pour laquelle elle est nécessaire. » Le mage blanc prit l'ouvrage sur la table et le tendit à Cerryl. La couverture était usée, rayée et baignée de blanc chaotique invisible. « Lis ceci. Tu sais lire ?

— Oui, messire. Il reste quelques mots que je ne connais pas. » Cerryl suivit l'exemple de son professeur et se leva, les yeux fixés sur le mage aux cheveux blancs et aux yeux dorés.

« Demande à Kesrik où à un de ses élèves. Si personne ne sait te répondre, adresse-toi à moi.

— Oui, messire. » Cerryl n'oserait jamais demander à Jeslek, surtout après sa dernière phrase.

« Je te donne deux huitaines pour lire la première moitié du manuel. Commence aujourd'hui et je t'interrogerai sur ce que tu auras retenu lors de notre prochaine leçon. » Jeslek désigna la porte.

« Kesrik attend. Je te verrai demain. »

Cerryl s'inclina et fit demi-tour.

Comme Jeslek l'avait dit, Kesrik attendait à côté du garde.

« Bonjour, Kesrik. » Cerryl le salua de la tête.

« Il pleut. » Kesrik salua à peine Cerryl lorsqu'il le croisa. Il entra et referma la porte.

Cerryl fit une pause et repensa à l'étrangeté de la résidence des mages. On n'y parlait pas beaucoup et il ne s'y instruisait guère. Il passait plus de temps à attendre Jeslek qu'à écouter ou étudier. Peut-être lui avait-on donné plus de temps pour s'habituer ? Si c'était bien le cas, qu'est-ce qui l'attendait ensuite ?

Il regarda le livre relié de cuir qu'il portait puis la porte de chêne blanc. Avant de repartir pour la salle commune, ou la bibliothèque, ou sa chambre – il ne savait pas vraiment où il allait commencer à lire – il ouvrit l'ouvrage à la page de titre : *Les Couleurs du Blanc : le Manuel de la Guilde de Havreclair*.

Il faillit éclater de rire. Il avait caché un exemplaire de la moitié de ce livre pendant des années et avait pris sur son temps de sommeil pour lire celui que Tellis s'était engagé à copier. Et voilà que maintenant, il possédait son propre ouvrage et qu'on lui ordonnait de le lire.

Il remua la tête en pensant aux livres toujours cachés dans la maison de Tellis, et à l'amulette cassée. C'était elle qui lui manquait le plus.

Cerryl ferma *Les Couleurs du Blanc* et se mit à descendre les escaliers.

En bas, il jeta un œil à l'intérieur de la bibliothèque, à la recherche de Faltar. À part deux magiciens, Fydel et Esaak, assis à une table dans un coin, la salle était vide. Fydel, les cheveux bruns et la barbe bien taillée, s'agitait et semblait dessiner quelque chose dans l'air. Visiblement impassible, Esaak était assis le dos tourné à Cerryl.

Cerryl alla, sur la pointe des pieds, jusqu'à la salle commune. Ainsi, si Faltar se montrait, il pourrait lui demander ce qu'il devait étudier précisément dans le livre. Il descendit le corridor en silence et se demanda s'il allait découvrir de nouveaux éléments dans ce livre qu'il avait trouvé si difficile et ennuyeux la première fois qu'il l'avait lu.

Il l'espérait, mais il eut une moue en pensant à ce qu'il avait déjà appris dans *Les Couleurs du Blanc*.

MALGRÉ LA BRISE QUI ENTRAÎT par les fenêtres ouvertes de l'étude, de la sueur perlait dans les cheveux courts de Cerryl et coulait sur sa nuque et son front. Il l'ignora et tourna une page des *Couleurs du Blanc*. Il s'obligeait à lire tous les mots et à essayer de comprendre chaque pensée exprimée. Il se demandait combien d'entre elles avaient un lien avec les événements historiques que Tellis l'avait obligé à connaître, avec le travail qu'il avait effectué dans la scierie de Dylert ou avec la réalité de Havreclair, qui associait à la fois le feu du chaos et les grandes richesses de personnes comme Muneat... et même avec la raison pour laquelle son père avait été poursuivi et lui épargné. Il restait tant de choses qui n'avaient aucun sens. « Tu lis vite. » De l'autre côté de la table d'étude, Faltar leva les yeux de son propre livre. Ses cheveux blonds paraissaient presque blancs sous le soleil de la fin d'après-midi qui traversait les grandes fenêtres de la pièce.

« Quelle surprise... il était scribe. C'est leur travail. » Le murmure provenait de la seule autre table occupée, celle de Bealtur.

Cerryl ne détourna pas le regard des *Couleurs du Blanc* et ignora la voix basse et le ton narquois de l'élève qui portait un bouc.

« Les scribes lisent... mais ne comprennent pas. C'est pour cela qu'ils sont scribes. » Cerryl se mordit les lèvres et continua sa lecture. «... ils n'ont pas assez de matière grise pour autre chose que la copie... » Bealtur s'étira et sourit à Cerryl.

Le garçon lui rendit son sourire.

De dos à Bealtur, Faltar fronça les sourcils.

Cerryl ferma le livre doucement et se leva. Il sortit et traversa la petite pièce de pierre blanche pour se rendre dans sa cellule. Il ouvrit sa porte et entra dans un espace encore plus étroit que celui qu'il avait occupé dans la grange, chez Dylert. Le lit était plus doux et les murs ne laissaient pas passer l'air, mais il devait se mettre debout sur le lit pour pouvoir ouvrir les vieux volets en chêne.

Il y avait aussi un tabouret et un petit bureau construit dans le mur, surmonté d'une étagère. Deux tuniques, quatre ensembles de sous-vêtements, deux couvertures et ses livres ; c'était tout. Telles étaient les seules possessions des élèves mages en plus des livres sur leurs étagères, qui variaient selon leurs mentors. Ils n'avaient pas de miroirs. Aucune des cellules n'en était pourvue. Autrefois, avant d'avoir vu les richesses de Muneat ou la chambre à coucher de la femme à travers son verre, il aurait pu considérer sa chambre comme luxueuse.

Cerryl rangea l'exemplaire usé des *Couleurs du Blanc* sur l'étagère, à côté de *La Fondation de Fyrad et des Terres Blanches* que le grand sorcier lui avait fait livrer et de *La Grande Histoire de Candar*. Sur le bureau se trouvait un ouvrage plus fin : *Mathématicques naturelles*.

Il avisa le livre de mathématicques. Il l'avait à peine ouvert. On le lui avait apporté et il ne savait même pas qui était son professeur pour cette matière. Son estomac se mit à gargouiller. Il regarda la porte en se disant qu'il devait aller à la cantine. *Toc toc*.

« Tu viens manger ? » Il entendait la voix de Faltar comme s'il n'y avait pas de cloison.

Cerryl prit une grande inspiration. « Oui, j'arrive. » Il sortit dans le couloir et ferma la porte. Les cellules n'avaient que des loquets, pas de verrous.

« Tu as envie de frapper Bealtur, non ? » demanda Faltar. Il repoussa une mèche de cheveux blonds vers l'arrière.

« Je n'étais pas énervé à ce point. » *Presque, mais pas tout à fait* corrigea-t-il en pensée, en marchant à côté de Faltar.

« Kesrik utilise Bealtur pour essayer de t'énervé. » Faltar regarda en arrière. « C'est ce qu'ils ont fait à Yullur. Il a ensuite essayé de lui lancer du feu et... » Sa voix s'estompa.

« Sterol, Jeslek ou quelqu'un d'autre s'en est aperçu et ils l'ont envoyé sur la route ?

Non... » Faltar se retourna une nouvelle fois. « Yullur a fait sa tentative alors que Sterol était juste devant l'étude. Kesrik le savait et il est sorti pour que Sterol le protège. Yullur était si énervé qu'il n'a pas vu le grand sorcier lorsqu'il a lancé le feu du chaos sur Kesrik. » Faltar eut un sourire crispé. « Le grand sorcier n'a alors pas eu le choix. Il a réduit Yullur en cendres et a puni Kesrik en le mettant de corvée d'égout et de chariot à ordures pendant presque une saison. Mais il s'en fichait. Lorsqu'il est revenu, il a arboré un grand sourire pendant deux huitaines sans que l'on puisse rien y faire. »

Cerryl hocha la tête. « Qu'a dit l'honorable Jeslek ?

— Qui sait ? Il reste à l'écart du grand sorcier. Il voyage beaucoup, parfois jusqu'à Gallos. Il emmène Kesrik de temps à autre, mais pas toujours. »

Les deux garçons marchèrent lentement jusqu'au réfectoire qui contenait une douzaine de tables rondes, en plus de celle sur laquelle étaient posés les plats.

Deux mages en blanc étaient assis sur une table dans un coin. Cerryl en connaissait un.

« Le chauve avec les bajoues, c'est Esaak. »

Cerryl avait déjà vu l'autre sorcier dans les quartiers de Jeslek. Son visage semblait taillé à la serpe et il portait une moustache rousse bien taillée. Dès qu'il était arrivé, Jeslek avait envoyé Cerryl faire une course. « Eliasar... » murmura-t-il lorsqu'il se rappela de son nom. « C'est ça, non ?

— Je crois.

— Que sais-tu de lui ? dit Cerryl toujours à voix basse.

— Il dirige des lanciers blancs et n'aime pas trop Sterol. C'est Lyasa qui me l'a dit. »

Quelqu'un aimait-il Sterol ? Cerryl se posait la question lorsqu'il s'approcha de la table de service. Le picotement dans son nez lui indiqua que la burkha devait être encore plus épicé que d'habitude. Il ne prit donc qu'une petite louche de sauce en plus des nouilles aux œufs. Il ajouta du pain noir, froid et presque rassis, et une pomme dans son assiette. La bière légère était presque buvable et il en avait assez de ne boire que de l'eau. Il apporta sa tasse et son assiette jusqu'à une table contre le mur, aussi loin que possible des mages plus âgés.

Une fois que Faltar se fut servi, un des serviteurs en rouge alla remplir le pichet.

Faltar s'assit sur le tabouret en face de Cerryl et regarda le garçon aux cheveux noirs qui s'occupait du service. « Lorsque je faisais ça, je rêvais d'être un élève mage.

— Tu viens de la crèche ?

— Comme la plupart d'entre nous, à l'exception de ceux qui ont de l'argent comme Kesrik. Ou Anya, tu sais, la sorcière rousse ? »

Cerryl acquiesça.

« Le père de Kesrik est négociant. Il possède plus d'attelages et de chariots que le Duc de Lydiar. » Faltar fit une grimace. « C'est ce qu'il dit.

— Je sais, il m'en a déjà parlé. » Cerryl mordit dans le pain dur. Il en déchira un coin avec les dents, et mâcha lentement.

« Il l'a dit à tout le monde. » Faltar rit doucement. « Mais il ne vaut pas mieux que nous.

— Il est bien meilleur pour mettre les autres dans l’embarras, remarqua Cerryl.

— Tu t’exprimes si bien. »

Cerryl était certain du contraire. Sinon, pourquoi Kesrik essaierait-il de le pousser à commettre un acte stupide ?

Faltar fronça les sourcils puis masqua cette expression avec un sourire. « Comment trouves-tu toutes les histoires ? »

Cerryl sentit des yeux dans son dos et aussitôt le nom de Kesrik s’imposa à lui.

Faltar hocha la tête, presque de manière imperceptible.

« Je n’avais jamais entendu parler de la plupart d’entre elles », répondit doucement l’élève au visage mince. Il avait tout de même parlé trop fort.

« Certains n’avaient jamais entendu parler de dormir dans un lit ou de se laver. » Kesrik avait dit cela d’une voix faible en se dirigeant vers la table où se trouvaient les plats. Bealtur marchait à côté de l’élève plus âgé.

« Ne pas se laver tous les matins avec de l’eau glacée est agréable, » dit Cerryl en souriant jovialement à Kesrik. « J’apprécie beaucoup. »

La gorge de Faltar se serra.

« Tant mieux pour toi », répondit Kesrik en se détournant.

« Je te l’avais dit, chuchota Faltar.

Ce n’est pas lui le problème, dit doucement Cerryl. Laissons-le croire qu’il l’est. C’est plus sûr ainsi. » Il avala une bouchée de nouilles à peine saucée puis prit une gorgée de bière. Au moins, il pouvait manger à sa faim.

CERRYL REGARDAIT UNE AUTRE VOITURE remplie de chêne doré rouler à l'ombre de la tour blanche, en direction de l'entrée de la résidence des mages. Il fit demi-tour et retourna vers le fond du foyer, près de la porte qui menait à la cour intérieure.

Faltar et Bealtur entrèrent par cette ouverture. Les cheveux blonds de Faltar miroitaient sous la lumière indirecte tandis que le bouc clairsemé de Bealtur ressemblait plus à de l'encre de galle qui coulait sur son menton.

« Pourquoi se rassemblent-ils ? » demanda Cerryl.

Bealtur eut un sourire sarcastique. « Tous les mages, ou au moins la plupart d'entre eux, se réunissent deux fois par an. Sans parler des réunions exceptionnelles, d'après ce que m'a dit Broka. » Bealtur haussa les épaules.

« Que font-ils lors de ces rassemblements ? » continua Cerryl.

Faltar roula des yeux puis regarda le sol de pierre blanche.

« Ils s'occupent d'affaires de mages. Aujourd'hui, il s'agit de commerce. Les noirs de Recluce posent problème. Comme d'habitude. » Bealtur fit une pause avant d'ajouter : « C'est lors de ces réunions que les élèves deviennent des mages à part entière. L'année prochaine, ce sera mon tour et celui de Kesrik. »

Cerryl n'avait aucune envie d'être dans les parages lorsque Kesrik deviendrait un mage, mais il n'avait guère le choix.

Un sorcier mince et aux cheveux gris monta les marches et passa la porte à double battant à droite du vestibule, celle qui menait dans la grande salle, ou chambre du conseil.

« Sverlik ! Qui arrive de Fenard... »

— Que se passe-t-il avec ce jeune préfet... »

Ils ne purent entendre la fin de la phrase. Un autre mage passa devant Cerryl, Faltar et Bealtur qui se tenaient près du couloir. Il s'arrêta et les examina. Ses cheveux laissaient apparaître d'improbables nuances dorées et des rides profondes partaient du coin de ses yeux et de sa bouche.

Cerryl eut le sentiment qu'il s'était fait attraper en train de commettre une bêtise.

« Ha oui, je me souviens l'époque où je me trouvais exactement là où vous êtes. Je voulais à tout prix savoir ce qu'il se passait dans la grande salle. » L'homme sourit et exhiba des dents jaunes, assorties à son teint. « Puis on devient mage et tout ceci n'a plus rien d'enthousiasmant. » Il rit doucement et reprit sa marche vers la salle.

« Ce sera toujours excitant », murmura Bealtur. Il suivit du regard le magicien qui disparaissait dans la chambre.

Les trois garçons perçurent un pas plus lourd et une impression de puissance.

Cerryl avait reconnu Jeslek avant même de se retourner.

« Vous n'apprendrez pas à devenir mage en regardant les gens entrer dans la salle. » La broche de Jeslek semblait émettre de la lumière, exactement comme ses yeux dorés, fixés sur les trois élèves.

Cerryl inclina la tête en se rappelant le commentaire de Jeslek à propos du silence respectueux.

« Bien, j'ai l'impression que vous comprenez. Je vous conseille de retourner en salle commune. » Un sourire familier et indifférent ponctua la phrase.

Cerryll et les deux autres s'inclinèrent légèrement.

« Allez-y.

— Oui, messire. »

Jeslek les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils tournent et traversent le passage qui menait à la cour.

Ils étaient près de la fontaine lorsque Bealtur regarda en arrière vers le vestibule et la grande salle pendant un moment.

Cerryll ne détourna pas son regard de la porte qui menait au bâtiment arrière. Il avait encore la sensation qu'on le regardait à travers un miroir. Mais qui pouvait faire cela alors que tous les mages étaient réunis ?

Il s'arrêta près de sa cellule et ouvrit la porte. Il entra et l'impression d'être observé s'évanouit soudain. Sur son bureau, il découvrit une tasse en terre cuite et, à côté, une bouteille en verre.

Il prit la tasse vide, la mit de côté puis souleva la bouteille vers la fenêtre. Il n'aurait su dire de quel liquide il s'agissait. Il abaissa le récipient et le déboucha. L'arôme du cidre, presque trop puissant, s'en échappa.

Pourquoi lui avait-on apporté du cidre ?

Il regarda la bouteille, renifla son contenu puis en versa un peu dans la tasse. Il examina le liquide et le sentit une nouvelle fois. Cela sentait vraiment comme du cidre.

Il essaya ensuite d'étudier la boisson avec sa perception du chaos. Il recula aussitôt. Une affreuse blancheur rougeâtre s'échappait de la bouteille et du breuvage dans la tasse.

Du poison ? Sentir du chaos dans la nourriture ou les liquides signifiait-il qu'ils étaient empoisonnés ? Cerryll regarda alentour, personne ne l'observait. Il glissa la tasse et la bouteille sous sa tunique puis écouta à la porte jusqu'à ce que le couloir soit vide.

Il sortit et marcha dans le couloir jusqu'aux toilettes. Il y entra et se dirigea vers la cabine du fond. Il sortit la bouteille et vida le cidre dans les ténèbres. Méfiant, il jeta un œil autour de lui et essuya le récipient avec sa tunique. Il espérait ainsi effacer toutes les traces de chaos, s'il s'agissait bien de cela. Il posa la bouteille et la tasse dans le coin contre le mur puis alla dans la cabine adjacente. Il respirait un peu mieux à présent.

Jeslek avait parlé d'examens qu'il ne pourrait reconnaître. Est-ce que le cidre empoisonné en faisait partie ? Ou quelqu'un cherchait-il vraiment à le tuer ? Et pourquoi ? Il n'avait encore presque rien appris.

Il secoua la tête. Devait-il essayer de détecter le chaos dans toute la nourriture et les boissons qu'on lui servait au réfectoire ? Aurait-il dû déjà le faire ? Il déglutit puis partit vers la salle commune.

« POURQUOI EST-TU ICI JEUNE CERRYL ? Jeslek et Sterol t'ont envoyé. » Le vieux mage élançé répondit à sa propre question et eut un large sourire. « Ils t'ont envoyé pour que je te transmette mes considérables connaissances en anatomie. »

Cerryl, assis sur le banc adossé au mur, inclina la tête.

« Mais il reste une question. Pourquoi ? Pourquoi étudier l'anatomie ? » Broka fit une pause et s'approcha du garçon sans le regarder. « Il y a de nombreuses raisons... énormément... »

Soudain, le mage se retourna et ses longs doigts effleurèrent le bras de Cerryl. Il faillit reculer, mais resta assis bien droit, attentif au sorcier.

« Du chaos au chaos : c'est la règle de l'anatomie et celle de la vie. Le vivant est le bref moment où le chaos s'empare de l'ordre et crée des formes agissantes. La mort survient lorsque le chaos abandonne l'ordre. Il cesse d'animer la forme et son existence s'achève. » Broka sourit en dévoilant ses dents, se retourna et alla près de la fenêtre d'une démarche oscillante qui rappela à Cerryl celle d'un lézard ou d'une vipère.

Le garçon regarda le squelette sur le présentoir en bois, dans le coin opposé à la fenêtre. S'agissait-il d'un criminel ou juste d'un malchanceux ?

« Nous savons que la nourriture fournit au corps de l'énergie du chaos et, qu'avec cette énergie, le corps grandit et change. Chaque forme corporelle n'évolue pas seulement au niveau de sa substance, mais aussi de sa taille. Et lorsque ces évolutions cessent, la mort survient. » Broka, les yeux enfoncés dans leurs orbites, examina Cerryl. « Tu comprends, jeune Cerryl ? Lorsque le corps perd son énergie du chaos d'une manière ou d'une autre, il meurt.

— Oui, messire.

— Le pur chaos est dépourvu de forme, ce qui n'est pas le cas de l'homme. En fait, toutes les créatures terrestres qui ont des os partagent la même structure générale. La main et le bras d'un homme, la patte de devant d'un chien, l'aile d'un oiseau, tous sont construits sur un modèle semblable. »

Broka se glissa jusqu'au squelette et le montra du doigt. « Nous allons commencer par le squelette et... plus précisément par deux os distincts. » Il fit un geste vers Cerryl. « Viens ici. Ne te contente pas d'écouter. Tu dois toucher, sentir... surtout sentir car la perception est essentielle à un maître du chaos. » Il gloussa doucement pour ponctuer sa phrase.

Cerryl se leva et alla jusqu'au squelette. Il essaya de se positionner de telle sorte que l'assemblage d'ossements se trouve entre lui et Broka.

« Il y a quatre sortes d'os : les longs, les courts, les plats et les irréguliers. » Broka désigna un des os du bras. « Touche. »

Cerryl obéit et parcourut du doigt la longueur du membre blanc cassé. Il sentit de la poussière blanche se détacher sous son index.

« Les vrais os vivants sont beaucoup moins agréables au toucher : moins lisses, moins froids. Mais tu vas commencer par apprendre ainsi. »

Dans la chaleur oppressante de la petite pièce, Cerryl avait envie de bâiller et de s'éloigner de Broka.

« Le *Prestad* va t'expliquer tous les détails. Je vais te donner ce livre. Jeslek dit que tu sais lire. Alors, tu vas lire. » Broka écarta une mèche de cheveux gris de son front et afficha un grand sourire.

« Oui, messire », répondit Cerryl sans savoir très bien quoi dire ni quoi faire.

« Pourquoi étudier l'anatomie ? Il y a deux raisons. D'abord pour pouvoir te servir du chaos pour bien guérir ou bien tuer. Et ensuite parce que la guilde a exigé que tu étudies l'anatomie. » Broka haussa les épaules. « Tu ne deviendras pas mage avant de connaître parfaitement cette matière. » Il regarda le squelette. « Il y aura bien d'autres façons, pour toi, de servir la Guilde. » Il sourit à nouveau. « Tu comprends ?

— Oui, messire.

Bien. » Broka lui tendit un livre que Cerryl ne l'avait pas vu attraper. « Voici la *Théorie anatomique de Prestad*. Tu devras lire la première partie jusqu'à ce que tu estimes avoir tout compris. Nous nous reverrons dans une huitaine. »

Cerryl prit l'ouvrage.

Broka, sourire aux lèvres, se glissa jusqu'à la porte, l'ouvrit et se recula. Son rictus s'était presque fait moqueur.

COMME DANS TOUS LES QUARTIERS DES MAGES à la fin de l'été, juste avant les moissons, il faisait chaud dans les appartements de Jeslek. Le sorcier se détourna du verre. Le brouillard blanc venait de disparaître et l'objet était redevenu un simple miroir. Il observa Kesrik, puis Cerryl avant de reprendre ses questions.

Cerryl, appuyé contre le mur de pierre, restait complètement immobile.

« Vous avez lu la première moitié des *Couleurs du Blanc* ? » Le regard de Jeslek alla de Cerryl à Kesrik.

« Oui, messire. » Cerryl l'avait lu au moins deux fois dans la huitaine qui avait suivi son arrivée ici, et à d'autres reprises auparavant, même s'il n'avait jamais osé l'avouer.

« D'accord. » Jeslek fronça les sourcils. « Expliquez ceci : *Même les magiciens les plus sages ne peuvent percevoir tout ce qui existe, sur et sous la terre, sans utiliser le chaos.* » Il regarda Cerryl. « Tu t'en souviens ? »

— Oui, messire.

— Dis-moi ce que tu penses que cela signifie. »

Cerryl ignore le sourire narquois que Kesrik ne cherchait guère à cacher et se mit à parler posément. « La lumière provient du chaos produit par le soleil et nous voyons grâce à elle. Sans lumière et sans chaos, nous ne pourrions pas voir. Le livre explique aussi qu'un magicien expérimenté peut se servir de la partie de la lumière du chaos que les yeux ne peuvent distinguer pour étendre ses perceptions.

— Tu as lu ce passage. Et celui-ci ? *L'ordre a des limites, mais pas le chaos. Et pourtant, l'utilisation du chaos est restreinte par l'ordre,* » dit Jeslek avec un rictus.

Cerryl déglutit. Il reconnaissait bien les mots, mais n'avait jamais réfléchi à leur signification. Pourtant il lui fallait répondre tout de même. « Le chaos n'a pas de limites, mais lorsqu'un mage utilise sa puissance, il doit la plier à sa volonté qui, elle, est une forme d'ordre. »

Les yeux dorés de Jeslek brillèrent. « Essayes-tu de dire qu'un mage blanc doit se souiller au contact de l'ordre noir ? »

— Non, messire. Il me semble qu'un magicien se sert de sa volonté pour maîtriser la puissance chaotique. Si cette volonté est habituée au chaos, alors l'ordre sert le chaos. »

Cerryl sentit que Kesrik était déçu tandis que Jeslek semblait surpris.

« *Bien que le chaos soit tout-puissant et ne connaisse ni règles, ni limites, le monde obéit à des lois qui ne varient pas.* Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Cerryl afficha une mine perplexe. « Messire... je suis désolé, j'ai dû manquer un passage. Je ne me souviens pas de cette phrase.

— Heureusement. Parce qu'elle n'est pas dans *Les Couleurs du Blanc*. » Jeslek hocha la tête. « En tous cas pour l'instant. Tu peux y aller. Tu as deux huitaines pour étudier le reste du livre.

— Oui, messire.

— Puis nous passerons aux travaux pratiques.

— Oui, messire.

— Tu n'aimeras pas ça. Aucun des élèves n'a apprécié ces moments. Pas plus que moi. Tu peux partir. »

Cerryl s'inclina, fit demi-tour et entendit quelques mots avant que le garde ne referme la porte derrière lui.

« Kesrik... en quoi le jeune Cerryl simplifie-t-il les choses ? »

Simplifier ? Qu'avait-il simplifié ? Il descendit le couloir, puis les marches en direction du réfectoire. Il espérait y trouver des restes de pain.

En prononçant la dernière phrase, Jeslek n'avait pas changé d'expression. D'où provenait cette citation ? D'un livre interdit ? Où Jeslek l'avait-il simplement inventé ? Dans tous les cas, il lui avait tendu un piège.

L'élève mage prit une longue inspiration. Combien de pièges l'attendaient encore ? Le poison en était-il un ? Il ne savait toujours pas. La bouteille et la tasse avaient disparu, mais il ne savait pas qui, parmi les autres élèves ou les serviteurs, les avait pris.

Et il y avait toujours ces références à la lumière. Même dans le rêve effrayant qu'il avait eu chez Tellis, Anya, la magicienne aux cheveux rouges, invisible, avait parlé de la puissance de la lumière. Mais de quoi s'agissait-il ? Comment le découvrir ? Pour l'instant, *Les Couleurs du Blanc* n'en disait presque rien alors qu'il avait quasiment fini de lire la deuxième partie.

Il repensa aux questions de Jeslek. Non... il n'était pas prêt de cesser d'étudier le livre ; pas s'il voulait survivre. Les gargouillements de son estomac lui rappelèrent qu'il n'avait pas beaucoup mangé le matin, à cause de l'examen de Jeslek et de la pluie qui lui faisait mal à la tête.

Il décida d'aller au réfectoire. Il resterait peut-être de quoi se remplir le ventre.

« Tu as l'air affamé, jeune mage », dit un des serviteurs, un balai et une pelle à la main. Le garçon de la crèche, aux cheveux blonds et à la tunique rouge, afficha un sourire. « Il reste du pain et j'allais le jeter.

— Merci. » Cerryl sourit et prit la croûte qui restait dans le panier. Il l'étudia tout de même auparavant. Il ne détectait aucune trace de chaos. Il en coupa un morceau qu'il mâcha lentement, en pensant de nouveau à la lumière. Il ne pouvait pas agir sur le chaos, mais cela ne l'empêchait pas d'y penser.

Lorsqu'il eut fini le pain et fait cesser le gargouillement dans son estomac, Cerryl prit le couloir jusqu'à sa cellule où il s'arrêta pour récupérer *Les Couleurs du Blanc*. Il s'attarda, certain qu'on avait visité sa chambre en son absence. Pourtant, rien n'avait disparu.

Il sourit. Tout ce qu'on aurait pu lui voler ne lui aurait sans doute pas manqué, mais aurait tout de même causé des difficultés. En partant subitement de chez Tellis, il avait perdu le seul objet qui lui tenait à cœur : la vieille amulette qui, selon Syodor, appartenait à son père.

Dans la résidence des mages, le vol n'était pas toléré. Les magiciens les plus puissants parvenaient à voir lorsque quelqu'un mentait. Si Cerryl disait qu'on lui avait dérobé un objet et que cela était la vérité, un autre élève se retrouverait en grande difficulté. Le garçon n'osait même pas imaginer la situation dans laquelle il se retrouverait s'il mentait.

Il cala l'ouvrage sous son bras et prit le couloir jusqu'à la salle d'étude où se trouvaient Faltar et Lyasa. La sorcière était plongée dans un immense livre que Cerryl n'avait jamais vu, et dont il n'arriva pas à distinguer le titre. Il ne faisait pas très chaud dans le bâtiment, peut-être à cause de la pluie qui était tombée plus tôt et qui menaçait encore. Mais la salle d'étude était fermée et il y régnait une chaleur presque moite. Cerryl se mit à transpirer.

« Cerryl ? » Faltar s'était installé sur le tabouret face à lui. « Comment ça s'est passé ?

— Il m'a posé beaucoup de questions. La plus difficile était celle sur la toute-puissance du

chaos qui reste néanmoins limité par l'ordre. » Cerryl ouvrit *Les Couleurs du Blanc* sans cesser de regarder le mince Faltar.

« Il t'a posé une question là-dessus ? » Faltar secoua la tête. « J'ai étudié le Manuel pendant une moitié d'année et Derka n'a jamais été aussi dur avec moi. Le grand sorcier a envie que tu souffres. »

Était-ce le cas ? Ou cherchait-il autre chose ?

« Je ne sais pas. » Cerryl eut un léger sourire. « Ce n'est pas grave. Je dois tout de même apprendre tout ce qu'il m'ordonne d'apprendre. Je n'ai pas le choix, hein ?

— Parfois, Cerryl, tu es encore plus effrayant que le grand sorcier.

— Moi ?

— Tu acceptes tout. Je n'y arriverais pas.

— Non, en effet. Et comme tu ne le supporterais pas, ils ne te font pas subir le même traitement. » Cela devenait clair aux yeux de Cerryl. On le testait de différentes façons et il n'avait aucun moyen d'y échapper. Aucun.

LORSQUE LA PORTE S'OUVRIT, Cerryl et Kesrik reculèrent contre le mur, à la fois par déférence et par habitude.

Le mage au visage rougeaud, taillé à la serpe et à la marbrure sur la joue, sourit à Jeslek. « Salutations. » Il ignora les deux élèves et garda les yeux fixés sur le sorcier qui, à côté de lui, semblait mince.

« Que puis-je faire pour vous ? » D'une voix douce et sonore, Jeslek s'adressa au mage plus grand qui venait d'entrer dans ses quartiers.

Kinowin s'inclina devant lui. Son col blanc était orné de la même étoile qu'arborait Jeslek. Cerryl ne se souvenait pas de l'avoir vu lorsque Kinowin l'avait accompagné à la tour. La lui avait-on donné lors de la dernière réunion des mages blancs ?

« À cause des tarifs routiers et des problèmes commerciaux avec cette maudite île, le grand sorcier a demandé jusqu'où nous pouvions utiliser la Grande Route Blanche.

— Plus loin que Tellura, répondit Jeslek. Attendez un peu, je vais vous donner une réponse plus précise. Même si de tels détails ne serviront guère à Sa Grandeur.

— Si vous voulez. »

Cerryl perçut une tension entre les deux hommes. Pourtant, selon les rumeurs propagées par les élèves, tous les deux ne portaient pas Sterol dans leur cœur. Mais il savait bien, et depuis longtemps, que les gens aimaient se compliquer la vie.

« Je veux, en effet, dit Jeslek. On doit toujours être le plus précis possible lorsqu'il s'agit de servir le grand sorcier. Même si la précision n'est pas déterminante dans ce cas précis. »

Lorsque Jeslek s'approcha de la table et se concentra sur son verre de divination, Cerryl mit tous ses sens en éveil. À côté de lui, Kesrik paraissait s'ennuyer, comme s'il avait déjà vu cela des dizaines de fois.

Cerryl essaya de percevoir la façon dont Jeslek canalisait le blanc chaotique et l'obscurité de l'ordre tout en se concentrant sur le verre. Même sans voir clairement la surface miroitante, il sentait l'image qui se formait, celle d'une route pavée.

Soudain, la vision fut remplacée par des silhouettes qui travaillaient au bout d'une ravine peu profonde. Puis le verre redevint vierge. Cerryl s'humecta les lèvres et essaya de comprendre comment le mage avait pu invoquer les deux images aussi rapidement.

Jeslek leva les yeux du miroir avec un sourire satisfait. « La Grande Route Blanche se termine bien après Tellura. À deux jours de marche, je pense, et les fossés sont terminés jusqu'au nord-ouest de Quessa. »

Un semblant de froncement de sourcil traversa le visage de Kesrik.

Le regard de Jeslek alla de Kesrik à Cerryl avant de retourner sur Kinowin. « Cela suffira ?

— J'en informerai le grand sorcier.

— Vous pourriez peut-être accélérer la construction, suggéra Jeslek, avec votre utilisation prudente du chaos.

— Sans doute, mais pas aussi bien que vous, dit Kinowin. Vous êtes un maître des forces de la Terre. »

Une légère brise souffla à travers la fenêtre, apportant l'odeur âcre des feuilles pourrissantes de l'automne, puis disparut sans avoir rafraîchi la pièce.

Dans son habit blanc et rouge d'élève mage, Cerryl transpirait, mais restait imperturbable.

« Nous nous rendons là où l'on nous demande, dit Jeslek.

— Exact. » Kinowin salua et partit.

Lorsque la porte fut fermée, Jeslek se tourna vers ses étudiants et fixa Kesrik. « Tu ne sais rien sur Quessa, n'est-ce pas ?

— Non, messire, avoua le blond trapu.

— Tu as ma permission pour te servir d'un verre de divination et de la bibliothèque. Après demain, tu auras recueilli toutes les informations possibles concernant Quessa. » Sans cesser de parler, il se tourna vers Cerryl. « Tu ne sais pas où se trouvent Tellura ou Quessa, hein ?

— Non, messire.

— Tu étais un apprenti scribe ?

— Oui, messire. »

Jeslek hocha la tête. « Bien. Il nous faut une autre carte de Candar : une bonne. Tu as deux huitaines pour dessiner une carte détaillée de l'est de Candar. Tellura, Quessa et toutes les grandes villes à l'est des Monts D'Ouest devront y figurer. Tu pourras choisir toi-même la provenance du vélin. » Il fouilla dans sa bourse et lança deux deniers d'or à Cerryl. « Préviens-moi s'il t'en faut plus. S'il te reste de la monnaie, rapporte-la-moi. Tu peux y aller et commencer. Un mage blanc qui ignore la géographie n'est d'aucune utilité. »

Cerryl rangea les pièces dans sa bourse.

« Vas-y. » Jeslek fit une pause. « Tu n'as pas le droit de te servir d'un miroir. Ni de demander de l'aide à un mage.

— Oui, messire.

— Tu as deux huitaines. Et que cela n'empiète pas sur tes autres études. » Ses yeux dorés brillèrent.

Cerryl s'inclina et sortit en ignorant le scintillement dans le regard de Kesrik. Il salua les gardes à l'extérieur. « Bonjour.

— Bonjour, jeune messire. »

Cerryl descendit les escaliers et se dirigea vers la bibliothèque où étaient rangés tous les livres et tous les plans. Il savait déjà qu'il n'y trouverait aucune carte qui mentionnait Quessa. Si un tel objet existait, Jeslek ne l'aurait pas demandé.

Rien ne l'obligeait à donner à Cerryl une tâche plus ardue que celle de Kesrik. Pourquoi avait-il insisté sur une carte détaillée ? Était-ce un autre test ? Ou une façon de se débarrasser de Cerryl ?

Tout ceci ne semblait pas juste, même si, comme pour beaucoup de choses, le garçon ignorait la raison de ce geste. Il serra les lèvres et continua d'avancer. Peu importait. Il avait une carte à dessiner.

Achevé d'imprimer en juin 2007
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : juin 2007
Numéro d'impression : 705119
Imprimé en France

[\[1\]](#) NDE : Egalement dans la version originale